

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Essais de morale [Document électronique] : contenus en divers traités sur
plusieurs devoirs importants. Volume premier / [de P. Nicole]

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.1

p1

*idées que l'orgueil nous donne de nous-mêmes.
on ne travaille dans le monde
que pour embellir cette idée. Que l'orgueil
de tous les peuples est de même
nature, des grands, des petits, des
nations policées et des sauvages.
l'orgueil est une enflure
du coeur, par laquelle
l'homme s'étend et se grossit
en quelque sorte en lui-même,
et rehausse son idée par celle*

p2

de force, de grandeur et d'excellence.
C'est pourquoi les richesses nous élevent,
parcequ'elles nous donnent lieu
de nous considérer nous-mêmes,
comme plus forts et plus grands.
Nous les regardons, selon l'expression
du sage, comme une ville forte
qui nous met à couvert des injures de
la fortune, et nous donne moyen de
dominer sur les autres : (...); et c'est
ce qui cause cette élévation intérieure qui
est le ver des richesses, comme dit
saint Augustin.
L'orgueil des grands est de même
nature que celui des riches, et il
consiste de même dans cette idée

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

qu' ils ont de leur force. Mais comme en se considerant seuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-mêmes dequoi la former, ils ont accoûtumé de joindre à leur être l' image de tout ce qui leur appartient et qui est lié à eux. Un grand dans son idée n' est pas un seul homme, c' est un homme environné de tous ceux qui sont à lui, et qui s' imagine avoir autant de bras qu' ils en ont tous ensemble, parcequ' il en dispose et

p3

qu' il les remue. Un general d' armée se représente toûjours à lui-même au milieu de tous ses soldats. Ainsi chacun tâche d' occuper le plus de place qu' il peut dans son imagination, et l' on ne se pousse et ne s' agrandit dans le monde que pour augmenter l' idée que chacun se forme de soi-même. Voilà le but de tous les desseins ambitieux des hommes. Alexandre et Cesar n' ont point eu d' autre vûe dans toutes leurs batailles que celle-là. Et si l' on demande pourquoi le grand-seigneur a fait depuis peu perir cent mille hommes devant Candie, on peut répondre sûrement, que ce n' est que pour attacher encore à cette image interieure qu' il a de lui-même, le titre de conquerant. C' est ce qui nous a produit tous ces titres fastueux qui se multiplient à mesure que l' orgueil interieur est plus grand ou moins déguisé. Je m' imagine que celui qui s' est le premier appelé, *haut et puissant seigneur*, se regardoit comme élevé sur la tête de ses vassaux, et que c' est ce qu' il a voulu dire par cet épithete de *haut*, si peu convenable à la bassesse des

p4

hommes. Les nations orientales surpassent de beaucoup celles de l' Europe

dans cet amas de titres, parcequ' elles
sont plus fortement vaines.

Il faut une page entiere pour expliquer
les qualités du plus petit roi
des Indes, parcequ' ils y comprennent
le dénombrement de leurs revenus,
de leurs éléphants et de leurs pierreries,
et que tout cela fait partie de cet
être imaginaire, qui est l' objet de leur
vanité.

Peut-être même que ce qui fait
desirer aux hommes avec tant de passion,
l' approbation des autres, est
qu' elle les affermit et les fortifie dans
l' idée qu' ils ont de leur excellence
propre ; car ce sentiment public les
en assure, et leurs approbateurs sont
comme autant de témoins qui les persuadent
qu' ils ne se trompent pas dans
le jugement qu' ils font d' eux-mêmes.
L' orgueil qui naît des qualités
spirituelles est de même genre que
celui qui est fondé sur des avantages
exterieurs, et il consiste de même
dans une idée qui nous représente
grands à nos yeux, et qui fait que

p5

nous nous jugeons dignes d' estime et
de préférence, soit que cette idée soit
formée sur quelque qualité que l' on
connoisse distinctement en soi ; soit
que ce ne soit qu' une image confuse
d' une excellence et d' une grandeur
que l' on s' attribue.

C' est aussi cette idée qui cause le
plaisir ou le dégoût que l' on trouve
dans quantité de petites choses qui
nous flattent ou qui nous blessent,
sans que l' on en voie d' abord la
raison. On prend plaisir à gagner à toute
sorte de jeux, même sans avarice,
et l' on n' aime point à perdre. C' est que
quand on perd, on se regarde comme
malheureux, ce qui renferme l' idée
de foiblesse et de misere ; et quand
on gagne, on se regarde comme heureux,
ce qui présente à l' esprit celle
de force, parcequ' on suppose qu' on
est favorisé de la fortune. On parle
de même fort volontiers de ses maladies,

ou des dangers que l' on a courus ;
parcequ' on se regarde en cela, ou
comme étant protégé particulièrement
de Dieu, ou comme ayant beaucoup
de force ou beaucoup d' adresse
pour resister aux maux de la vie.
FOIBLESSE DE L'HOMME CH.2

p6

*qu' il faut humilier l' homme en lui faisant
connoître sa foiblesse ; mais non
en le reduisant à la condition des
bêtes.*

si donc l' orgueil vient de l' idée
que l' homme a de sa propre force
et de sa propre excellence, il semble
que le meilleur moyen de l' humilier,
soit de le convaincre de sa foiblesse.
Il faut piquer cette enflure
pour en faire sortir le vent qui la
cause. Il le faut détromper de l' illusion
par laquelle il se représente grand
à soi-même, en lui montrant sa petitesse
et ses infirmités, non afin de le
reduire par là à l' abattement et au
desespoir ; mais afin de le porter à
chercher en Dieu le soûtien, l' appui,
la grandeur et la force qu' il ne peut
trouver en son être, ni dans tout ce
qu' il y joint.

Mais il faut bien se donner-de-garde
de le faire à la maniere de certains
auteurs, qui sous prétexte d' humilier

p7

l' orgueil de l' homme, l' ont voulu reduire
à la condition des bêtes, et se
sont portés jusqu' à soûtenir qu' il n' avoit
aucun avantage sur les autres animaux.
Ces discours font un effet tout
contraire à celui qu' ils ont prétendu,
et ils passent justement plutôt pour
des jeux d' esprit, que pour des discours
serieux. Il y a dans l' homme
un sentiment si vif et si clair de son

excellence au-dessus des bêtes, que c' est en vain que l' on prétend l' obscurcir par de petits raisonnemens et de petites histoires vaines ou fausses. Tout ce que la verité peut faire est de nous humilier, et souvent même on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ses lumieres inutiles, quelques vives qu' elles soient. Que peut-on donc esperer de ces petites raisons, dont on sent la fausseté par un témoignage interieur qu' on ne sçauroit étouffer ? Qu' il est à craindre que ces discours, au-lieu de naître d' une reconnoissance sincere de la bassesse de l' homme, et d' un desir d' abattre son orgueil, ne viennent au-contre d' une secrette vanité, ou d' une corruption

p8

encore plus grande ! Car il y a des gens qui voulant vivre comme des bêtes, ne trouvent rien de fort humiliant dans les opinions qui les rendent semblables aux bêtes ; ils y trouvent au-contre un secret soulagement, parceque leurs déreglemens leur deviennent moins honteux, en paroissant plus conformes à la nature. Ils sont d' ailleurs bien-aises de rabaisser avec eux ceux dont l' éclat et la grandeur les incommode, et ils ne se soucient gueres de n' être pas differens des bêtes, pourvû qu' ils mettent au même rang les rois et les princes, les savans et les philosophes. Ne nous amusons donc point à chercher dans ces vaines fantaisies des preuves de notre foiblesse, nous en avons assez de veritables et de réelles dans nous-mêmes. Il ne faut que considerer pour cela notre corps et notre esprit, non de cette vûe superficielle et trompeuse, par laquelle on se cache ce que l' on n' en veut pas voir, et l' on n' y voit que ce qui nous plaît, mais d' une vûe plus distincte, plus étendue et plus sincere,

p9

qui nous découvre à nous-mêmes tels que nous sommes, et qui nous montre ce que nous avons véritablement de faiblesse, de force, de bassesse et de grandeur.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.3

description de l' homme, et premierement de la machine de son corps.

combien l' idée qu' il a de sa force est mal fondée. L' homme fuit de se comparer aux autres creatures, de peur de reconnoître sa petitesse en toutes choses. Il le faut forcer à faire cette comparaison.

en regardant l' homme comme de loin, nous y appercevons d' abord une ame et un corps attachés et liés ensemble par un noeud inconnu et incomprehensible, qui fait que les impressions du corps passent à l' ame et que les impressions de l' ame passent au corps, sans que personne puisse concevoir la raison et le moyen de cette communication entre des natures si differentes. Ensuite en

p10

s' en approchant comme de plus près, pour connoître plus distinctement ces differentes parties, on voit que ce corps est une machine composée d' une infinité de tuyaux et de ressorts propres à produire une diversité infinie d' actions et de mouvemens, soit pour la conservation même de cette machine, soit pour d' autres usages auxquels on l' emploie ; et que l' ame est une nature intelligente, capable de bien et de mal, de bonheur et de misere : qu' il y a certaines actions de la machine du corps, qui se font indépendamment de l' ame : qu' il y en a d' autres où il faut qu' elle contribue par sa volonté et qui ne se feroient pas sans elle : et

que de ses actions les unes sont nécessaires à la conservation même de la machine, comme le boire et le manger, les autres sont destinées à d' autres fins.

Cette machine, quoi qu' unie si étroitement à un esprit, n' est ni immortelle, ni incapable d' être troublée et déréglée : au-contre elle est d' une telle nature qu' elle ne peut durer qu' un certain nombre d' années,

p11

et qu' elle renferme en soi des causes de sa destruction et de sa ruine.

Souvent même elle se rompt et se défait en fort peu de temps. Elle est sujette, lors même qu' elle subsiste, à une infinité de déreglemens penibles, qu' on appelle des maladies.

Les medecins ont en vain essayé d' en faire le dénombrement. Il y en a plus qu' ils n' en sçauroient connoître, parceque cette multitude innombrable de ressorts et de tuyaux deliés qui doivent donner passage à des humeurs et à des esprits, ne peut presque subsister, sans qu' il y arrive du desordre : et ce qu' il y a de plus fâcheux, est que ce desordre ne demeure pas dans le corps ; il passe à l' esprit, il l' afflige, il l' inquiete, il le travaille, et il lui cause de la douleur et de la tristesse.

L' homme a le pouvoir de remuer certaines parties de sa machine qui obeïssent à sa volonté ; et par le mouvement de cette machine il remue aussi quelques corps étrangers selon le degré de sa force. Cette force est un peu plus grande dans les uns que dans les autres ; mais elle est fort

p12

petite en tous : de sorte que pour ses ouvrages un peu plus considerables, il est obligé de se servir des

grands mouvemens qu' il trouve dans la nature, qui sont ceux de l' eau, de l' air, et du feu. C' est par là qu' il supplée à sa foiblesse, et qu' il fait beaucoup plus qu' il ne pourroit faire par lui-même. Mais avec tout cela, tout ce qu' il fait est fort peu de chose : et c' est en le considerant avec tous les secours qu' il peut emprunter des corps étrangers par son industrie, que nous ferons voir que la vanité qu' il tire de sa puissance et de sa force est très-mal fondée.

Mais ce qui fait naître ou qui entretient dans l' homme cette idée présomptueuse, c' est que l' amour-propre le resserre et le renferme tellement en lui-même, que de toutes les choses du monde il ne s' applique qu' à celles qui ont rapport à lui, et qui sont liées avec lui. Il se fait en quelque sorte une éternité de sa vie, parcequ' il ne s' occupe point de tout ce qui est au-deçà et au-delà ; et un monde du petit cercle de creatures qui l' environnent, sur lesquelles il

p13

agit, ou qui agissent sur lui ; et c' est par la place qu' il se donne dans ce petit monde, qu' il se forme cette idée avantageuse de sa grandeur. Il semble que ce soit pour dissiper cette illusion naturelle, que Dieu ayant dessein d' humilier Job sous sa majesté souveraine, le fait comme sortir de lui-même pour lui faire contempler ce grand monde et toutes les creatures qui le remplissent, afin de le convaincre par là de son impuissance et de sa foiblesse, en lui faisant voir combien il y a de causes et d' effets dans la nature qui surpassent non seulement sa force, mais aussi son intelligence. Et en effet, qu' y a-t-il de plus capable de détruire cette fausse idée que l' homme se forme de la grandeur de son être, en ne se comparant qu' avec lui-même, ou avec des hommes semblables à lui, que de l' obliger à considerer

toutes les autres creatures, et ce
qu' elles nous découvrent de la grandeur
infinie de Dieu ? Plus Dieu sera
grand et puissant à nos yeux, plus
nous nous trouverons petits et foibles,
et ce n' est qu' en perdant de vûe

p14

cette grandeur infinie que nous nous
estimons quelque chose.
Pour suivre donc cette ouverture
que l' ecriture nous donne, que chacun
contemple cette durée infinie
qui le précède et qui le suit, et qu' y
voyant sa vie renfermée, il regarde
ce qu' elle en occupe. Qu' il se demande
à lui-même, pourquoi il a
commencé de paroître plutôt en ce
point qu' en un autre de cette éternité ;
et s' il sent en soi la force ou
de se donner l' être, ou de se le conserver,
qu' il en fasse de même de
l' espace. Qu' il porte la vûe de son
esprit dans cette immensité où son
imagination ne sçauroit trouver de
bornes. Qu' il regarde cette vaste
étendue de matiere que ses sens
découvrent. Qu' il considere dans cette
comparaison ce qui lui en est échu
en partage, c' est-à-dire cette portion
de matiere qui fait son corps. Qu' il
voie ce qu' elle est, et ce qu' elle
remplit dans l' univers. Qu' il tâche
de découvrir pourquoi elle se trouve
en ce lieu plutôt qu' en un autre
de cet infini où il est comme
abysmé, il est impossible que dans

p15

cette vûe il ne considere la terre
toute entiere comme un cachot où il
se trouve confiné. Que sera-ce donc
de l' espace qu' il occupe sur la terre ?
Il est vrai qu' il a quelque pouvoir
d' en changer, mais il n' en change
point qu' il n' en perde autant qu' il
en acquiert, et il se voit toûjours
englouti comme un atome imperceptible
dans l' immensité de l' univers.

Qu' il joigne à cette consideration
celle de tous ces grands mouvemens
qui agitent toute la matiere du monde,
et qui emportent tous ces grands
corps qui roulent sur nos têtes.
Qu' il y joigne celle de tout ce qui
se fait dans le monde corporel
indépendamment de lui. Qu' il y joigne
celle du monde spirituel, de cette
infinité d' anges et de démons, de ce
nombre prodigieux de morts, qui ne
sont morts qu' à notre égard, et qui
sont plus vivans et plus agissans qu' ils
n' étoient. Qu' il y joigne celle de
tous les hommes vivans qui ne pensent
point à lui, qui ne le connoissent
point, et sur lesquels il n' a aucun
pouvoir ; et que dans cette
contemplation il se demande à lui-même

p16

ce qu' il est dans ce double monde,
quel est son rang, sa force, sa
grandeur, sa puissance en comparaison
de celle de toutes les autres creatures.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.4

*neant de la vie présente de l' homme, et
de tout ce qui est fondé sur cette vie.*
cette comparaison de l' homme
avec toutes les autres creatures,
tend principalement à humilier l' homme
en la présence de Dieu, et à lui
faire reconnoître sa propre foiblesse,
en la comparant à la puissance
infinie de son auteur. Et ce n' est pas
peu que de s' humilier en cette sorte,
puisqu' il ne s' élève en lui-même
qu' en oubliant ce qu' il est à l' égard
de Dieu. Et c' est pourquoi l' apôtre
S. Pierre nous recommande de nous
humilier sous la puissante main de
Dieu : (...). Elle tend aussi à détruire la
vaine complaisance que l' homme ressent,
en considerant le rang qu' il

p17

tient dans ce petit monde, où il se renferme, parcequ' en lui donnant un plus grand theatre, et l' obligeant de se joindre à tous les autres êtres, on lui fait perdre l' idée de cette grandeur fantastique qu' il ne se donne à lui-même qu' en se séparant de toutes les autres creatures.

Mais il faut aller plus avant, et lui faire voir que toute cette force même qu' il s' attribue dans son petit monde, n' est qu' une pure foiblesse, et que sa vanité est mal fondée en toutes manieres. Et c' est ce qui est bien facile.

Car la force et la grandeur prétendue que l' homme s' attribue dans son idée, n' est fondée que sur sa vie, puisqu' il ne se regarde que dans cette vie, et qu' il considere en quelque sorte tous ceux qui sont morts, comme s' ils étoient aneantis. Mais qu' est-ce que cette vie sur laquelle il se fonde, et quelle force a-t-il pour la conserver ? Elle dépend d' une machine si delicate et composée de tant de ressorts, qu' au-lieu d' admirer comme elle se détruit, il y a lieu de s' étonner comment elle peut seulement subsister

p18

un peu de temps. Le moindre vaisseau qui se rompt, ou qui se boûche, interrompant le cours du sang et des humeurs, ruine l' économie de tout le corps. Un petit épanchement de sang dans le cerveau, suffit pour boûcher les pores par où les esprits entrent dans les nerfs, et pour arrêter tous les mouvemens. Si nous voyions ce qui nous fait mourir, nous en serions surpris. Ce n' est quelquefois qu' une goutte d' humeur étrangere, qu' un grain de matiere mal placé, et cette goutte ou ce grain suffit pour renverser tous les desseins ambitieux de ces conquerans et de ces maîtres du monde.

Je me souviens sur ce sujet qu' un jour on montra à une personne de

grande qualité et de grand esprit, un ouvrage d'ivoire d'une extraordinaire délicatesse. C'était un petit homme monté sur une colonne si déliée, que le moindre vent était capable de briser tout cet ouvrage, et l'on ne pouvait assez admirer l'adresse avec laquelle l'ouvrier avait su le tailler. Cependant au lieu d'en être surprise comme les autres, elle témoigna

p19

qu'elle était tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage, et de la perte du temps de celui qui s'y était occupé, qu'elle ne pouvait appliquer son esprit à cette industrie que les autres y admiraient. Je trouvai ce sentiment fort juste ; mais je pensai en même-temps qu'on le pouvait appliquer à bien des choses de plus grande conséquence. Toutes ces grandes fortunes par lesquelles les ambitieux s'élèvent, comme par différents degrés, sur la tête des peuples et des grands, ne sont soutenues que par des appuis aussi délicats et aussi fragiles en leur genre, que l'étaient ceux de cet ouvrage d'ivoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un prince, une vapeur maligne qui s'élèvera dans ceux qui l'environnent, pour ruiner tout cet édifice d'ambition : et après tout il est bâti sur la vie de cet ambitieux. Lui mort, voilà sa fortune renversée et anéantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile et de plus foible que la vie d'un homme ? Encore en conservant avec quelque soin ce petit ouvrage, on le peut garder tant que l'on veut, mais

p20

quelque soin qu'on prenne à conserver sa vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finisse bientôt. Si les hommes faisaient réflexion

sur cela, ils seroient infiniment plus
retenus à s' engager en tant de desseins
et d' entreprises, qui demanderoient
des hommes immortels et des corps
autrement faits que les nôtres. Croit-on
que qui auroit dit bien précisément
à tous ceux que nous avons vû
de notre temps faire des fortunes immenses
qui se sont dissipées après leur
mort, ce qui devoit arriver et à eux
et à leurs maisons, et qu' on leur eût
marqué expressément qu' en s' engageant
dans la voie qu' ils ont prise,
ils seroient dans l' éclat un certain
nombre d' années avec mille soins,
mille inquietudes et mille traverses ;
qu' ils feroient tout leur possible pour
élever leur famille et pour la laisser
puissante en biens et en charges ;
qu' ils mourroient en un tel temps ;
qu' ensuite toutes les langues et tous
les écrivains se déchaîneroient contr' eux ;
que leur famille s' éteindroit ;
que tous leurs grands biens se dissiperoient ;

p21

croit-on, dis-je, qu' ils eussent
voulu prendre toutes les peines
qu' ils ont prises pour si peu de chose ?
Pour moi je ne le croi pas. Si les
hommes ne se promettent pas positivement
l' immortalité et l' éternité,
parceque ce seroit une illusion trop
grossiere ; au-moins n' envisagent-ils
jamais expressément les bornes de
leur vie et de leur fortune. Ils sont
bien-aises de les oublier et de n' y penser
pas. Et c' est pourquoi il est bon
de les en avertir, en leur montrant
que tous ces biens et toutes ces grandeurs
qu' ils entassent, n' ont pour baze
qu' une vie que tout est capable de
détruire.

Car ce n' est encore que l' oubli de
la fragilité de la vie, et une confiance
sans raison d' échapper de tous les dangers,
qui fait resoudre les hommes à
entreprendre des voyages au bout du
monde, et à porter à la Chine leur
corps, c' est-à-dire tout leur être dans
leur pensée, pour en rapporter des

drogues et des vernis. En vérité s' ils y pensoient bien et s' ils comptoient bien ce qu' ils hazardent et ce qu' ils desirent acquerir, ils concluroient

p22

sans doute qu' un peu de bien ne vaut pas la peine d' exposer une machine aussi foible que la leur, à tant de perils et à tant d' incommodités ; mais ils s' aveuglent volontairement eux-mêmes contre leur propre intérêt. Ils n' aiment que la vie, et ils la hazardent pour toutes choses ; et ils ont même établi entr' eux, qu' il étoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme disoit pour s' excuser d' aller à la guerre, quand il n' y est pas engagé par son devoir, que ce qui l' en empêche, c' est que sa tête n' est pas à l' épreuve du canon, ni son corps impenetrable aux épées et aux piques, il me semble qu' il parleroit très-judicieusement et très-conformément à la disposition commune des hommes, qui n' estiment que les biens de la vie présente. Car puisqu' on n' en sçauroit jouir sans vivre, on ne sçauroit faire de plus grande folie, que de hazarder inutilement la vie, qui en est le fondement. Cependant les hommes sont convenus, contre leurs propres principes, de traiter ce langage de ridicule. C' est qu' ils ont la raison encore plus foible que le

p23

corps, comme nous le verrons tantôt. Mais comme ce n' est qu' en détournant son esprit de la fragilité de la vie, que l' homme tombe dans ces égaremens, et ensuite dans la présomption de sa propre force, il est bon de lui mettre continuellement devant les yeux, que toutes les grandeurs ou d' esprit ou de corps qu' il s' attribue, sont toutes attachées à cette vie

miserable, qui ne tient elle-même à rien et qui est continuellement exposée à mille accidens. Sans même qu'il nous en arrive aucun, la machine entière du monde travaille sans cesse avec une force invincible à détruire notre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C' est un édifice dont on sappe sans cesse les fondemens, et qui s' écroulera quand les soutiens en seront ruinés, sans qu' aucun sache précisément s' il est proche, ou s' il est éloigné de cet état.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.5

p24

avertissemens continuels que nous avons de la fragilité de notre vie, par les nécessités auxquelles nous sommes assujettis.

il est étrange que les hommes puissent s' appuyer sur leur vie, comme sur quelque chose de solide eux qui ont des avertissemens si sensibles et si continuels de son instabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs semblables qu' ils voient à tous momens disparaître à leurs yeux, et qui sont autant de voix qui leur crient qu' ils sont mortels, et qu' il en faudra bien-tôt faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires qui sont comme des coups de fouet pour les tirer de leur assoupissement, et pour les avertir de penser à mourir. Je parle de la nécessité où ils sont de soutenir tous les jours la défaillance de leurs corps par le boire et par le manger. Qu' y a-t-il de plus capable de leur faire sentir leur foiblesse, que de

p25

les convaincre par ce besoin continuel

de la distraction continuelle de leur corps qu' ils tâchent de reparer, et de soutenir contre l' impetuosit  du torrent du monde qui les entraîne à la mort ? Car la faim et la soif sont proprement des maladies mortelles. Les causes en sont incurables, et si l' on en arrête l' effet pour quelque temps, elles l' emportent enfin sur tous les remedes.

Qu' on laisse le plus grand esprit du monde deux jours sans manger, le voilà languissant, et presque sans action et sans pensées, et uniquement occupé du sentiment de sa foiblesse et de sa défaillance. Il lui faut necessairement de la nourriture pour faire agir les ressorts de son cerveau, sans quoi l' ame ne fait rien. Qu' y a-t-il de plus humiliant que cette necessit  ? Et encore n' est-ce pas la plus fâcheuse, parcequ' elle n' est pas la plus difficile à satisfaire ; celle du dormir l' est bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en cessant de penser et d' agir raisonnablement, et en se laissant tomber dans un état où l' homme n' est presque plus distingué

p26

des b tes : et cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie.

Il faut souffrir ces necessités, puisque Dieu nous y assujettit. Mais il seroit bien raisonnable au-moins de les regarder comme des marques de notre foiblesse, puisque c' est en partie pour avertir l' homme de sa bassesse, qu' il plaît à Dieu de le reduire ainsi tous les jours à l' état et à la condition des bêtes. Cependant le déreglement des hommes est tel qu' ils changent en sujets de vanité ce qui les devoit le plus humilier. Il n' y a rien où ils fassent paroître, quand ils le peuvent, plus de faste et de magnificence que dans les festins. On se fait honneur de cette honteuse necessit  : et bien-loin de s' en humilier, on s' en sert à se distinguer des autres, quand

on est en état d' y apporter plus
d' appareil et d' ostentation.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.6

p27

*examen des qualités spirituelles des
hommes. Foiblesse qui les porte à en
juger, non par ce qu' elles ont de réel,
mais par l' estime que d' autres hommes
en font. Vanité et misere de la
science des mots, de celle des faits et
des opinions des hommes.*

il est assez aisé de persuader
speculativement les hommes de la
foiblesse de leurs corps, et des miseres
de leur nature, quoiqu' il soit très-difficile
de les porter à en tirer cette
consequence naturelle, qu' ils ne doivent
faire aucun état de tout ce qui est
appuyé sur un fondement aussi branlant
et aussi fragile que leur vie. Mais
ils ont d' autres foiblesses ausquelles
non seulement ils ne s' appliquent
point, mais dont ils ne sont point
du tout convaincus. Ils estiment leur
science, leur lumiere, leur vertu, la
force et l' étendue de leur esprit. Ils
croient être capables de grandes
choses. Les discours ordinaires des

p28

hommes sont tout pleins des éloges
qu' ils se donnent les uns aux autres
pour ces qualités d' esprit. Et la pente
qu' on a à recevoir sans examen tout
ce qui est à son avantage, fait que si
l' on en a quelqu' une, on n' en juge pas
par ce qu' elle a de réel, mais par cette
idée commune que l' on en apperçoit
dans les autres.

Mais on doit d' abord considerer
comme une très-grande foiblesse cette
inclination que l' on a à juger des choses
non sur la verité, mais sur l' opinion

d' autrui. Car il est clair qu' un jugement faux ne peut donner de réalité à ce qui n' en a point. Si nous ne sommes donc pas assez humbles pour n' avoir pas de complaisance en ce que nous avons véritablement, au-moins ne soyons pas assez sottement vains pour nous attribuer sur le témoignage d' autrui, ce que nous pouvons reconnoître nous-mêmes que nous n' avons pas. Examinons ce qui nous élève, voyons ce qu' il y a de réel et de solide dans la science des hommes, et dans les vertus humaines, et retranchons en au-moins tout ce que nous découvrirons être vain et faux.

p29

La science est, ou des mots, ou des faits, ou des choses. Je demeure d' accord que les hommes sont capables d' aller assez loin dans la science des mots et des signes, c' est-à-dire, dans la connoissance de la liaison arbitraire qu' ils ont faite de certains sons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur memoire, qui peut recevoir sans confusion tant d' images différentes, pourvû que l' on m' accorde que cette sorte de science est une grande preuve non seulement qu' ils sont très-ignorans, mais même qu' ils sont presque incapables de rien savoir. Car elle n' est de soi d' aucun prix ni d' aucune utilité : nous n' apprenons le sens des mots qu' afin de parvenir à la connoissance des choses. Elle tient lieu de moyen et non de fin. Cependant ce moyen est si difficile et si long, qu' il y faut consumer une partie de notre vie. Plusieurs l' y emploient toute entiere : et tout le fruit qu' ils tirent de cette étude, est d' avoir appris que de certains sons sont destinés par les hommes à signifier de certaines choses, sans que cela les avance en rien pour en connoître la

p30

nature. Cependant les hommes sont si vains, qu' ils ne laissent pas de se glorifier de cette sorte de science ; et c' est celle même dont ils tirent plus de vanité, parcequ' ils n' ont pas la force de resister à l' approbation des ignorans, qui admirent d' ordinaire ceux qui la possèdent.

Il n' y a gueres plus de solidité dans la science des faits ou des événemens historiques. Combien y en a-t-il peu d' exactement rapportés dans les histoires ? Nous en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoissance particuliere, lorsqu' ils sont écrits par d' autres. Le moyen donc de distinguer les vrais des faux, et les certains des incertains ? On peut bien savoir en general que tout historien ment ; ou de bonne foi, s' il est sincere ; ou de mauvaise foi, s' il ne l' est pas : mais comme il ne nous avertit pas quand il ment, nous ne sçaurions empêcher qu' il ne nous trompe qu' en ne le croyant presque en rien.

Lors même que l' on ne peut pas dire que les histoires soient fausses, combien sont-elles differentes des choses mêmes ? Combien les faits

p31

y sont-ils décharnés, c' est-à-dire, séparés tant des mouvemens secrets qui les ont produits, que des circonstances qui ont contribué à les faire reüssir : elles ne nous présentent proprement que des squelettes, c' est-à-dire, des actions toutes nues, ou qui paroissent dépendre de peu de ressorts, quoiqu' elles n' ayent été faites que dépendamment d' une infinité de causes, ausquelles elles étoient attachées. C' est donc bien peu de chose que cette science ; et bien-loin de fournir aux hommes un sujet d' une vaine complaisance, elle ne leur devrait donner qu' un sujet de s' humilier dans la vûe de leur foiblesse ; puisqu' au même-temps qu' ils se trouvent l' esprit rempli de

cette infinité d' idées qu' ils ont tirées
des histoires, ils se trouvent aussi
dans l' impuissance de distinguer celles
qui sont vraies de celles qui ne
le sont pas.

On peut mettre au même rang
la connoissance des opinions des
hommes sur les matieres qui ont
fait le sujet de leurs méditations,
puisqu' elles font aussi une partie considerable

p32

de leur science. Car comme
s' ils avoient une infinité de temps à
perdre, il ne leur suffit pas de
s' informer de ce que les choses sont en
effet ; mais ils tiennent aussi registre
de toutes les fantaisies que les autres
ont eues sur ces mêmes choses ; ou
plutôt ne pouvant reüssir à trouver la
verité, ils se contentent de savoir les
opinions de ceux qui l' ont cherchée,
et ils se croient par exemple grands
philosophes ou grands medecins,
parcequ' ils savent les sentimens de divers
philosophes ou de divers medecins
sur chaque matiere. Mais comme on
n' en est pas plus riche pour savoir
toutes les visions de ceux qui ont cherché
l' art de faire de l' or ; de même on
n' en est pas plus savant pour avoir
dans sa memoire toutes les imaginations
de ceux qui ont cherché la verité
sans la trouver.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.7

p33

*qu' on est aussi heureux d' ignorer que
de savoir la plûpart des choses.
incertitude de la plûpart des sciences.
l' homme ne connoît pas même son
ignorance.*

il n' y a que la science des choses,
c' est-à-dire celle qui a pour but de
satisfaire notre esprit par la connoissance

du vrai, qui puisse avoir quelque solidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grands progrès, ils ne s' en devroient gueres plus estimer, puisque ces connoissances steriles sont si peu capables de leur apporter quelque fruit et quelque contentement solide, qu' on est tout aussi heureux en y renonçant d' abord, qu' en les portant par de longs travaux au plus haut point où l' on puisse les porter. Qu' un grand mathématicien se travaille tant qu' il voudra l' esprit pour découvrir de nouveaux astres dans le ciel, ou pour marquer le chemin des comètes, il n' y a qu' à considerer combien aisément on

p34

se passe de ces connoissances pour ne lui porter point d' envie, et pour être tout aussi heureux que lui. Aussi le plaisir que l' on prend dans ces sortes de connoissances, ne consiste pas dans la possession même, mais dans l' acquisition. Si-tôt que l' on y est arrivé, on n' y pense plus. L' esprit ne se divertit que par la recherche même, parcequ' il s' y nourrit de la vaine esperance d' un bien imaginaire qu' il se propose dans la découverte. Si-tôt qu' il n' est plus soutenu et animé par cette esperance, il faut qu' il cherche une autre occupation pour éviter la langueur.

Mais il ne suffit pas que l' homme s' humilie par l' inutilité de ces sciences, il faut qu' il reconnoisse de plus que ce qu' il en peut acquerir n' est presque rien, et que la plus grande partie de la philosophie humaine n' est qu' un amas d' obscurités et d' incertitudes, ou même de faussetés. Il n' en faut point d' autres preuves que ce que nous avons vû arriver de notre temps. On avoit philosophé trois mille ans durant sur divers principes ; et il s' élève dans un coin de la terre un homme qui

p35

change toute la face de la philosophie,
et qui prétend faire voir que tous ceux
qui sont venus avant lui, n' ont rien
entendu dans les principes de la nature.
Et ce ne sont pas seulement de
vaines promesses ; car il faut avouer
que ce nouveau-venu donne plus de
lumiere sur la connoissance des choses
naturelles, que tous les autres ensemble
n' en avoient donné. Cependant
quelque bonheur qu' il ait eu à
faire voir le peu de solidité des principes
de la philosophie commune, il
laisse encore dans les siens beaucoup
d' obscurités impenetrables à l' esprit
humain. Ce qu' il nous dit, par exemple,
de l' espace et de la nature de la
matiere, est sujet à d' étranges difficultés,
et j' ai bien peur qu' il n' y ait plus
de passion que de lumiere dans ceux
qui paroissent n' en être pas effrayés.
Quel plus grand exemple peut-on
avoir de la foiblesse de l' esprit humain,
que de voir que pendant trois
mille ans ceux d' entre les hommes qui
semblent avoir eu le plus de penetration,
se soient occupés à raisonner sur
la nature, et qu' après tant de travaux,
et malgré ce nombre innombrable

p36

d' écrits qu' ils ont faits sur cette matiere,
il se trouve qu' on en est à recommencer,
et que le plus grand fruit qu' on puisse tirer
de leurs ouvrages, est
d' y apprendre que la philosophie
est un vain amusement, et que
ce que les hommes en savent n' est
presque rien. Ce qui est étrange est
que l' homme ne connoît pas même
son ignorance, et que cette science est
la plus rare de toutes.
Et c' est pourquoi quand le commun
du monde voit ces grandes bibliotheques,
que l' on peut appeller, à quelque
chose près, le magasin des fantaisies
des hommes, il s' imagine qu' on
seroit très-heureux, ou du moins
bien habile, si on savoit tout ce qui
est contenu dans ces amas de volumes,

et de ne les regarder pas autrement que comme des tresors de lumiere et de verité. Mais ils en jugent bien mal. Quand tout cela seroit reüni dans une tête, cette tête n' en seroit ni mieux réglée, ni plus sage, ni plus heureuse. Tout cela ne feroit qu' augmenter sa confusion, et obscurcir sa lumiere. Et après tout elle ne seroit gueres differente d' une bibliotheque

p37

exterieure. Car comme on ne peut lire qu' un livre à-la-fois, et qu' une page dans ce livre ; de même celui qui auroit tous les livres dans sa memoire, ne seroit capable de s' appliquer à chaque heure qu' à un certain livre, et à une certaine partie de ce livre. Tout le reste seroit en quelque sorte autant hors de sa pensée que s' il ne le savoit point-du-tout : et tout l' avantage qu' il en tireroit, est qu' il pourroit quelquefois suppléer à l' absence des livres, en cherchant avec peine dans sa memoire ce qu' elle auroit retenu ; encore ne seroit-il pas si assuré, que s' il prenoit la peine de s' en instruire à l' heure-même dans un livre.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.8

*bornes étroites de la science des hommes :
notre esprit racourcit tout. La
verité même nous aveugle souvent.*
pour comprendre donc ce que
c' est que la science des hommes,

p38

il faut descendre comme par divers degrés jusques aux bornes où elle est reduite. Elle seroit peu de chose, quand notre esprit seroit capable de s' appliquer tout-à-la-fois à tout ce que nous avons dans la memoire, parceque nous ne connoîtrions toûjours

que peu de verités. Cependant, comme je le viens de dire, nous ne sommes capables de connoître qu' un seul objet et une seule verité à-la-fois. Le reste demeure enseveli dans notre memoire, comme s' il n' y étoit point. Voilà donc déjà notre science reduite à un seul objet. Mais de quelle maniere encore le connoît-on ? S' il renferme diverses qualités, nous n' en regardons qu' une à-la-fois. Nous divisons les choses les plus simples en diverses idées, parceque notre esprit est encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes ensemble. Tout est trop grand pour lui. Il faut qu' il racourcisse tout ce qu' il considere, ou qu' il en retranche la plus grande partie pour le proportionner à sa petitesse. La vûe de notre esprit est à-peu-près semblable à celle de notre corps ;

p39

je veux dire qu' elle est aussi superficielle et aussi bornée. Nos yeux ne penetrent point la profondeur des corps, ils s' arrêtent à la surface. Plus ils étendent leur vûe, plus elle est confuse : et pour voir quelque objet exactement, il faut qu' ils perdent de vûe tous les autres. Que si les objets sont éloignés, ils les reduisent par la foiblesse de l' organe qui en reçoit l' image, à la petitesse des moindres corps que nous avons après nous. Ces masses prodigieuses qu' on appelle des étoiles, ne sont qu' un point à nos yeux, et ne nous paroissent presque que des étincelles. C' est l' image de la vûe de notre esprit. Nous ne connoissons de même que la surface et l' écorce de la plûpart des choses. Nous en détachons comme une feuille delicate pour en faire l' objet de notre pensée. Si les objets sont un peu étendus, ils nous confondent. Il faut necessairement que nous les considerions par parties, et souvent la multiplicité de ces parties nous rejette dans la confusion que nous voulions éviter.

(...). S' ils ne sont pas présents à

p40

nos sens, nous ne les atteignons souvent
qu' en un point, et nous nous formons
des idées si foibles et si petites
des plus grandes et des plus terribles
choses, qu' elles font moins d' impression
sur nous que la moindre de celles
qui agissent sur nos sens.
Ce n' est pas encore tout : quoique
ce que notre esprit peut comprendre
de vérité soit si peu de chose, la
possession ne lui en est pas néanmoins
ferme ni assurée. Il y est souvent troublé
par la défiance et l' incertitude : et
le faux lui paroît revêtu de couleurs
si semblables à celles du vrai, qu' il
ne sait où il en est. Ainsi il n' embrasse
son objet que foiblement et
comme en tremblant, et il ne se
défend contre cette incertitude que par
un certain instinct, et un certain sentiment
qui le fait attacher aux vérités
qu' il connoît, malgré les raisons qui
semblent y être contraires.
Voilà donc à quoi se réduit cette
science des hommes que l' on vante
tant, à connoître une à une un petit
nombre de vérités d' une manière foible
et tremblante. Mais de ces vérités
combien y en a-t-il peu d' utiles ?

p41

Et de celles qui sont utiles en elles-mêmes,
combien y en a-t-il peu qui
le soient à notre egard, et qui ne puissent
devenir des principes d' erreur ?
Car c' est encore un effet de la foiblesse
des hommes, que la lumière les
aveugle souvent aussi-bien que les tenebres,
et que la vérité les trompe
aussi-bien que l' erreur. Et la raison en
est que les conclusions dépendant
ordinairement de l' union des vérités, et
non d' une vérité toute seule ; il arrive
souvent qu' une vérité imparfaitement
connue, étant prise par erreur comme
suffisante pour nous conduire,
nous jette dans l' égarement. Combien
y en a-t-il, par exemple, qui se précipitent
dans des indiscretions par la
connoissance qu' ils ont de cette vérité

particuliere, que nous devons la correction au prochain ? Combien y en a-t-il qui autorisent leur lâcheté par des maximes très-veritables touchant la condescendance chrétienne ? Si l' on ne voit point de chemin, on s' égare. Si l' on en voit plusieurs, on se confond : et la lumiere de l' esprit qui fait découvrir plusieurs raisons, est aussi capable de nous tromper, que

p42

la stupidité qui ne voit rien. Nous nous trompons souvent par l' impression des autres qui nous communiquent leurs erreurs, et nous nous trompons même quelquefois lorsque nous découvrons les erreurs des autres, parceque nous sommes portés à croire qu' ils ont tort en tout, au-lieu qu' ils n' ont souvent tort qu' en partie.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.9

difficulté de connoître les choses dont on doit juger par la comparaison des vraisemblances. Temerité prodigieuse de ceux qui se croient capables de choisir une religion, par l' examen particulier de tous les dogmes contestés.

voici encore un autre inconvenient qui est la source d' un grand nombre d' erreurs. La découverte du vrai dans la plûpart des choses dépend de la comparaison des vraisemblances. Mais qu' y a-t-il de plus trompeur que cette comparaison ?

Car ce qui est de soi-même moins vraisemblable étant mis plus en vûe par la maniere dont on l' exprime, et étant considéré avec plus d' application ou de passion, est capable de faire beaucoup plus d' impression sur l' esprit, que d' autres choses,

qui quoi qu' appuyées sur des raisons beaucoup plus solides, seroient proposées d' une maniere obscure, et écoutées avec negligence et sans passion.

Ainsi l' inégalité de la clarté, l' inégalité de l' application, l' inégalité de la passion contrepese souvent, ou aneantit même entierement l' avantage que les raisons ont les unes sur les autres en solidité, ou en vraisemblance.

Cependant l' esprit de l' homme étant si foible, si borné, si étroit, si sujet à s' égarer, est en même-temps si présomptueux qu' il n' y a rien dont il ne se puisse croire capable, pourvû qu' il se trouve des gens qui l' en flattent. Qu' y a-t-il qui soit plus visiblement au-dessus de l' esprit et de la lumiere du commun du monde, et particulierement des simples et des ignorans, que de discerner entre tant de dogmes

p44

contestés parmi les chrétiens, ceux qu' il faut rejeter, de ceux qu' il faut suivre ? Pour decider raisonnablement une seule de ces questions, il faut une étendue d' esprit très-grande et très-rare. Que sera-ce donc quand il s' agit de les decider toutes, et de faire le choix d' une religion sur la comparaison des raisons de toutes les sociétés chrétiennes ? Cependant les auteurs des nouvelles heresies ont persuadé à cent millions d' hommes qu' il n' y avoit rien en cela qui surpassât la force de l' esprit des plus simples. C' est même par là qu' ils les ont attirés d' entre le peuple. Ceux qui les ont suivis ont trouvé qu' il étoit beau de discerner eux-mêmes la veritable religion par la discussion des dogmes, et ils ont consideré ce droit d' en juger qu' on leur en attribuoit, comme un avantage considerable que l' eglise romaine leur avoit injustement ravi. On ne doit pas néanmoins chercher ailleurs que dans la foiblesse même de l' homme la cause de cette présomption. Elle vient uniquement de

ce que l' homme est si éloigné de connoître
la verité, qu' il en ignore même

p45

les marques et les caracteres. Il
ne se forme souvent que des idées confuses
des termes d' évidence et de certitude.
Et c' est ce qui fait qu' il les applique
au hazard à toutes les vaines
lueurs dont il est frappé. Tout ce qui
lui plaît devient évident. Ainsi après
qu' un heretique a comme consacré ses
fantaisies par ce titre de verités certaines
et contenues clairement dans
l' ecriture qu' il leur donne, il étouffe
ensuite tous les doutes qui pourroient
s' élever contre, et ne se permet pas
de les regarder ; ou s' il les regarde,
c' est en ne les considerant que comme
des difficultés, et en leur ôtant par
là la force de faire impression sur son esprit.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.10

p46

*que le monde n' est presque composé que
de gens stupides qui ne pensent à rien.
que ceux qui pensent un peu davantage
ne valent pas mieux. Trouble
que l' imagination cause à la raison.
folie commencée dans la plûpart des
hommes.*

si l' esprit humain est si peu de chose,
même lorsqu' il s' agite et qu' il
cherche la verité, que sera-ce lorsqu' il
s' abandonne au poids de son
corps, et qu' il n' agit presque que par
les sens ? Or il n' agit presque que de
cette sorte dans la plûpart des hommes,
comme l' ecriture nous l' enseigne
quand elle nous dit, *que l' habitation
terrestre abaisse l' esprit qui pense
à plusieurs choses* . Car en nous
découvrant par ces paroles l' activité
naturelle de l' esprit, qui le rend de

lui-même capable de former une grande diversité de pensées, et de comprendre une infinité de divers objets ; elle nous fait voir aussi l' état où cet esprit

p47

est réduit par l' union avec un corps corrompu, et par les nécessités de la vie présente, qui l' appesantissent tellement, quelque actif, pénétrant et étendu qu' il soit de lui-même, qu' elles le resserrent en un très-petit cercle d' objets grossiers, autour desquels il ne fait que tourner continuellement d' un mouvement lent et foible, et qui n' a rien de la noblesse et de la grandeur de sa nature. En effet si l' on fait réflexion sur tous les hommes du monde, on trouvera qu' ils sont presque tous plongés dans une telle stupidité, que si elle n' éteint pas entièrement leur raison, elle leur en laisse si peu l' usage, que c' est une chose étonnante comment une ame peut être réduite à une telle brutalité. à quoi pense un canibale, un iroquois, un brésilien, un nègre, un caphre, un groenlandien, un lapon tout le temps de sa vie ? à chasser, à pêcher, à danser, à se venger de ses ennemis. Mais sans aller chercher si loin des exemples de la stupidité des hommes : à quoi pensent la plupart des gens de travail ? à leur ouvrage, à manger, à boire, à dormir, à tirer ce qui leur

p48

est dû, à payer la taille, et à un petit nombre d' autres objets. Ils sont comme insensibles à tous les autres, et l' accoutumance qu' ils ont de tourner dans ce petit cercle, les rend incapables de rien concevoir au-delà. Si on leur parle de Dieu, de l' enfer, du paradis, de la religion, des règles de la morale, ou ils n' entendent point, ou ils oublient en un moment ce qu' on leur dit, et leur esprit rentre aussi tôt dans ce cercle d' objets grossiers auxquels il est accoutumé. S' ils sont infiniment éloignés par leur nature, de celle des bêtes, telle qu' elle est en effet, ils sont très-peu différents de l' idée que nous en avons. Car ce que nous concevons par une bête, est un certain animal qui pense, mais

qui pense peu, qui n' a que des idées confuses et grossieres, et qui n' est capable de concevoir qu' un fort petit nombre d' objets. Ainsi nous concevons un cheval comme un animal qui pense à manger, à dormir, à courir, à retourner à son étable. Cette idée n' est pourtant pas celle d' un cheval ; car une machine ne pense point : mais c' est proprement celle d' un homme

p49

stupide. Et certainement il ne faudroit pas y ajouter encore beaucoup de pensées pour en former celle d' un tartare. Cependant ce nombre de gens qui ne pensent presque point, et qui ne sont occupés que des necessités de la vie présente, est si grand, que celui des gens dont l' esprit a un peu plus d' agitation et de mouvement, n' est presque rien en comparaison. Car ce nombre de stupides comprend dans le christianisme même, presque tous les gens de travail, presque tous les pauvres, la plûpart des femmes de basse condition, tous les enfans. Tous ces gens ne pensent presque à rien durant leur vie, qu' à satisfaire aux necessités de leurs corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, à acheter ; et encore ils ne forment sur tous ces objets que des pensées assez confuses. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui sont plus barbares, il comprend les peuples entiers sans aucune distinction. Il est certain que si les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, pensent moins

p50

que les autres, et le travail rend leur ame plus pesante : les richesses au-contre qui donnent un peu plus de loisir et de liberté aux hommes, et qui leur permettent de s' entretenir les

uns avec les autres ; les emplois d' esprit qui les obligent de traiter ensemble, les réveillent un peu, et empêchent que leur ame ne tombe dans une si grande stupidité. L' esprit d' une femme de la cour est plus remué et plus actif que celui d' une paysanne, et celui d' un magistrat que celui d' un artisan. Mais s' il y a plus d' action et de mouvement, il y a aussi pour l' ordinaire plus de malice et plus de vanité : de sorte qu' il y a encore plus de bien réel dans une stupidité simple, que dans cette activité pleine de déguisement et d' artifice.

Enfin pour achever la peinture de la foiblesse de notre esprit, il faut encore considerer que quelques vraies que soient ses pensées, il en est souvent séparé avec violence par le dérèglement naturel de son imagination.

Une mouche qui passera devant ses yeux est capable de le distraire de la contemplation la plus serieuse. Cent

p51

idées inutiles qui viennent à la traverse, le troublent et le confondent malgré qu' il en ait. Et il est si peu maître de lui-même, qu' il ne sçauroit s' empêcher de jeter au-moins la vûe sur ces vains fantômes, en quittant les objets les plus importants. Ne peut-on pas appeller avec raison cet état, un commencement de folie ? Car comme la folie achevée consiste dans le dérèglement entier de l' imagination, qui vient de ce que les images qu' elle présente sont si vives, que l' esprit ne distingue plus les fausses des veritables, de même la force qu' elle a de présenter ces images à l' esprit, sans le congé et sans l' aveu de la volonté, est une folie commencée ; et pour la rendre entiere, il ne faut qu' augmenter la chaleur du cerveau de quelques degrés, et rendre les images un peu plus vives. De sorte qu' entre l' état du plus sage homme du monde, et celui d' un fou achevé, il n' y a de difference que de quelques degrés de chaleur et

d' agitation d' esprits. Et nous ne sommes pas seulement obligés de reconnoître que nous sommes capables de la folie ; mais il faut avouer de plus que

p52

nous la sentons, et que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, sans que nous sachions à quoi il tient qu' elle ne s' acheve par un entier renversement de notre esprit.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.11

foiblesse de la volonté de l' homme plus grande que celle de la raison. Peu de gens vivent par raison. La volonté ne sçauroit résister à des impulsions dont nous savons la fausseté. Passions viennent de foiblesse. Besoin que l' ame a d' appui.

mais quoique la raison soit foible au point où nous l' avons représentée, ce n' est encore rien au prix de la foiblesse de l' autre partie de l' homme qui est sa volonté. Et l' on peut dire en les comparant ensemble, que sa raison fait sa force, et que sa foiblesse consiste dans l' impuissance où sa volonté se trouve, de se conduire par la raison.

Il n' y a personne qui ne demeure d' accord que la raison nous est donnée

p53

pour nous servir de guide dans la vie, pour nous faire discerner les biens et les maux, et pour nous régler dans nos desirs et dans nos actions. Mais combien y en a-t-il peu qui l' emploient à cet usage, et qui vivent, je ne dis pas selon la vérité et la justice, mais selon leur propre raison toute aveugle et toute corrompue qu' elle est. Nous flottons dans la mer de ce monde au gré de nos passions

qui nous emportent tantôt d' un côté
et tantôt d' un autre, comme un vaisseau
sans voile et sans pilote : et ce
n' est pas la raison qui se sert des passions,
mais les passions qui se servent
de la raison pour arriver à leur fin. C' est
tout l' usage que l' on en fait ordinairement.
Souvent même la raison n' est pas
corrompue. Elle voit ce qu' il faudroit
faire, et elle est convaincue du neant
des choses qui nous agitent ; mais elle
ne sçauroit empêcher l' impression violente
qu' elles font sur nous. Combien
de gens s' alloient autrefois battre
en duel, en deplorant et en condamnant
cette miserable coûtume, et se
blâmant eux-mêmes de la suivre ?

p54

Mais ils n' avoient pas pour cela la force
de mépriser le jugement de ces fous
qui les eussent traités de lâches s' ils
eussent obeï à la raison ? Combien de
gens se ruinent en folles dépenses et
se reduisent à des miseres extrêmes,
parcequ' ils ne sçauroient resister à la
fausse honte de ne faire pas comme
les autres ?
Qu' y a t-il de plus aisé que de convaincre
les hommes du peu de solidité
de tout ce qui les attire dans le monde ?
Cependant avec tous ces raisonnemens,
le fantôme de la reputation,
la chimere des honneurs et du rang,
et mille autres choses aussi vaines
les emportent et les renversent, parceque
leur ame n' a point de force, de
solidité, ni de fermeté.
Que diroit-on d' un soldat qui étant
averti que dans un spectacle où l' on
représenteroit un combat, les canons
et les mousquets ne sont point chargés
à balle, ne laisseroit pas de baisser
la tête et de s' enfuir au premier coup
de mousquet ; ne diroit-on pas que sa
lâcheté approcheroit de la folie ? Et
n' est-ce pas cependant ce que nous
faisons tous les jours ? On nous avertit

p55

que les discours et les jugemens des hommes sont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent de rien servir ; qu' ils ne peuvent nous ravir aucuns de nos biens, ni soulager aucuns de nos maux. Et néanmoins ces discours et ces jugemens ne laissent pas de nous renverser, et de faire sortir notre ame de son assiette. Une grimace, une parole de chagrin nous mettent en colere, et nous nous préparons à les repousser comme si c' étoit quelque chose bien redoutable. Il faut nous flatter et nous caresser comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur, autrement nous jettons des cris à notre mode comme les enfans à la leur. Il est certain que l' impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occasions, vient de quelque passion qui les possede. Mais les passions mêmes viennent de foiblesse et du peu d' attache que leur ame a aux biens veritables et solides. Et pour le comprendre il faut considerer que comme ce n' est pas une foiblesse à notre corps d' avoir besoin de la terre pour se souûtenir, parceque c' est la condition

p56

naturelle de tous les corps ; mais que l' on ne dit qu' il est foible que lorsqu' il a besoin d' appuis étrangers ; qu' il le faut porter, ou qu' il lui faut un bâton, et que le moindre vent est capable de le renverser : de même ce n' est pas une foiblesse à l' ame d' avoir besoin de s' appuyer sur quelque chose de veritable et de solide, et de ne pouvoir pas subsister comme suspendue en l' air sans être attachée à aucun objet : ou si c' est une foiblesse, elle est essentielle à la creature, qui ne suffisant pas à elle-même, a besoin de chercher ailleurs le souûtien qu' elle ne trouve pas en soi. Mais la foiblesse veritable de l' ame consiste en ce qu' elle s' appuie sur le neant, comme dit l' ecriture, et non

sur des choses réelles et solides ; ou que si elle s'appuie sur la vérité, cette vérité ne lui suffit pas, et n'empêche pas qu'elle n'ait encore besoin de mille autres soutiens, par la soustraction desquels elle tombe incontinent dans l'abattement. Elle consiste en ce que le moindre souffle est capable de la faire sortir de l'état de son repos, que les moindres bagatelles

p57

l'ébranlent, l'agitent, la tourmentent, et qu'elle ne peut résister à l'impression de mille choses dont elle reconnoît elle-même la fausseté et le néant.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.12

considération particulière sur la vanité des appuis que l'ame se fait pour se soutenir.

ce que nous venons de dire est une image raccourcie de la faiblesse de l'homme : et il est bon de la considérer plus en détail pour en remarquer les différents traits. Quoique l'homme ne puisse trouver en cette vie de véritable repos ; il est certain qu'il n'est pas aussi toujours dans l'abattement et dans le désespoir. Son ame prend par nécessité une certaine consistance ; parcequ'il est si faible et si inconstant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grands maux s'adoucissent par le temps. Le sentiment s'en perd et s'en évanouit. La

p58

pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parents, des enfants, ne produisent que des secousses passagères, dont le mouvement se ralentit peu-à-peu jusqu'à

ce qu' il cesse entierement.

L' ame trouve donc enfin quelque sorte de repos, et c' est une chose commune à tous les hommes d' avoir en quelque temps de leur vie une assiette tranquille. Mais cette assiette est si peu ferme, qu' il ne faut presque rien pour la troubler.

La raison en est que l' homme ne s' y soûtient pas par l' attache à quelque verité solide qu' il connoisse clairement ; mais qu' il s' appuie sur quantité de petits soûtiens, et qu' il est comme suspendu par une infinité de fils foibles et déliés, à un grand nombre de choses vaines et qui ne dépendent pas de lui : de sorte que comme il y a toûjours quelqu' un de ces fils qui se rompt, il tombe aussi en partie et reçoit une secousse qui le trouble. On est porté par le petit cercle d' amis et d' approbateurs dont on est environné, car chacun tâche de s' en faire un, et l' on y reüssit ordinairement. On

p59

est porté par l' obeïssance et l' affection de ses domestiques ; par la protection des grands ; par de petits succès ; par des louanges ; par des divertissemens ; par des plaisirs. On est porté par les occupations qui amusent, par les esperances que l' on nourrit, par les desseins que l' on forme, par les ouvrages que l' on entreprend. On est porté par les curiosités d' un cabinet, par un jardin, par une maison des champs. Enfin il est étrange à combien de choses l' ame s' attache, et combien il lui faut de petits appuis pour la tenir en repos.

On ne s' apperçoit pas pendant que l' on possede toutes ces choses, combien on en est dépendant. Mais comme elles viennent souvent à manquer, on reconnoît par le trouble que l' on en ressent, que l' on y avoit une attache effective. Un verre cassé nous impatiente ; notre repos en dépendoit donc ? Un jugement faux et ridicule qu' un impertinent aura fait de nous,

nous penetre jusqu' au vif ; l' estime de
cet impertinent, ou au-moins l' ignorance
de ce jugement faux qu' il fait
de nous, contribuoit donc à notre

p60

tranquillité ? Elle nous portoit et nous
soûtenoit, sans que nous y pensassions.
Non seulement nous avons besoin
continuellement de ces vains soûtiens,
mais notre foiblesse est si grande
qu' ils ne sont pas capables de nous
soûtenir long-temps. Il en faut changer.
Nous les écraserions par notre
poids. Nous sommes comme des oiseaux
qui sont en l' air, mais qui n' y
peuvent demeurer sans mouvement,
ni presque en un même lieu, parceque
leur appui n' est pas solide, et que
d' ailleurs ils n' ont pas assez de force
et de vigueur en eux pour resister à ce
qui les porte en bas : de sorte qu' il faut
qu' ils se remuent continuellement,
et par de nouveaux battemens de l' air
ils se font sans cesse un nouvel appui.
Autrement s' ils cessoient d' user de cet
artifice que la nature leur apprend,
ils tomberoient comme les autres choses
pesantes. Notre foiblesse spirituelle
a des effets tout semblables.
Nous nous appuyons sur les jugemens
des hommes, sur les plaisirs des sens,
sur les consolations humaines, comme
sur un air qui nous soûtient pour un

p61

temps. Mais parceque toutes ces choses
n' ont point de solidité, si nous
cessons de nous remuer et de changer
d' objet, nous tombons dans l' abattement
et dans la tristesse. Chaque objet
en particulier n' est pas capable de
nous soûtenir. C' est par des changemens
continuels que l' ame se maintient
dans un état supportable, et
qu' elle s' empêche d' être accablée par
l' ennui et le chagrin. Ainsi ce n' est

que par artifice qu' elle subsiste. Elle
tend par son propre poids au découragement
et au desespoir. Le centre de
la nature corrompue est la rage et l' enfer.
On le porte en quelque sorte en
soi-même dès cette vie ; et ce n' est
que pour s' empêcher de le sentir que
l' ame s' agite tant, et qu' elle cherche
à s' occuper hors d' elle-même de
tant d' objets extérieurs. Pour l' y enfoncer
tout-à-fait, il ne faut que
la séparer de tous ses objets, et la
reduire à ne penser qu' à elle-même.
Et comme c' est proprement ce
que fait la mort, elle précipiteroit
tous les hommes dans ce centre malheureux,
si Dieu par sa grace toute-puissante, n' avoit donné à
quelques-uns

p62

d' eux un autre poids qui
les élève vers le ciel.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.13

*que tout ce qui paroît de grand dans
la disposition de l' ame de ceux qui
ne sont pas véritablement à Dieu,
n' est que foiblesse.*

il n' est pas moins vrai de la volonté
de l' homme considérée en
elle-même et sans le secours de
Dieu, que de son esprit et de son
intelligence, que ce qui y paroît de
plus grand n' est que foiblesse, et que
les noms de force et de courage, par
lesquels on relève certaines actions et
certaines dispositions de l' ame, nous
cachent les plus grandes lâchetés et
les plus grandes bassesses. Ce que
nous prenons pour course, est une
fuite ; pour élévation, est une chute ;
pour fermeté, est legereté. Cette
immobilité et cette roideur inflexible
qui paroît en quelques actions,
n' est qu' une dureté produite par le
vent des passions qui enflent ceux qu' elles

possèdent comme des ballons.

Quelquefois ce vent les élève en haut, quelquefois il les précipite en bas. Mais en haut et en bas ils sont également légers et foibles.

Qu'est-ce qui porte tant de gens à suivre la profession des armes, dans laquelle il faut par nécessité s'exposer à tant de hazards et souffrir tant de fatigues ? Est-ce le desir de servir leur prince, ou leur païs ? Ils n'en ont pas souvent la moindre pensée. C'est l'impuissance de mener une vie réglée.

C'est la fuite du travail où leur condition les engage. C'est l'amour de ce qu'il y a de licencieux dans la vie des soldats. C'est la foiblesse de leur esprit, et l'illusion de leur imagination qui les flatte par de fausses esperances, et qui leur représentant d'une manière vive les maux qu'ils veulent éviter, leur cache ceux ausquels ils s'exposent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'assaut avec tant de fierté, méprise sérieusement la mort, et qu'il considère fort la justice de la cause qu'il soutient. Il est tout possédé de la crainte des jugemens qu'on

feroit de lui s'il reculoit ; et ces jugemens le pressent comme un ennemi et ne lui permettent pas de penser à autre chose. Voilà la source de ce grand courage.

Pour en être convaincu on n'a qu'à considérer ces gens que l'on fait passer pour des exemples de la force et de la generosité humaine, dans les endroits de leur vie où ils ont été dépourvûs de ce vent qui les portoit dans leurs actions pompeuses et éclatantes.

On y voit ces prétendus heros qui sembloient braver la mort, et se moquer des choses les plus terribles, renversés par le moindre accident, et réduits à témoigner honteusement

leur foiblesse. Qu' on regarde
cet Alexandre qui avoit fait trembler
toute la terre, et qui dans les combats
avoit si souvent affronté la mort,
attaqué d' une maladie mortelle dans
Babylone : à peine la mort lui paroît-elle
à découvert, qu' il remplit
tout son palais de devins et de devineresses
et de sacrificateurs. Il n' y a
point de sottise superstition où il n' ait
recours pour se défendre de cette
mort qui le menace, et qui l' emporte

p65

enfin après l' avoir auparavant terrassé
de son seul aspect, et l' avoir réduit
aux plus grandes bassesses. Pouvoit-il
mieux faire voir que quand il
sembloit la mépriser, c' est qu' il s' en
croyoit bien éloigné, et que les passions
dont il étoit transporté, lui mettoient
comme un voile devant ses yeux
qui l' empêchoit de la voir ?
Et que l' on ne croie pas qu' il y
ait plus de véritable force dans ceux
d' entre les payens qui ne semblent pas
s' être démentis, et qui sont morts
en apparence avec autant de courage
qu' ils avoient vécu. De quelques pompeux
éloges que les philosophes
relevent à l' envi la mort de Caton, ce
n' est qu' une foiblesse effective qui l' a
porté à cette brutalité, dont ils ont
fait le comble de la generosité humaine.
C' est ce que Ciceron découvre
assez, lorsqu' il dit, *qu' il falloît que
Caton mourût, plutôt que de voir le
visage du tyran* . C' est donc la crainte
de voir le visage de Cesar qui lui
a inspiré cette resolution desesperée.
Il n' a pu souffrir de se voir soumis à
celui qu' il avoit tâché de ruiner, ni
de le voir triompher de sa vaine resistance.

p66

Et ce n' a été que pour chercher
dans la mort un vain asyle contre

ce fantôme de Cesar victorieux,
qu' il s' est porté à violer toutes les
loix de la nature. Seneque qui en fait
son idole, ne lui attribue pas un autre
mouvement quand il lui fait dire :
*puisque les affaires du genre humain
sont desesperées, mettons Caton en
sûreté* . Il ne pensoit donc qu' à sa sûreté.
Il ne songeoit qu' à s' ôter de devant
les yeux un objet que sa foiblesse ne
pouvoit souffrir. Ainsi au-lieu de dire
comme Seneque, qu' il mit en liberté
avec violence *cet esprit genereux,
qui méprisoit toute la puissance des
hommes : Generosum etc.* ,
il faut dire que par une foiblesse
pitoyable il succomba à un
objet que toutes les femmes et tous
les enfans de Rome souffrirent sans
peine : et que la terreur qu' il en eut
fut si violente, qu' elle le porta à sortir
de la vie par le plus grand de tous
les crimes.
Ces morts tranquilles et où il ne
paroît aucune fureur, comme celle
de Socrate, pourroient paroître plus

p67

genereuses. Mais toute cette tranquillité
étoit pourtant bien peu de chose,
puisqu' elle ne venoit que d' ignorance
et d' aveuglement. Socrate ne croyoit
pas se devoir effrayer de la mort, parce,
disoit-il, qu' il ne savoit si c' étoit
un bien ou un mal ; mais il faisoit
voir par là qu' il avoit bien peu de lumiere.
Car n' est-ce pas un malheur terrible
que de ne savoir pas en entrant
dans un état éternel, s' il doit être heureux
ou malheureux ? Et ne faut-il pas
avoir une insensibilité monstrueuse
pour n' être point touché de cette
effroyable incertitude, et pour être
capable, lorsque l' on est sur le point d' en
faire l' essai, de prendre encore plaisir
à discourir avec ses amis, et à jouir
de la vaine satisfaction que donnent
les sentimens d' affection et d' estime
qu' ils nous font paroître. Voilà neanmoins
ce qui a occupé l' esprit de Socrate
dans le plus beau jour de sa vie,

au jugement des philosophes, qui est celui de sa mort.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.14

p68

foiblesse de l' homme dans ses vices, et dans ses défauts. Nulle force qu' en Dieu.

si les vertus purement humaines ne sont que foiblesse, que doit-on juger des vices ? Qu' elle plus grande foiblesse que celle d' un ambitieux ? Il negligé tous les biens réels et solides de la vie, il s' engage à mille dangers, et à mille traverses, parcequ' il ne peut souffrir qu' un autre ait sur lui quelque vaine prééminence. Quelle foiblesse que de regarder comme nous faisons avec complaisance, mille choses ridicules, lors même que nous sommes persuadés qu' elles le sont ? Qui est-ce qui n' est pas convaincu que c' est une bassesse de se croire digne d' estime, parcequ' on est bien vêtu, qu' on est bien à cheval, qu' on est juste à placer une balle, qu' on marche de bonne-grace ? Cependant combien y en a-t-il peu qui soient au-dessus de ces choses là, et qui ne soient pas flattés quand on les en loue ?

p69

Peut-on s' imaginer une plus grande foiblesse que celle qui fait trouver tant de goût dans les divertissemens du monde ? Car est-il possible de réduire une ame à un état plus bas, et plus indigne d' elle que de lui interdire toute autre pensée pour ne l' occuper que du soin de conduire le corps qu' elle anime selon la cadence d' un instrument de musique, ou de suivre des bêtes qui courent après d' autres bêtes ? Cependant c' est presque là tout

ce qui fait le divertissement des princes et des grands. Cette privation de toutes pensées raisonnables, et cette application totale de l'ame à un objet grossier, vain et inutile, est ce qui fait le plaisir de tous les jeux. Moins l'homme agit en homme, plus il est content. Les actions, où la raison a beaucoup de part, le lassent et l'incommodent, et sa pente est de se reduire autant qu'il peut à la condition des bêtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour se dissimuler sa propre foiblesse, mais quoi qu'il fasse, il ne laisse pas de la sentir : toute son application est à y

p70

chercher des remedes ; mais il se conduit avec si peu de lumiere dans cette recherche, qu'au-lieu de la diminuer il l'augmente. Le but des ambitieux et des voluptueux n'est en effet que de soutenir leur propre foiblesse par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par l'éclat et par l'autorité, les voluptueux par les plaisirs. Les uns et les autres cherchent à satisfaire à leur indigence ; mais ils y reüssissent également mal, parcequ'ils ne font qu'augmenter leurs besoins et leurs necessités, et leur foiblesse par consequent. Qu'est-ce qui distingue, dit Saint Chrysostome, les anges de nous, sinon qu'ils ne sont pas pressés de besoins comme nous ? Ainsi ceux qui en ont moins, approchent plus de leur état ; et ceux qui en ont plus, en sont les plus éloignés. *celui qui a besoin de beaucoup de choses*, dit encore ce même pere, etc. De sorte que l'augmentation des biens et des honneurs

p71

de ce monde ne faisant qu'augmenter les servitudes et les dépendances, nous

reduit ainsi à une misere plus effective.

Ne cherchons donc point de force dans la nature de l' homme. De quelque côté que nous la regardions, nous n' y trouverons que foiblesse et qu' impuissance. C' est en Dieu seul et dans sa grace qu' il la faut chercher. C' est lui seul qui peut éclairer ses tenebres, affermir sa volonté, soutenir sa vie temporelle autant de temps qu' il veut, et changer enfin les infirmités de son ame et de son corps en un état éternel de gloire et de force. Tout ce que nous avons dit de la foiblesse de l' homme ne sert qu' à relever le pouvoir de cette grace qui le soutient. Car quelle force ne faut-il point qu' elle ait, pour rendre une creature si corrompue, si foible et si miserable, victorieuse d' elle-même et des démons ; pour l' élever au-dessus de toutes choses, et pour lui faire surmonter le monde avec tout ce qu' il a de trompeur, d' attirant et de terrible ? Magnâ etc.

FOIBLESSE DE L'HOMME CH.15

p72

foiblesse de l' homme paroît encore davantage, en quelque sorte, dans ceux qui sont à Dieu.

mais s' il est vrai que rien ne fait mieux voir la puissance de la grace, que la foiblesse de l' homme, on peut dire aussi que rien ne découvre tant la foiblesse de l' homme, que la grace même ; et que les infirmités de la nature sont en quelque sorte plus visibles dans ceux que Dieu en a le plus favorisés. Il n' est pas si étrange que des gens environnés de tenebres, qui ne savent ce qu' ils sont ni ce qu' ils font, et qui ne suivent que les impressions de leurs sens, ou les caprices de leur imagination, paroissent legers, inconstans et foibles

dans leurs actions. Mais qui ne
croiroit que ceux que Dieu a éclairés
par de si pures lumieres, à qui il
a découvert la double fin et la double

p73

éternité de bonheur ou de misere
qui les attend ; qui ont l' esprit
rempli de ces grands et effroyables
objets d' un enfer, des démons, des
anges, des saints, d' un dieu mort
pour eux, qui ont préféré Dieu à toutes
choses : qui ne croiroit, dis-je,
qu' ils seroient incapables d' être touchés
des bagatelles du monde ? Cependant
il n' en est pas ainsi. Leur
coeur ne laisse pas d' être encore
souvent très-sensible aux moindres choses.
Une reception un peu froide,
une parole incivile les ébranlent. Ils
succombent quelquefois à des tentations
très-legeres, au même-temps
que Dieu leur fait la grace de surmonter
les plus grandes. Ils se voient encore
sujets à mille passions, à mille
pensées, à mille mouvemens déraisonnables.
Les niaiseries du monde
les viennent troubler dans leurs
méditations les plus serieuses. S' ils
ne tombent pas tout-à-fait dans le
précipice des crimes, ils sentent en
eux-mêmes un poids et une pente
qui les y porte, et ils sentent en
même-temps qu' ils n' ont aucune force
pour s' empêcher d' y tomber, et que

p74

si Dieu les abandonnoit à eux-mêmes,
ils y seroient en un moment entraînés.
Ainsi ce sont ceux proprement qui voient
leur pauvreté, et qui peuvent
dire avec le prophete : Ego etc.
Les gens du monde
sont pauvres et foibles sans le savoir.
Un malade ne sent bien la perte
de ses forces que quand il les veut
éprouver. Ce n' est qu' en faisant
effort pour resister à un torrent qui
nous emporte, que l' on en connoît
la violence. Il n' y a donc que les
gens-de-bien qui puissent bien connoître
leur foiblesse, parcequ' il n' y a qu' eux
qui s' efforcent de la surmonter. Et
quoiqu' ils la surmontent en effet dans
les choses les plus importantes, c' est
neanmoins avec tant d' imperfections

et tant de défauts : et ils voient en même-temps tant d' autres choses où ils ne la surmontent pas, qu' ils n' en ont que plus de sujet d' être convaincus de leur misere.

Ce ne sont donc pas seulement les moins éclairés, et les plus imparfaits, et ceux à qui on donne le nom de foibles, qui doivent dire à Dieu :

p75

ayez pitié de moi, Seigneur, parceque je suis foible . Ce sont les plus forts et les plus parfaits, et ceux qui ont reçû de Dieu plus de graces et plus de lumiere. Car le propre effet de cette lumiere est de les penetrer davantage du sentiment de leur bassesse et de leur misere, de leur faire reconnoître devant Dieu qu' ils ne sont que tenebres dans leur esprit, que foiblesse et inconstance dans leur volonté, que leur vie n' est qu' une image qui passe, et une vapeur qui se dissipe. C' est cette lumiere qui leur fait crier à Dieu avec le prophete : *mon être n' est qu' un neant devant vous : etc. ,* et qui leur ôtant ainsi toute confiance en leurs propres forces, et les rendant vils et aneantis devant leurs propres yeux, les remplit en même-temps d' admiration de la puissance infinie de Dieu, et de l' abysme incomprehensible de sa sagesse ; et les porte ainsi à se jeter entre ses bras par une humble confiance, en reconnoissant qu' il n' y a que lui qui les puisse soutenir parmi tant de langueurs et de foiblesses ; qui les puisse

p76

délivrer de tant de maux, qui les puisse rendre victorieux de tant d' ennemis ; et enfin que c' est en lui seul qu' ils peuvent trouver la force, la santé, et la lumiere qu' ils ne trouvent point en eux-mêmes, ni dans toutes

les autres creatures.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.1

p77

que la vie payenne c' est de suivre sa propre volonté, et la vie chrétienne de suivre celle de Dieu.

la difference la plus generale que l' ecriture mette entre les justes et les pecheurs, est que les uns marchent dans les voies de Dieu, et que les autres marchent dans leurs

p78

propres voies. C' estpourquoi elle renferme tous les desordres ausquels les payens ont été abandonnés par la justice de Dieu, dans ce seul mot qui les comprend tous : Dimisit etc. Et le prophete au-contraire renferme toutes les instructions que Jesus-Christ devoit donner au monde dans cette seule parole, qu' il nous enseigneroit ses voies : Et etc. Or pour savoir ce que c' est que marcher dans ses propres voies, il ne faut que considerer ce que dit Saint Paul en un autre lieu, où parlant de l' état des hommes avant la foi, il dit qu' ils marchaient dans la vanité de leurs sens, et qu' ils suivoient les volontés de la chair et de leurs pensées : Ambulantes etc. Et pour savoir au-contraire ce que c' est que de marcher dans les voies de Dieu, il ne faut que considerer ce passage de Saint Pierre, où parlant de ce que se doivent proposer les fidelles convertis, il dit qu' ils

p79

doivent se resoudre de passer tout le

reste de leur vie à suivre la volonté de Dieu, et non les desirs des hommes. Vt etc. Ainsi suivant sa volonté propre, c' est marcher dans sa voie et vivre en payen ; et suivre la volonté de Dieu, c' est marcher dans la voie de Dieu, et vivre en chrétien.

C' est pour quoi le premier mouvement que la grace inspira à Saint Paul parfaitement converti, fut de lui faire dire à Jesus Christ : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ? Domine etc.* et ce mouvement renferma un renoncement à toute sa vie passée, dans laquelle il n' avoit suivi que ses inclinations, une resolution ferme de suivre la volonté de Dieu dans le reste de toute sa vie, et un desir sincere de la connoître. De sorte qu' elle comprenoit en quelque maniere toutes les vertus que Saint Paul a depuis pratiquées, comme la semence et la racine contiennent les fruits que l' arbre doit produire dans son temps.

p80

Or ce que l' esprit de Dieu fit dire à Saint Paul, doit être dit par chaque chrétien, et il n' y en a aucun qui ne soit obligé d' imiter l' apôtre en disant à Dieu : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ?* Il ne suffit pas de le dire au commencement de sa conversion ; il faut même renouveler sans cesse cette protestation dans la suite de sa vie ; parce que la volonté propre qui n' est pas morte en nous, tâche toujours de reprendre son empire, et de bannir le regne de celle de Dieu.

Il faut toujours desirer de connoître la volonté de Dieu, parce que notre ignorance nous la cache à tout moment. Il faut toujours desirer de la suivre, parce que notre concupiscence ne cesse point de nous en éloigner pour nous porter à ce qu' elle aime. Mais afin que ce desir et cette protestation de vouloir obeïr à Dieu, ne soient pas steriles, et ne demeurent

pas dans une simple idée sans effet,
il est utile de méditer sérieusement ce
que c' est que de suivre la volonté de
Dieu, et de quelle sorte il faut pratiquer
ce devoir essentiel de la vie

p81

chrétienne dans toutes les rencontres
de la vie. Et pour cela il faut
premierement savoir ce que c' est que la
volonté de Dieu, que nous voulons
suivre.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.2

*deux manieres de considerer la volonté
de Dieu. Comme regle de nos actions ;
comme cause de tous les évenemens.
explication de la premiere maniere.
on possede quelquefois la charité sans
le savoir, et l' on ne l' a pas quand
on le croit.*

l' ecriture sainte, et la doctrine de
l' eglise nous obligent de regarder
la volonté de Dieu en deux manieres.
Premierement, comme la regle de nos
devoirs, qui nous prescrit ce que
nous devons faire ; qui nous montre
les dispositions où nous devons être ;
qui nous découvre ce que nous devons
desirer, ce que nous devons fuir,
où nous devons tendre, qui condamne
tout le mal, et commande tout le
bien. Secondement, comme la cause

p82

de tout ce qui se fait dans le monde,
à l' exception du peché ; qui produit
efficacement tout ce qui est bon ; et
ne permet le mal que pour en tirer
du bien.

Selon la premiere maniere, l' ecriture
lui donne divers noms qui ne
marquent tous que la même chose.
C' est cette *loi éternelle* dont parle si
souvent Saint Augustin, qui défend

de troubler l' ordre de la nature, qui commande de le conserver, et qui plaçant l' homme entre Dieu et les creatures corporelles et inanimées, lui défend d' attacher son amour à aucune autre chose qu' au souverain estre ; puisqu' il ne le peut faire sans sortir de son ordre, et sans s' abaisser au-dessous des choses qui lui sont inferieures ou égales. C' est cette *justice divine* qui brille dans nos esprits, comme dit le même Saint Augustin, qui nous rend aimable tout ce qui y est conforme, quand même nous n' y trouverions rien d' ailleurs qui attirât notre amour. Ce n' est qu' en aimant et en suivant cette justice, que les hommes sont justes ; et qu' en s' en éloignant, qu' ils sont injustes et pecheurs.

p83

Ce sont ces *jugemens et ces justifications* dont David parle si souvent, c' est-à-dire les regles et les ordonnances justes et saintes qui instruisent l' homme de ce qu' il doit faire, et qui sont écrites dans Dieu même, parcequ' elles ne sont autre chose que sa volonté toute juste et toute équitable. C' est cette *sagesse* dont parle le sage dans tous ses livres, qu' il faut sans cesse desirer, qu' il faut chercher *comme l' argent*, qui nous sert de guide dans notre chemin, et qui habite en Dieu et avec Dieu. Omnis etc. Ce sont ces *préceptes* que l' ecriture appelle éternels, et qu' elle nous commande d' avoir toujours devant les yeux, et de conserver dans notre coeur, qui doivent marcher avec nous ; qui ne nous doivent point quitter dans le sommeil même, et qui doivent être le premier objet de nos pensées à notre réveil. Liga etc.

p84

C' est cette *lumiere* qui fait que

nous sommes *enfants de lumiere* , et qui fait que les uns marchent dans les tenebres et les autres dans la lumiere, selon qu' ils l' abandonnent, ou qu' ils la suivent. Quia etc.
C' est cette *verité* , selon laquelle il est dit des justes, qu' ils *marchent dans la verité, qu' ils sont dans la verité, et qu' ils font la verité* . Enfin c' est Dieu même, puisque tous ces noms ne signifient que la volonté de Dieu, et que la volonté de Dieu est Dieu même. Cette justice, cette loi, cette verité divine nous est manifestée par l' ecriture sainte, et principalement par l' evangile. Et c' est un des sens de ce verset de Saint Paul : *Justitia* etc.
Mais la revelation exterieure ne sert de rien, si Dieu n' éclaire interieurement nos esprits, s' il ne luit en eux comme verité et comme lumiere, et s' il ne leur découvre la beauté de sa justice. Et c' est pourquoy il est dit, *qu' il y a une veritable lumiere qui eclaire tout homme qui vient au monde : Erat* etc.

p85

c' est-à-dire, que les hommes ne sont éclairés qu' autant qu' il plaît à cette lumiere divine et increée de luire dans leurs esprits.
C' est en suivant cette justice, en s' y conformant, en l' aimant, en la desirant, que les hommes justes croissent en justice. C' est en s' en éloignant qu' ils sont injustes, méchants, corrompus, déréglés, parceque cette justice est l' ordre essentiel, la vertu essentielle, la sainteté essentielle.
Et comme cette justice est Dieu même, il est clair que l' amour de cette justice est l' amour de Dieu ; que c' est la même chose que la charité ; et qu' agir par l' amour de la justice, c' est agir par charité et par principe d' amour de Dieu. Et par là on peut voir qu' on possède quelquefois la charité et qu' on agit par principe de charité sans le savoir ; et qu' on est quelquefois sans charité, et que l' on agit sans charité, quand on croit en être vivement touché.

Car il y a des personnes qui ne sentant point de devotion sensible envers l' humanité de Jesus-Christ,

p86

et lisant quelquefois sa passion sans attendrissement et sans ferveur, s' imaginent qu' elles n' aiment pas Jesus-Christ, parceque leur amour n' est pas accompagné de cette devotion sensible. Mais si ces personnes ont une grande horreur de l' injustice et du peché, si elles aiment la justice et la loi de Dieu, si elles la trouvent juste et sainte, si elles y obeïssent avec amour, et qu' elles ne voulussent pas même pecher, quand Dieu leur promettrait l' impunité, elles aiment veritablement Jesus-Christ comme Dieu, parcequ' il est cette justice, cette sagesse, cette loi éternelle qu' elles aiment. Il y en a au-contre que ressentent quelquefois des mouvemens sensibles pour Jesus-Christ, qui versent des larmes en lisant ce qu' il a souffert pour nous, et qui neanmoins n' ont aucun veritable amour de Dieu, parcequ' ils n' aiment point *la justice et le jugement* , comme parle l' ecriture, qu' ils ne sont point penetrés d' un certain sentiment qui fait trouver la loi de Dieu toute aimable, et toute juste, et qui nous y soumet avec amour.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.3

p87

combien David étoit touché de l' amour de la loi de Dieu. Excellence du pseume Beati Immaculati.
c' est de l' amour de la loi de Dieu que David étoit vivement touché, lorsqu' il s' écrie dans ses pseumes : la loi de Dieu est toute pure,

elle attire les ames par sa beauté : Lex etc.
Les ordonnances de Dieu sont
fidelles, on n' est jamais trompé en les
suivant. Elles donnent la sagesse, non
aux orgueilleux qui y résistent, mais
aux humbles qui s' y soumettent : Testimonium etc.
Les justices, c' est-à-dire,
les volontés toutes justes du
Seigneur sont la droiture même, et
elles comblent les ames de joie : Justitiae etc.
Ses commandemens sont pleins de
lumiere, et ils éclairent les yeux de
l' ame : Proceptum etc. La crainte du Seigneur

p88

est sainte, elle ne passe pas comme
celle des hommes, elle demeure
éternellement : Timor etc.
Les jugemens de Dieu sont la verité
même, et ils sont justes par eux-mêmes :
Judicia etc. Ils sont plus desirables
que toutes les richesses du monde,
et plus doux que le miel le plus
delicieux : Desiderabilia etc. Toutes ces
expressions viennent d' une ame transportée
de la beauté de la loi de Dieu, de sa
justice, de sa droiture, de sa douceur,
et qui s' efforce d' exprimer les
mouvemens qu' elle ressent, et que
Dieu forme en elle, au même-temps
qu' il fait briller cette loi divine dans
son esprit.
Aussi l' eglise est si persuadée que
cet amour de la loi de Dieu est le
fondement de la pieté chrétienne,
que c' est en quoi consiste la vraie
charité, et que la méditation de cette
loi doit être notre entretien continuel,
qu' au-lieu qu' elle partage en
des jours differens les autres instructions

p89

de l' ecriture, et les autres
pseaumes, et qu' elle ne nous oblige
pas de nous y appliquer chaque jour ;
elle nous donne pour notre nourriture
de tous les jours, ce pseaume admirable

où David demande à Dieu
par tant d'expressions différentes la
connaissance et l'amour de sa loi.
Et cela afin qu'en le recitant à toutes
les heures du jour, ce nous soit
un avertissement continuel de ne perdre
point de vue cette divine lumière,
qui nous peut seule conduire dans
les ténèbres de cette vie, et sans
laquelle nous sommes toujours dans
l'égarement.

Tout ce que contient ce psaume,
se réduit à cette prière de saint Paul :
Domine etc. ; ou à ce verset d'un autre
psaume : Doce etc. Tous les versets de ce
psaume merveilleux ne disent que la même
chose, quoiqu'en une infinité de
manières différentes. Par exemple,
quand le prophète dit dès le commencement :

p90

Beati etc. ; il témoigne à Dieu qu'il admire
le bonheur de ceux qui observent sa loi,
et par là il fait voir le desir qu'il a de
leur être semblable. Or ce desir exposé
aux yeux de Dieu, est une prière
par laquelle on lui demande qu'il
nous fasse la grâce de connaître cette
loi, et qu'il nous donne la force
de l'accomplir. Quand il dit de même
que ceux qui commettent des crimes,
ne marchent point dans les voies
de Dieu : Non etc. C'est comme s'il
jettoit un regard d'indignation
contre la vie des personnes
déreglées, et un regard d'amour et
d'une sainte jalousie vers la vie des
gens-de bien : et ce double regard
enfermant l'amour de la justice, et la
haine de l'injustice, est une double
prière par laquelle il demande à Dieu
la connaissance et l'amour de sa loi.
Il me seroit aisé de parcourir ainsi
tous les autres versets, pour montrer
qu'ils se rapportent tous au même
but.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.4

reflexions sur la priere de Saint Paul :
Seigneur, que voulez-vous que je
fasse. *qu' il faut demander à Dieu*
de connoître ses propres devoirs. Comment
la connoissance des devoirs d' autrui
nous peut devenir propre.

la repetition si frequente que l' eglise
fait de la priere, par laquelle
on demande de connoître la volonté
de Dieu, fait voir qu' il n' y en a
point de plus importante. C' est pourquoi
il est bon d' en bien penetrer le
sens, et de savoir à quoi elle s' étend ;
et c' est ce que nous pouvons apprendre
de la maniere dont Saint Paul l' a
exprimée en disant : *Seigneur, que*
voulez-vous que je fasse ? Domine etc.
on y doit remarquer,
qu' il ne demande pas seulement à
Dieu en general ce qu' il faut faire,
ce qu' un chrétien est obligé de faire ;
mais qu' il lui demande ce qu' il
devoit faire en particulier. Il ne desire
pas seulement d' être instruit des

devoirs communs, mais aussi de ses
devoirs particuliers. Car il y a des
loix de Dieu qui sont en quelque sorte
generales, parcequ' elles doivent
être observées par tout le monde, et
il y en a de particulieres qui dépendent
de nos differentes dispositions.
Chacun a son don de Dieu, et il faut
prendre-garde de ne le vouloir pas servir
dans le don d' un autre. Dieu ne
demande pas les mêmes choses à
tous. Ce qui est vertu à l' un, peut-être
vice à un autre. Nous avons en
quelque sorte chacun notre voie differente
pour aller à Dieu, et il lui
faut demander qu' il nous fasse connoître,
non seulement la voie commune,
mais aussi cette voie qui nous
est propre. Domine etc.
Ainsi ces paroles prises en ce sens
peuvent servir à nous préserver d' une

illusion ordinaire aux personnes de piété, qui est de méditer peu sur leurs propres obligations, et de s'appliquer beaucoup à celles des autres. Il y en a qui savent fort bien ce que doivent faire les rois, les grands, les maîtres, les serviteurs, les confesseurs,

p93

les penitens, les riches, les pauvres, et qui ne savent pas ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Ils appliquent tout aux autres et rien à eux. Ils sont pleins de discours d'édification pour l'instruction d'autrui, et ils sont pauvres et stériles pour eux-mêmes. C'est qu'ils ne demandent pas à Dieu sincèrement qu'il leur fasse connaître ce qu'il veut qu'ils fassent. Car une des premières lumières que Dieu leur donneroit, ce seroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup à eux, et peu aux autres : Et etc. Il ne nous reste donc point de temps pour penser à ce qu'il commande aux autres, à moins qu'il ne nous commande lui-même d'y penser, et que ces pensées mêmes ne fassent une partie de nos devoirs, et ne nous servent à nous en acquitter plus fidèlement. Car il n'est pas absolument mauvais de méditer sur les obligations des différentes conditions ; mais il n'en faut pas demeurer là, et il faut s'appliquer à soi-même ce que l'on aura découvert des devoirs des autres.

p94

Pourvu que l'on ait cette vûe il n'y a presque point de reflexion sur les devoirs d'autrui qui nous soit interdite : car il n'y a presque point de connoissance qui se rapporte tellement aux autres, qu'elle ne produise en nous quelque devoir et quelque obligation particuliere, et que l'on ne pût reduire en pratique pour sa propre édification, si l'on avoit le même

soin de tirer du profit des richesses spirituelles qui passent par notre esprit, que les avares en ont de profiter des richesses temporelles qui leur passent par les mains.

Nous connoissons, par exemple, les dangers de l' état des grands, la multitude des devoirs dont ils sont chargés, les difficultés qu' ils ont à s' en acquitter. Remercions Dieu de ne nous avoir pas fait naître grands ; prions pour ceux qui le sont ; rendons graces à Dieu pour ceux qui s' acquittent de leurs devoirs ; admirons leur vertu ; édifions-nous de leur exemple ; humilions-nous en nous comparant à eux. Nous connoissons la difficulté de la vie des prêtres : que cette pensée éteigne en nous tout desir

p95

d' un état si haut et si dangereux ; qu' elle nous porte à demander à Dieu qu' il donne des prêtres saints à son eglise, et qu' il sanctifie ceux qui le sont. Nous avons quelque lumiere pour reconnoître le relâchement de plusieurs monasteres ? Que cela nous porte à en gemir devant Dieu, et à entrer dans des sentimens de crainte, puisque ce sont autant de marques de la colere de Dieu sur l' eglise, dont nous devons craindre de ressentir les effets, si nous n' avons soin de les prévenir par l' humiliation et la penitence.

Ainsi nous saurons pour nous-même tout ce que nous saurons pour les autres : et ces connoissances au-lieu de nous tirer hors de nous, serviront au-contraire à nous y rappeler.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.5

p96

2. Reflexion. Qu' il faut demander des

lumières de pratique ; et régler encore plus les mouvemens intérieurs, que les actions extérieures. 3. Reflexion. qu' il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entière.

la seconde reflexion qu' on peut faire sur ces paroles de saint Paul, est qu' en demandant à Dieu ce qu' il vouloit qu' il fist, il ne lui demande pas des lumières speculatives qui lui eussent été inutiles pour sa conduite, mais il lui demande celles qui lui étoient nécessaires pour agir. Domine etc. Et cela nous apprend que les lumières qu' il nous est permis de rechercher et de demander à Dieu sont celles d' action. Ce sont celles qui nous sont nécessaires pour conduire nos pas. Lucerna etc. Nous ne devons pas demander à Dieu de voir bien loin autour de nous, il suffit de voir où il faut

p97

mettre nos pieds, et que Dieu nous découvre sa volonté à mesure qu' il est besoin de l' executer. Plus nous étendons notre vûe, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c' est pourquoy le sage nous avertit que la vraie finesse est de bien connoître, non la voie des autres, mais sa voie propre. Sapientia etc., et que *le fin* est toujours occupé du soin de considerer où il placera ses pas : Astutus etc. Mais cette voie que l' on doit connoître, ces pas que l' on doit conduire, ne marquent pas seulement les actions extérieures qu' il faut régler selon la loi de Dieu ; mais aussi les mouvemens intérieurs de notre ame. Car le coeur a ses pas, et sa voie ; et tout cela n' est autre chose que ses affections, c' est-à-dire ses desirs, ses craintes, ses esperances, qu' il doit tâcher de rendre conformes à la loi de Dieu, en n' aimant rien que ce qu' elle approuve, et en rejetant tout ce qu' elle condamne. Enfin Saint Paul demande généralement

à Dieu qu' il lui fasse connoître
sa volonté : Domine etc.
Il n' excepte rien. Il présente
à Dieu un coeur préparé à l' execution
de tous ses ordres. Et il nous
apprend par là que lorsqu' on demande
à Dieu de connoître sa volonté,
il faut avoir un desir sincere
de la connoître toute entiere, et
qu' il ne faut pas avoir dans le coeur
des reserves volontaires, par lesquelles
nous souhaitons de ne la
pas connoître en quelque point, de
peur de nous voir obligés de l' accomplir.
Car un des plus grands et
des plus ordinaires defauts des hommes,
c' est de ne vouloir pas connoître
la volonté de Dieu, lors même
qu' il semble qu' ils lui demandent
avec plus d' ardeur la grace de
la connoître. Nous avons presque
tous de certains defauts ausquels
nous ne voulons pas toucher, et
que nous cachons autant qu' il nous
est possible à Dieu et à nous-mêmes.
Et c' estpourquoi Saint Paul
ne souhaite pas seulement aux colossiens
qu' ils connoissent la volonté
de Dieu ; mais il leur souhaite

p99

encore qu' ils soient remplis de cette
connoissance : Vt etc. ; c' est-à-dire,
qu' il n' y ait point de replis secrets
dans leur esprit et dans leur coeur où
cette divine lumiere ne penetre, et
qu' ils n' ayent point d' attaches volontaires
qui empêchent que Dieu
ne les remplisse de sa lumiere et de
sa grace.

Mais il y a bien des gens ou qui ne
font point cette priere, ou qui ne la
font point comme il faut. Car combien
en voit-on qui font des heures
entieres de méditation par jour, et
qui neanmoins ne pensent jamais à
des defauts que tout le monde connoît
en eux, et qu' ils ignorent seuls
toute leur vie. C' est qu' ils les ont mis
d' abord en reserve. Ils exposent à

Dieu tout le reste de leur coeur : mais pour ce repli où ils ont mis ces imperfections qu' ils cherissent, ils se donnent bien de garde de le découvrir. Cependant ils font des protestations generales qu' ils ne desirent rien tant que de connoître la volonté de Dieu. Ils recitent tous les jours ce pseume qui ne contient que cette unique priere,

p100

et il leur semble qu' ils le font de tout leur coeur. Mais c' est qu' outre ce coeur qui prononce ces prieres, ils en ont encore un autre qui les desavoue. Ils en ont un pour Dieu, et un pour eux-mêmes. Ils en ont un qui desire d' obeir à Dieu dans quelques actions qui ne leur sont pas fort penibles ; et ils en ont un autre, qui voulant demeurer attaché à certaines choses, ne veut pas connoître qu' elles soient mauvaises. Et ainsi ils sont du nombre de ceux que le sage menace par ces paroles ; Voe etc. ; et dont il dit qu' ils ne reüssiront pas, parcequ' ils marchent par une double voie. Cor etc.

C' est ce qui nous fait voir qu' il ne suffit pas de demander à Dieu la connoissance de sa volonté, si l' on ne lui demande encore ce coeur simple qui n' ait point d' autre desir que de l' accomplir. C' estpourquoi le prophete n' appelle pas heureux simplement ceux qui témoignent à Dieu de vouloir connoître sa loi ; mais ceux qui la sondent jusques dans le

p101

fond, et qui la cherchent de tout leur coeur ; Beati etc., qui ne se bornent point dans le desir de servir Dieu, et qui lui peuvent dire avec le même prophete : In etc. Ce sont ces justes que leur simplicité conduit dans le droit chemin ; Simplicitas etc.,

parceque Dieu ne manque
jamais d' éclairer ceux qui
n' ont point d' autre desir que de le
suivre.

SOUМИSS. VOLONTE DIEU P.1 CH.6

*qu' il n' y a point d' exercice du matin
plus naturel que de demander à Dieu
qu' il nous fasse connoître et suivre
sa volonté, et de regler par avance
ses actions par ce que l' on en
connoitra. Que l' attention à cette
volonté est le vrai exercice de la
présence de Dieu.*

plusieurs personnes demandent
des exercices de pieté pour le matin,

p102

et plusieurs personnes en prescrivent,
chacun suivant en cela ses lumieres
et les mouvemens de sa pieté.
Mais il semble qu' il n' y en ait
point de plus naturel ni de plus utile
que de s' offrir à Dieu, comme Saint
Paul, pour accomplir sa volonté pendant
le jour ; de lui demander la grace
de la connoître ; de prévoir ses
actions ; de les regler suivant les
lumieres qu' il nous donne, et de le prier
de nous donner la force d' accomplir
ce qu' il nous fait connoître de sa
volonté. Car il ne se faut pas contenter
de demander à Dieu en general qu' il
nous éclaire sur nos devoirs ; il le faut
consulter sur chaque action particuliere,
et non seulement sur l' extérieur
des actions, mais aussi sur les
dispositions interieures, afin de tâcher
dans la suite du jour de les pratiquer
avec cet esprit et dans ces dispositions.
C' est en cette maniere que l' on observeroit
cet avis du sage, de s' entretenir
avec les préceptes de Dieu
dès son réveil : Et etc.
C' est proprement là l' idée que Saint
Augustin avoit de la veritable pieté.

p103

Et c' est pourquoi nous voulant former dans le troisième livre de la trinité celle d' un sage, c' est-à-dire d' un vrai chrétien, il le représente par ces paroles : *concevons, dit-il, etc.* . Mais il ne faut pas s' imaginer que ceux qui ne sont pas sages, c' est-à-dire ceux qui ne sont pas dans ce degré de perfection, soient dispensés par là de consulter cette loi : ils y sont aussi obligés que les plus sages : et ce qui fait même qu' ils ne le sont pas, est qu' ils ne la consultent point, et qu' ainsi il est impossible qu' ils agissent bien, puisque bien agir n' est autre chose qu' aimer cette loi, s' y soumettre et la suivre dans ses actions. Mais il ne faut pas se contenter de consulter seulement la loi de Dieu et sa justice au commencement du jour ; il faut autant qu' il

p104

est possible ne la point perdre de vûe : et sur-tout dans toutes les nouvelles actions qui n' entrent pas dans l' ordre que l' on s' est prescrit, il est nécessaire de jeter un regard vers Dieu pour lui demander ce qu' il veut que nous fassions, et pour consulter sa loi sur la conduite qu' il nous oblige d' y garder. C' est pourquoi il semble qu' on ne se puisse former une meilleure idée de la vie et de la piété chrétienne, qu' en la considérant comme une vie d' attention continuelle à ce que Dieu demande de nous dans chaque état et dans chaque action, et extérieure et intérieure ; et que c' est cette disposition que le prophète exprime lorsqu' il dit : *Providebam etc.* Car ce regard vers Dieu est le regard d' un esclave vers son maître, et d' un fils vers son père, qui enferme un desir sincère de connoître tous ses ordres et une préparation de coeur à les suivre.

C' est proprement cet exercice que l' on peut appeller *l' exercice de la présence de Dieu* , si recommandé dans les livres de devotion. Enfin c' est

p105

ce que Dieu même recommanda à Abraham en lui ordonnant de marcher en sa présence : Ambula etc. Car marcher devant Dieu, et avoir Dieu présent, c' est consulter continuellement sa loi, et se conduire par sa lumiere, cette lumiere et cette loi n' étant qu' une même chose.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.7

qu' il faut toujours regler les actions exterieures, quoique l' on soit troublé au-dedans. Que cette conduite est la source de l' égalité d' esprit. Qu' un homme-de-bien n' a point d' humeur. exemple de ce caractere dans feu Monsieur D' Alet.

il y a cette difference entre les actions exterieures et les interieures, que l' on connoît beaucoup mieux si les actions exterieures sont conformes ou contraires à la loi de Dieu, que l' on ne le fait des interieures, qui sont couvertes souvent par les nuages que la concupiscence y répand, en sorte

p106

que nous ne sçaurions assûrer si nous avons le fond du coeur dans l' état où Dieu veut que nous l' ayons. Mais comme nous ne sçaurions sortir de cette obscurité, il ne faut pas laisser de regler l' exterieur ; parceque la reformation de notre conduite exterieure est un moyen pour parvenir à la reformation interieure de l' ame. C' estpourquoi si l' on n' a pas encore les sentimens que l' on doit, il ne faut pas laisser de faire ce que l' on doit. Si l' on sent des mouvemens d' orgueil au-dedans,

il faut d' autant plus tâcher d' agir
humblement au-dehors. De même
quand on se sent le coeur aigri contre
quelqu' un, la volonté de Dieu est que
l' on n' ait aucun égard à ce sentiment,
et que l' on agisse envers lui comme si
l' on avoit le coeur plein d' amour et de
tendresse. Et cette conduite n' est nullement
une hypocrisie, puisqu' elle est
reglée sur la verité, et que si les
mouvemens qui occupent la surface de
l' ame n' y sont pas conformes, elle est
pourtant ordonnée par cette partie
de l' ame qui domine et qui commande
aux membres exterieurs.
C' est-là l' unique moyen de parvenir

p107

à une pieté constante et uniforme
qui suive Dieu uniquement, sans
consulter ses sentimens, ses humeurs
et ses inclinations ; et qui ne fasse
paroître au-dehors que l' humeur et
les sentimens conformes à l' action
que l' on fait. Si c' est une occasion
où il soit à propos d' être gai, il faut
témoigner de la gaieté. S' il est besoin
d' être triste, il faut faire paroître
de la tristesse. Il y a des rencontres
où il faut témoigner de la tendresse,
de la confiance, de la cordialité,
de la compassion : et il faut
tâcher d' en exciter en soi les mouvemens
selon que la raison reglée par
la volonté de Dieu nous dicte qu' il
est juste et utile de les avoir. Que
s' il ne nous est pas possible de les ressentir
vivement, il faut au-moins qu' ils
soient comme imprimés dans notre
exterieur : et par ce moyen il faut esperer
que Dieu nous fera la grace de
regler nos mouvemens interieurs comme
nous aurons réglé les exterieurs
pour l' amour de lui.
C' est ce que pratiquent dans le
monde les habiles courtisans : ils
n' ont point d' humeur propre, parcequ' ils

p108

empruntent leurs passions des personnes à qui ils veulent plaire. Leur intérêt fait cette joie superficielle, cette tristesse apparente, ce bon visage, cette complaisance qui paroît au-dehors. La vraie pitié imite à peu près cette conduite : excepté qu' elle en change le principe et la fin, et qu' au-lieu de l' intérêt qui regle celle des gens du monde, elle prend la loi de Dieu pour sa règle, dans laquelle elle voit et la manière de traiter avec chaque personne, et la disposition intérieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la sent, elle la suit. Si elle ne la sent pas, elle l' excite autant qu' elle peut, et elle l' imprime au-moins dans ses actions extérieures, afin de se l' imprimer peu-à-peu dans le cœur.

Des personnes fort judicieuses qui ont fort étudié un grand prélat qui a été la gloire de l' église de France, disoient de lui qu' il avoit plusieurs visages, selon les diverses actions auxquelles il s' appliquoit. Qu' il en avoit un à l' autel et dans l' église, qui marquoit un recueillement profond ; qu' il en avoit un autre dans la conversation,

p109

qui témoignoit de la gaieté ; un autre sérieux et grave dans les choses où il devoit faire paroître de l' autorité ; un autre doux et compatissant quand l' occasion le demandoit. Et c' est-là proprement cette égalité d' esprit, et cette suppression de toute humeur, que la vûe de la volonté de Dieu doit produire en nous.

Mais outre les autres avantages de cette pratique de supprimer ainsi toutes ses inclinations, d' en aplanir les inégalités, et de ne faire paroître dans chaque action que les mouvemens que la raison nous inspire ; elle a encore celui de renfermer la plus grande, la plus utile et la plus continuelle mortification que l' on puisse pratiquer. Elle est secrète, et personne ne

s' en aperçoit. Elle est continuelle, parce que nos inclinations se mêlent par-tout et nous détournent sans cesse de l' ordre de Dieu, soit en compagnie, soit en solitude. Elle ne donne sujet de plainte à personne. Les domestiques ne s' y intéressent point. Les medecins spirituels et corporels ne nous l' interdisent jamais. Elle donne même lieu de couvrir la

p110

mortification spirituelle sous des soulagemens corporels, lorsque la raison nous ordonne de nous y soumettre ; et elle en retranche certaines façons qui servent souvent à se conserver la gloire de la mortification, lorsque l' on cesse de la pratiquer.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.8

action de vertu que la vûe de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions. Qu' il n' y faut pas être attaché. Obeïssance religieuse facilite la vie chrétienne.

il n' y a rien aussi qui nous découvre plus d' actions de vertu à exercer, que cette attention continuelle à la loi de Dieu, parcequ' il n' y a rien qui nous les cache davantage que de s' abandonner à ses inclinations. C' est cette attention qui nous apprend à contribuer autant que l' on peut chrétiennement au divertissement des autres dans la conversation, à s' insinuer dans leur esprit par une complaisance sans affectation, à les

p111

souffrir dans leurs importunités ; à les avertir de certains defauts par des manieres douces et proportionnées à leur humeur ; à éviter de les choquer inutilement ; à se taire lorsqu' il est à

propos ; à parler quand il le faut ; et à satisfaire ainsi à un très-grand nombre de petits devoirs qui échappent à ceux qui agissent par humeur. C' est un des sens de cette parole du sage : Qui etc.

C' est cette attention à la volonté de Dieu qui nous maintient dans une vie réglée, égale et uniforme, et qui nous fait pratiquer avec fidélité les mêmes exercices dans les mêmes temps. Car si nous avons pour but de suivre Dieu, nous jugerons avec raison que nous nous rendrons plus conformes à sa volonté, en suivant un ordre établi dans les choses indifférentes, qu' en le quittant par inclination et par fantaisie. Moins nous avons de part aux choses, et plus nous avons sujet de croire que c' est Dieu que nous suivons en les faisant. Et celles qui sont d' elles-mêmes égales

p112

et indifférentes, deviennent inégales et différentes, lorsque l' on ajoute aux unes cette raison d' uniformité dans les mêmes exercices.

Mais si l' amour de la volonté de Dieu nous fait préférer dans les choses indifférentes l' ordre et l' égalité au désordre et à l' inégalité, il retranche aussi toute attache de la pratique de ces exercices, et il nous rend flexibles à les changer quand Dieu le veut ; parceque ne désirant que d' obéir à Dieu, il est également content quand il trouve également moyen de pratiquer cette obéissance. C' est pour quoi, quelque règle que l' on se soit prescrite dans les choses indifférentes, il faut être prêt de la changer dans les occasions où Dieu nous fait connaître qu' il demande autre chose de nous. C' est par cette flexibilité que des personnes qui aiment l' étude, ne laissent pas de s' appliquer avec soin à des entretiens qu' ils n' aiment pas, lorsque la charité le demande ; qu' ils perdent en quelque sorte leur temps, lorsque Dieu veut

qu' ils le perdent ; qu' ils quittent leurs
ouvrages sans peine, lorsque Dieu

p113

veut qu' ils les quittent ; qu' ils ne forment point de desseins fixes ni arrêtés, et qu' ils se tiennent toujours entre les mains de Dieu pour s' appliquer aux choses selon qu' il leur fait connoître qu' elles lui sont agreables. Il faut pourtant prendre-garde à ne porter pas cette flexibilité jusqu' à l' instabilité. Car les hommes n' ayant que fort peu de temps à eux, il est impossible qu' ils s' appliquent à une occupation, qu' en se séparant des autres. Or dans ce choix, les moindres doivent céder aux plus grandes : il faut necessairement opter ; et quand on a choisi, il ne faut pas facilement changer le choix qu' on a fait. S' il n' est pas possible, par exemple, de conduire certaines personnes, et de travailler en même temps pour l' eglise, il faut voir lequel est le plus utile et le plus conforme à notre vocation. S' il n' est pas possible de partager son esprit à tant de sortes d' études, il faut le borner à quelques-unes, et souffrir de bon coeur de n' être pas habile dans de certaines choses. Si l' on ne peut satisfaire à tant

p114

d' actions de charité, il faut se restreindre à celles qui sont en notre pouvoir ; en se souvenant toujours de cet avis du sage qui nous doit servir de regle en une infinité d' occasions : Fili etc. Tout cela fait voir que l' obeïssance des religieux est plutôt une facilité que les saints ont trouvée pour observer la loi de Dieu, qu' une nouvelle severité qu' ils ayent ajoûtée à l' evangile. Car en quelque état que l' on soit, il ne peut être permis d' agir par cupidité, ni de se conduire par sa volonté et par son caprice. Il faut toujours que la volonté de Dieu soit notre regle, non seulement dans les actions importantes, mais même dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu étant quelquefois difficile à découvrir ; et notre propre

volonté prenant souvent la place de celle de Dieu, les saints ont introduit cet assujettissement à un supérieur pour nous déterminer dans toutes les actions indifférentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus sensible ; parcequ' il est certain que Dieu veut que les religieux obéissent dans

p115

ces choses à leur supérieur, au-lieu que ceux qui n' ont point de supérieur, ont plus de peine à discerner ce que Dieu demande d' eux. Cette peine vient de l' impureté de leur coeur, qui obscurcit cette loi de Dieu. Car si nous avons le coeur droit et simple, la volonté de Dieu nous paroîtroit clairement dans les plus petites occasions : c' estpourquoi l' apôtre Saint Paul nous avertit de renouveler notre esprit pour reconnoître la volonté de Dieu : Renovamini etc. Nous devons donc croire que si nous ne la discernons pas, c' est que nous ne sommes pas renouvelés ; que nous vivons de la vie d' Adam, c' est-à-dire que nous ne pensons qu' aux choses du monde ; que notre coeur est rempli de l' amour du monde, et qu' il est vuide de celui de Dieu, qui est le principe du renouvellement de l' ame. Il ne faut pas aussi s' imaginer que pour n' avoir pas fait voeu de pratiquer les autres exercices de la vie religieuse, nous soyons pour cela dispensés

p116

de ceux qui servent à conserver et à faire croître la piété. La déclaration que Dieu nous fait de sa volonté sur ce point est générale, quand il nous dit : Hoc etc. Et cette déclaration nous oblige de travailler sans cesse à notre sanctification, et d' embrasser les moyens qui y sont propres, et que

cette même loi nous enseigne. De sorte que si nous n' avons pas des maîtres de novices qui nous exercent à la vertu, ni des confesseurs qui nous fassent cette charité ; la loi de Dieu nous doit tenir lieu de l' un et de l' autre, et nous en devons tirer des exercices et des pratiques qui soient propres à guerir nos maux et à nous faire avancer dans le chemin du salut. Ce qui est toûjours bien plus difficile qu' il ne l' est à un religieux de pratiquer ce qu' on lui ordonne.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.9

p117

que nous devons principalement avoir en vûe d' obeir à Dieu dans le moment présent. Que quelque éloigné de Dieu que l' on soit, on peut rentrer dans son ordre en un instant. Que la loi de Dieu découvre à tous un chemin de paix.

ce desir de connoître la volonté de Dieu regarde particulièrement le présent. Car encore que l' on puisse prévoir quelquefois ce que l' on doit faire à l' avenir ; ce ne doit jamais être que lorsque c' est un devoir présent d' y songer. Ainsi l' on peut dire que la voie de la verité et la voie de la vie consiste à regarder ce que Dieu demande de nous dans le moment présent, et l' executer à l' instant ; c' est-à-dire, à prier quand Dieu veut que nous priions ; à souffrir quand Dieu veut que nous souffrions ; à agir quand il veut que nous agissions ; à s' occuper de l' avenir quand il veut que nous nous en occupions ; à songer

p118

à nous quand il veut que nous y songions, et à penser aux autres quand il

nous ordonne d' y penser.
Mais que devrait-on faire si en
considerant son état présent, on le trouvoit
déréglé et contraire à Dieu ? On
devrait faire ce que Dieu préscrit pour
cet état. Car il n' y en a point en ce
monde de si malheureux et de si déréglé
duquel on ne puisse rentrer dans
l' ordre de Dieu à l' instant même ;
comme il n' y a point d' état si heureux,
si saint, si conforme à la volonté
de Dieu, dont on ne puisse sortir à
tout moment. Il y a toûjours une ligne
de tout état à Dieu, et si-tôt que
l' on commence à marcher sur cette ligne,
on est dans son ordre. Si on est
dans le vice, la ligne qui mène à Dieu
est d' y renoncer et de se resoudre
d' embrasser tous les moyens nécessaires
pour en sortir, et de pratiquer à
l' heure-même celui de ces moyens qui
est le plus dans l' ordre de Dieu. Si l' on
est mal entré dans une charge, qu' il soit
nécessaire de la quitter, et que l' on le
puisse faire à l' heure-même, on rentre
dans l' ordre de Dieu en la quittant
effectivement. Mais si la prudence ne

p119

permet pas que l' on sorte de cet état à
l' heure-même, il suffit qu' on le fasse
par le desir : et alors, quoique l' on y
soit entré contre l' ordre de Dieu, ce
n' est plus contre son ordre que l' on y
demeure puisqu' il n' y a plus que sa
volonté qui nous y retienne.
Ainsi ce ne sont pas seulement les
justes, qui en consultant la loi de
Dieu, entendent au fond de leur coeur
une réponse de paix, comme disoit le
prophete : Audiam etc. Ce ne sont pas
seulement les saints, Et etc. ; ce
sont aussi les plus grands pecheurs,
pourvû qu' ils rentrent en
eux-mêmes et qu' ils se tournent vers
Dieu : Et etc. Cette lumiere divine
leur découvre à tous un chemin de paix ; mais il
est vrai qu' il est plus difficile aux uns
qu' aux autres et que souvent il paroît
à ceux qui sont plongés dans le vice, si
rude et si escarpé, qu' ils desesperent

d' y pouvoir marcher. Mais pourvû
qu' ils se fassent violence, il ne leur
est pas impossible, puisque cette même
lumiere qui leur montre ce chemin,

p120

leur découvre aussi un secours
qu' ils peuvent obtenir par leurs prieres,
et qui leur peut donner plus de
force qu' ils n' ont de foiblesse.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.1 CH.10

*que la vûe de la volonté de Dieu comme
justice, fait le paradis et l' enfer,
selon les différentes dispositions
de ceux qui la regardent.*

le regard de la volonté de Dieu,
comme justice, fait la pieté des
vrais chrétiens sur la terre ; et elle
fera dans le ciel l' éternelle felicité
des bienheureux. C' est dans ce regard
que consiste ce torrent de délices dont
ils seront enivrés. Car leur souverain
plaisir sera de n' avoir plus rien
en eux qui s' oppose à la justice de
Dieu, et de lui être parfaitement assujettis.
Leur gloire sera qu' elle regne
sur eux ; et c' est en cette maniere
que leur charité sera toute pure, parce
qu' ils ne rapporteront pas Dieu à
eux-mêmes, mais qu' ils se rapporteront
à Dieu, et n' aimeront que Dieu

p121

en eux. C' estpourquoi Saint Augustin
exprimant l' état des saints dans
le ciel, dit *qu' ils s' aneantiront etc.* .
Mais ce qui est étrange, est que
par un effet tout contraire, ce que
Dieu fera connoître aux méchans de
sa justice, fera leur plus grand tourment,
et ce sera ce qui les précipitera
dans l' enfer. Car, comme dit une
sainte fort éclairée : *aussi-tôt qu' une
ame est séparée de son corps, etc.* .

Ce n' est pas qu' elle aime cette justice :
mais c' est qu' elle la connoît,
et que cette justice la confond et la

p122

convainc de son indignité, ce qu' elle
ne peut souffrir. Il y a une vûe de
Dieu qui porte à s' unir à lui et à
s' exposer à la lumiere de ses yeux divins ;
et il y en a une autre qui porte à le
fuir et à se soustraire autant que l' on
peut à sa présence. Adam et Caïn éprouverent
ce mouvement après leurs
crimes, et il porta l' un à se cacher dans
le paradis terrestre, et l' autre à fuir
vagabond dans le monde pour éviter
le remors de sa conscience qui ne lui
donnoit point de repos. Ce sentiment
attaché aux crimes, n' est pas un
sentiment de crainte et de frayeur, c' est un
sentiment de rage et de desespoir.
On ne peut souffrir de voir celui que
l' on a offensé et que l' on hait, parceque
sa vûe est un reproche continuel :
on voudroit le détruire si on pouvoit ;
et ne le pouvant, on le fuit, et on
s' en cache autant que l' on peut. Ce
sentiment est foible en cette vie, où
nous ne concevons qu' imparfaitement
la difformité du peché ; mais il sera
sans bornes dans l' autre, lorsque les
pechés auront poussé leurs épines,
comme dit Saint Augustin, et que nous
en serons percés.

p123

C' est donc par ce sentiment que les
damnés se précipiteront eux-mêmes
dans l' enfer, comme au lieu le plus
tenebreux, le plus éloigné de Dieu, et
où ils seront moins percés des rayons
penetrans de sa justice. Il fait trop
clair pour eux en tout autre lieu ; et
leur vûe ne peut souffrir cette lumiere
qu' ils haïssent.
Le plus grand supplice des yeux
malades est de les exposer au grand

jour et de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des damnés seroit de les obliger de paroître dans la lumiere des saints, de voir d' un côté leur gloire et l' amour de Dieu pour eux, et de l' autre leur propre difformité, et la haine que Dieu leur porte. Ainsi leur plus grande envie est de se cacher autant qu' ils peuvent à cette lumiere qui les tue.

La vûe de la justice de Dieu jointe à celle de sa misericorde et de son amour, est une vûe qui console et qui soulage.

La vûe de cette même justice jointe à celle de sa haine, est une vûe qui accable et qui desespere, et qui porte l' ame à sortir de tout autre lieu que de l' enfer.

p124

Car on peut desirer par un mouvement d' orgueil, de sortir d' un lieu dont on n' est pas digne. Judas n' étoit pas humble, lorsque le remors de son crime fit qu' il se jugea lui-même indigne de vivre. Il ne put souffrir le reproche de son indignité, et il quitta la vie pour le fuir. Les damnés de même quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne sont pas dignes, pour éviter la vûe penetrante de cette lumiere qui les convainc de leur crime, et qui les chasse et les fait fuir devant elle, comme l' ange chassa Adam du paradis.

Ils ne peuvent souffrir d' être hors de l' ordre, non par l' amour de l' ordre, mais parcequ' ils ne peuvent supporter le reproche interieur de leur desordre.

L' enfer est donc le centre des damnés, comme les tenebres sont le centre de ceux qui fuient le jour. C' est l' état où la lumiere de Dieu les incommode le moins ; où les reproches de leur conscience sont moins vifs ; où leur orgueil est moins confondu. Ainsi ce leur est une espece de soulagement que de s' y précipiter.

p125

S' ils pouvoient détruire Dieu et son ordre, ils le feroient : mais ils reconnoissent qu' ils ne le peuvent. Ils se cachent donc et s' abysment dans l' enfer, et ils souhaiteroient qu' il y eût un plus grand cahos entre Dieu et eux, pour se mettre à couvert, s' ils pouvoient, des rayons de cette verité qui les va percer jusques dans le plus profond de l' abysme.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.2 CH.1

p126

que la vûe de la volonté de Dieu comme justice, nous oblige de nous soumettre à cette même volonté considérée comme cause de tous les événemens. Qu' il faut remonter dans tous ces événemens, jusqu' à la premiere cause, sans s' arrêter aux secondes.
nous venons de voir la premiere maniere de considerer la volonté de Dieu, qui contient en quelque sorte toute la vie chrétienne, puisqu' elle

p127

enferme la connoissance et l' amour de la loi de Dieu. Mais cette vûe même par laquelle nous regardons cette loi comme la regle de nos actions, nous conduit d' elle-même à nous soumettre à la volonté de Dieu, considérée comme cause de tout ce qui se fait dans le monde, excepté le peché qu' elle ne fait que permettre ; et c' est la seconde maniere selon laquelle nous avons dit que l' on la doit regarder. Car en découvrant par la foi ces grandes verités que Dieu fait tout ; qu' il ordonne tout ;

qu' il regle tout ; que rien n' échappe
à sa providence ; que par tout ce qui
arrive dans le monde, il exerce ou sa
misericorde, ou sa justice ; que les
creatures n' ont de pouvoir que ce
qu' il leur en donne ; qu' elles ne sont
que les instrumens et les ministres
de ses ordres ; qu' elle ne sont,
selon l' expression de l' ecriture, que
comme une *cognée dans la main etc.* ,
nous voyons en même-temps dans
cette même volonté considérée
comme la justice souveraine, qu' il est juste

p128

que Dieu regne et que nous obeïssions,
que c' est à lui à nous conduire
et à nous à le suivre ; que c' est à
nous à nous conformer à sa volonté
et non pas à vouloir qu' il s' accommode
à la nôtre ; et que cette volonté
étant toujours juste et toujours
sainte, elle est aussi toujours adorable,
toujours digne de soumission et
d' amour, quoique les effets nous
en soient quelquefois durs et pénibles,
puisqu' il n' y a que des ames
injustes qui puissent trouver à redire
à la justice, et qu' ainsi la peine que
nous avons quelquefois à nous y soumettre,
est une preuve de notre injustice
et de notre corruption, qui nous
doit porter, non à nous en prendre à
Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes,
en nous disant avec le prophete. Nonne etc.
Mais pour s' établir dans cette soumission
à laquelle la justice même
nous oblige, il est bon de regarder
souvent cette volonté de Dieu, operant
dans le monde, et agissant par
toutes les creatures. Car ce qui cause

p129

en partie cette revolte que nous sentons
dans les choses qui nous arrivent,
est que nous nous arrêtons trop aux
creatures, et que nous leur imputons

les événemens. Nous ne voyons que le bâton qui nous frappe et qui nous châtie, et nous ne voyons pas la main qui s' en sert. Si nous découvriions Dieu par-tout, et que nous le regardassions au-travers des voiles des creatures ; si nous voyions que c' est lui qui leur donne tout ce qu' elles ont de puissance, qui les pousse dans les choses qui sont bonnes, et qui détournant dans les mauvaises leur malice de tous les autres objets auxquels elle se pourroit porter, ne lui laisse point d' autre cours que celui qui sert à l' execution de ses arrêts éternels, la vûe de sa justice et de sa majesté arrêteroît nos plaintes, nos murmures, et nos impatiences : nous n' oserions pas dire en sa présence que nous ne meritons pas le traitement que nous souffrons, et nous ne pourrions avoir d' autres sentimens que celui qui faisoit dire à David : *je me suis tû, etc. .*

p130

Mais nous sommes bien-aises de nous cacher ces verités, pour avoir sujet de décharger notre mauvaise humeur sur les creatures ; pour nous plaindre de leur injustice ; pour nous justifier en nous-mêmes, et pour nous persuader que c' est à tort que nous sommes affligés.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.2 CH.2

que la vûe de la volonté de Dieu change à notre égard toute la face du monde. idée d' une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les histoires, des histoires de Dieu.
si nous tenions les yeux de notre esprit arrêtés sur cette première et souveraine cause de tous les événemens, elle changeroit en quelque sorte la face du monde à notre égard, c' est à-dire qu' elle nous obligeroit à changer la plûpart des idées que nous

nous sommes formées de ce qui s' y
passe. Nous n' y verrions plus d' innocens
opprimés, nous n' y verrions que

p131

des coupables punis. La terre ne seroit plus pour nous un lieu de tumulte et de desordre ; ce seroit un lieu d' équité et de justice. Nous reconnoîtrions que l' on n' y  te à personne que ce qu' il merite de perdre ; que personne n' y souffre que ce qu' il merite de souffrir ; que la justice et la force y sont toûjours jointes ensemble ; que l' injustice y est toûjours impuissante ; qu' il n' y a ni malheurs ni infortunes, mais seulement des justes châtimens des pechés des hommes ; que l' on n' y meurt, ni par la necessit  de la nature, ni par les accidens de la fortune ; mais que l' on y punit de mort des hommes qui meritent ce supplice, dans le temps, et de la maniere la plus convenable ; enfin que tout y est juste et saint, et de la part de Dieu qui ordonne tout, et de la part des hommes sur qui ses ordres s' executent. Il n' y a que les ministres de cette volonté dominante qui peuvent être injustes, mais dont l' injustice ne s cauroit empêcher que ce qu' ils font ne soit juste à l' égard de ceux qui le souffrent. Qu' est-ce qu' une armée selon cette

p132

idée ? C' est une troupe d' executeurs de la justice de Dieu qu' il envoie pour faire mourir des gens qui ont merit  la mort et qu' il a condamnés à ce supplice. Qu' est-ce que deux armées qui se battent ? Ce sont des ministres de cette justice qui se punissent les uns les autres, et qui n' executent précisément que ce que Dieu a ordonné. Qu' est-ce qu' un meurtre ? C' est la punition d' un coupable par un ministre injuste. Qu' est-ce que des voleurs ? Ce sont des gens qui executent injustement le juste arrêt par lequel Dieu a ordonné que certaines personnes seroient privées de leurs biens. Qu' est-ce qu' un prince ? C' est une verge en la main de Dieu pour punir les méchans. Ainsi c' est proprement par cette v e que nous découvrons le regne de

Dieu dans le monde, et l' éminence de son pouvoir sur toutes les creatures. Car en regardant autrement les choses du monde, il semblera au-contre que la malice des hommes ait l' avantage sur Dieu même, au-moins pour un temps ; et que sa justice soit surmontée par leur injustice. Il est à

p133

croire que c' est par ce regard de la puissance infinie de Dieu, qui conduit toutes les creatures à ses fins de misericorde et de justice, que le prophete s' écrit, *que Dieu a regné, etc.* ; puisqu' il n' y a que le regard de la providence qui fasse trouver de l' ordre et de la beauté dans la confusion des choses du monde, et qui découvre l' empire souverain que Dieu y exerce, malgré l' insolence des hommes injustes qui méprisent ses loix et ses volontés.

C' est par une suite de cette vûe qu' on peut dire que le recit des choses passées, qui n' est en quelque sorte pour ceux qui les regardent par une lumiere purement humaine, que l' histoire du diable et des reprovés, parceque les personnes qui paroissent le plus sur le theatre du monde, et qui ont plus de part aux événemens qui le remuent, sont pour l' ordinaire des citoyens de Babylone dans lesquels le démon habite et par lesquels il agit, est à l' égard de ceux qui les considerent par une vûe plus haute, l' histoire de Dieu, parcequ' on n' y voit que l' execution de ses volontés, que les

p134

arrêts de sa justice, que les effets de sa puissance. Tout y est édifiant, parce que tout y est juste.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.2 CH.3

comment la vûe de la volonté de Dieu nous doit faire considerer le passé et le futur. Et comment la soumission qu' on lui doit, s' accorde avec la penitence, le zele, la compassion, la prévoyance.

le passé est un abysme sans fond qui engloutit toutes les choses passageres ; et l' avenir est un autre abysme qui nous est impenetrable. L' un de ces abysmes s' écoule continuellement dans l' autre, l' avenir se décharge dans le passé en coulant par le présent. Nous sommes placés entre ces deux abysmes. Car nous sentons l' écoulement de l' avenir dans le passé ; et c' est ce qui fait le présent, comme le présent fait toute notre vie. Ce qui en est passé, n' est plus, et ce qui en est futur, n' est pas encore. Voilà notre état. Et ce que nous devons faire,

p135

c' est de prendre la part que Dieu veut que nous prenions au présent, et de regarder et le passé et l' avenir de la maniere qu' il veut que nous le regardions. Car encore que le passé ne soit plus à notre égard, et que le futur ne soit pas encore, neanmoins l' un et l' autre est à l' égard de Dieu. Sa volonté embrasse tous les temps. Le passé est passé, parcequ' il a voulu qu' il fût en un certain temps ; et le futur est futur, parcequ' il veut qu' il soit dans un autre. Ainsi sa volonté comprend et consacre en quelque sorte tous les évenemens, et passés et futurs. Nous les y trouvons tous, et comme elle est toujourns adorable, elle nous oblige à regarder avec respect tous ces évenemens et passés et futurs, par la liaison et la dépendance qu' ils ont avec cette divine volonté. Mais il y a cette difference entre le passé et le futur, que comme nous connoissons en particulier quelque chose du passé, nous pouvons l' approuver en particulier, et louer la providence de Dieu dans ces évenemens. Comme nous ne voyons rien au-contraire

dans l' avenir et qu' il est encore caché en Dieu, nous ne pouvons exercer la soumission que nous devons à sa volonté, que par une acceptation generale de tous ses ordres, que nous devons toujours regarder comme très-saints et très-justes.

Le passé et l' avenir étant donc si étroitement unis à la volonté de Dieu, il sembleroit d' abord que la foi ne pût exciter en nous que des sentimens de respect et de soumission pour l' un et pour l' autre ; et que l' on ne dût de même avoir à l' égard des choses présentes qui ne dépendent pas de nous que des sentimens d' approbation.

Mais si cela est, que deviendra la penitence qui s' afflige des maux passés ? Que deviendra le zele et la compassion qui regardent principalement les peines et les miseres présentes ? Que deviendra la prévoyance qui tâche de les prévenir et de les éviter ? Faut-il craindre que Dieu exerce sa justice ? Faut-il être affligé de ce qu' il permet, ou de ce qu' il fait lui-même ? Ne juge-t-il pas en permettant le mal, qu' il est meilleur de le permettre, que de l' empêcher,

comme il lui seroit bien facile ? Et s' il le juge, ne le devons-nous pas juger nous-mêmes ? Peu s' en faut que l' esprit humain ne tire de là cette conclusion impie, qu' on attribuoit faussement à Saint Paul ; que puisque Dieu est glorifié par les crimes des hommes, il ne les faut plus condamner. Quid etc. Mais ces difficultés ne viennent que de ce que l' on ne regarde pas la volonté de Dieu toute entiere, et que l' on sépare sa volonté considerée comme justice et comme regle, de sa volonté considerée comme principe de toutes choses. Car en joignant ensemble ces deux vûes, nous trouverons

que si Dieu permet le peché par cette volonté qui est la cause des choses, il ne laisse pas de le condamner et de le haïr par sa volonté considérée comme justice ; car le peché est contraire et opposé à cette justice. S' il punit les pecheurs pour leurs fautes par sa volonté operante, il fait connoître par sa loi éternelle que ces fautes sont contraires à la justice qui est cette même volonté. Ainsi les effets de sa justice présentent en même-temps

p138

à notre ame la double idée, et de la volonté de Dieu qui permet les pechés, et du déreglement de ces pechés qu' elle condamne. Et ces deux objets doivent causer en nous deux sortes de mouvemens ; l' un par lequel nous approuvions ce qui vient de Dieu, et l' autre par lequel nous condamnions ce qui vient de l' homme. C' est par ce regard de la volonté divine, que nous allions ces mouvemens qui paroissent d' abord contraires et inalliables, tant à l' égard du passé que de l' avenir. Nous nous affligeons de nos pechés, parceque nous voyons dans cette justice souveraine qu' elle les condamne d' injustice, d' insolence, d' ingratitude. Nous y voyons aussi qu' il est juste que nous ressentions ces mouvemens et que nous les excitions en nous-mêmes. Mais comme nous reconnoissons aussi que Dieu a permis que nous tombassions dans ces pechés pour les faire servir aux fins de sa providence, nous ne sçaurions qu' adorer cette permission, parcequ' elle est juste. Et quoique cette connoissance ne nous doive

p139

pas ôter le regret de nos pechés, elle doit néanmoins appaiser les

troubles et les inquietudes excessives que nous en pourrions avoir : puisqu' enfin il est également juste, et que nous nous affligeons de nos fautes dans la vûe de la justice de Dieu qui nous en découvre l' énormité, et que nous cessons de nous en troubler dans la vûe de la volonté de Dieu qui les a permises pour l' execution de ses desseins.

C' est proprement cet état de paix qui naît de ce regard de la volonté souveraine de Dieu, que l' apôtre souhaite à tous les chrétiens, lorsqu' il leur dit : Et etc. Cette paix surpasse tous les autres sentimens, mais elle ne les étouffe pas.

Ils ne laissent pas de s' élever dans notre coeur par les vûes de la foi, qui nous découvrent ce que Dieu juge de nos actions. Mais nous ne laissons pas aussi d' entrer dans la paix nonobstant ces sentimens, en découvrant que Dieu tout juste a permis et souffert ces pechés, et qu' il veut

p140

bien nous les pardonner. L' un de ces deux mouvemens seroit imparfait sans l' autre : mais étant joints et unis ensemble, ils forment une penitence sans desespoir, et une paix sans présomption.

Mais comme Dieu ne découvre pas également ces objets aux hommes, les mouvemens qu' ils excitent ne sont pas toujours dans une égale vehemence. Par exemple, il occupe beaucoup les saints en cette vie de l' opposition que leurs pechés ont avec la loi de Dieu, et il ne leur découvre pas avec tant d' évidence la beauté de cette divine volonté, par laquelle il les permet pour leur bien et pour sa gloire : et ainsi les mouvemens de penitence qu' ils ressentent dans la vûe de leurs fautes, sont plus vifs et plus sensibles que la consolation qu' ils reçoivent de ce qu' ils doivent esperer que Dieu tirera sa gloire et leur salut de leurs pechés mêmes. Et

au-contre dans l' autre vie les saints seront tellement penetrés de la joie de voir que tout contribue à la gloire de Dieu, et si pleins de l' admiration de sa providence, qui les aura conduits

p141

au salut par le chemin dans lequel ils auront marché, qu' ils seront incapables de ressentir aucune douleur de leurs pechés. Cette vûe de la volonté de Dieu, ne nous doit pas aussi rendre insensibles aux maux du prochain. Il est vrai qu' il ne leur arrive rien que de juste ; mais nous voyons en même-temps dans cette même volonté considerée comme loi, comme justice, comme verité, que les hommes ne sont point dans l' état auquel ils ont été créés ; que ces maux ne viennent point de l' institution de la nature, mais de son déreglement ; qu' ils ne sont point conformes au premier ordre de Dieu, ni à sa premiere inclination qui est toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous unissent à ces personnes miserables, qui nous doivent porter à les aimer : nous y voyons qu' il est juste que nous les aimions, que nous desirions de les secourir, que nous soyons affligés de leurs maux, et que Dieu approuve que nous lui demandions le soulagement dont ils ont besoin. Il est impossible que toutes ces pensées n' excitent des

p142

mouvements de compassion : et cet autre regard de la volonté de Dieu, qui châtie les hommes par ces maux, ne doit servir que pour moderer ces sentimens et non pour les étouffer. Enfin la vûe de la volonté de Dieu qui opere tout et qui conduit tout à sa gloire, n' empêche point aussi les justes prévoyances que nous devons

avoir pour l' avenir, parceque nous ne laissons pas de connoître que la loi de Dieu nous ordonne d' apporter des soins et des précautions raisonnables pour prévenir certains événemens et pour en procurer d' autres, en laissant à sa providence de les faire reüssir, et en se soumettant à ses ordres par une soumission generale. Saint Paul ne laissoit pas de souhaiter d' aller prêcher l' evangile à Rome et d' en former le dessein, quoiqu' il ne le souhaitât que dépendamment de la volonté de Dieu. En formant ses desseins il obeïssoit à la volonté de Dieu comme loi et comme regle. En se soumettant à sa volonté dans l' execution de ses desseins, il lui obeïssoit comme à la cause souveraine de toutes choses, selon les mêmes regles

p143

de sa justice éternelle. Car c' est, comme nous avons dit, la justice même qui nous oblige de nous soumettre à la volonté de Dieu dans tous les événemens.

La vie de la foi, qui est celle des justes, les oblige donc à se rabaisser aux lumieres communes de la prudence humaine, et à employer les moyens humains pour faire reüssir les choses qu' ils ont raison de souhaiter, parce qu' elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté absolue de Dieu, qui gouverne tout et qui fait tout, ne doit servir qu' à nous consoler dans les événemens contraires à nos desirs, et non pas nous donner occasion de faire des propheties temeraires sur l' avenir, et de nous conduire par des pressentimens qui ne sont pour l' ordinaire que des effets d' imagination, auxquels Dieu nous défend de nous arrêter. On ne sait si Dieu veut la paix ou la guerre ; s' il veut que certains desordres finissent, ou s' il ne le veut pas ; s' il veut faire reüssir ses desseins par ce moyen, ou par celui-là. On ne doit pas laisser pour cela de tâcher de procurer la

paix, de remedier aux desordres,
d' employer les moyens que l' on croit les
plus propres pour la fin où l' on tend,
en abandonnant le succès à Dieu.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.2 CH.4

*que l' incertitude de la volonté de Dieu
à l' égard de l' avenir, nous doit empêcher
d' en juger sur des rencontres
fortuites. Ce que la vûe de cette volonté
retranche, ou ne retranche pas
dans nos actions.*

c' est aussi par un sentiment du
respect que nous devons à la volonté
de Dieu, que nous sommes obligés
d' être très-reservés à prendre
pour des marques de la volonté de
Dieu, la rencontre que l' on fait dans
l' ecriture ou dans les livres de devotion,
de certains versets qui nous paroissent
conformes à quelque chose
que nous avons dans l' esprit. Car quoiqu' il
soit certain qu' ayant rencontré
ces versets, Dieu l' a voulu, il n' est
point certain neanmoins qu' il ait permis
que l' on les rencontrât pour un

tel dessein, ni pour nous servir de
regle, de conduite. C' est notre imagination
qui tire cette consequence, et
qui la tire temerairement, puisqu' elle
suppose que Dieu ne peut avoir permis
cette rencontre que pour une telle
fin. Qui sait au-contraires' il ne l' a
point permise, pour éprouver si nous
serions fidelles à nous tenir dans la
voie de la foi, et à nous attacher
aux regles communes, ou si nous nous
laisserions aller aux mouvemens de vanité
qui s' élevent assez naturellement,
lorsqu' on s' imagine que Dieu nous fait
des faveurs particulieres, et qu' il nous
tire de l' ordre du commun des hommes,
à qui il ne manifeste ses volontés

que par les préceptes généraux de l'écriture et les instructions ordinaires de l'église ? Il semble donc qu'il ne soit pas bon de faire tant de fondement sur ces rencontres fortuites, et que l'on a sujet de craindre à l'égard de ces observations, ce que l'écriture dit des songes : Vbi etc. Car toute la vanité des songes consiste à conclure, non que Dieu a envoyé un songe, ce qui est toujours

p146

vrai en un sens, mais à conclure qu'il a telle et telle signification ; et cette même vanité se trouve dans le jugement que nous faisons que Dieu a eu telle ou telle fin en permettant ces rencontres.

La vûe de la volonté absolue de Dieu ne change donc point la manière ordinaire de juger des choses, et elle ne retranche point l'application des moyens humains, et l'usage des lumières ordinaires. Mais elle en retranche l'inquiétude, l'empressement, les desirs trop ardens pour les choses qui ne sont pas encore arrivées ; les tristesses et les chagrins pour celles qui sont ou présentes, ou passées. Car si nous sommes persuadés que Dieu fait tout, et qu'il ne peut rien faire que de juste ; après avoir donné tout l'ordre qu'il nous commande de donner aux choses, nous devons nous abandonner à lui, et attendre en paix l'exécution et l'accomplissement de ses desseins éternels. Et comme nous les devons adorer lorsqu'ils nous sont manifestés par l'événement, nous les devons aussi adorer par avance lorsqu'ils sont encore cachés dans les secrets

p147

de sa providence. Il est vrai qu'entre ces événements, il y en a qui sont des effets de miséricorde,

et d' autres qui sont des effets de justice. Mais comme la justice et la miséricorde de Dieu sont également adorables, nous devons une égale soumission aux uns et aux autres, avec cette différence néanmoins, que la soumission que l' on doit aux effets de miséricorde, doit être ordinairement accompagnée de joie et d' actions-de-graces, et que celle que l' on rend aux effets de justice, doit être accompagnée d' humiliation et de terreur.

Mais ce qui doit et moderer notre joie et temperer notre terreur, c' est qu' il est souvent impossible de distinguer ce qui est effet de miséricorde ou de justice dans les événemens humains, parceque notre esprit est trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini de causes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grands maux sont quelquefois attachés à ce qui paroissoit un grand bien, et les plus grands biens à ce qui paroissoit un plus grand mal. Ainsi après avoir fait tout ce qui étoit en notre

p148

pouvoir suivant les regles de la prudence ordinaire, non seulement la foi, mais la raison même nous oblige d' être comme indifferens à l' égard des événemens, parcequ' elle nous fait voir que notre lumiere est trop courte et trop bornée pour en pouvoir sainement juger.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.2 CH.5

qu' il faut pratiquer la soumission à la volonté de Dieu, à l' égard des petits événemens. De ses défauts corporels. des suites de nos pechés. Exemple d' Adam.

pour s' accoûtumer à se soumettre à la volonté de Dieu dans les grands événemens capables d' ébranler et d' abattre l' ame, il faut s' accoûtumer à l' honorer dans les plus petites

circonstances de notre vie, parcequ' elle
les regle toutes aussi-bien que
les plus grandes. En regardant ainsi
les plus petits événemens comme des
effets de la volonté souveraine de
Dieu, l' on exerce même la foi davantage,
parceque les hommes ont

p149

plus de peine à attribuer à Dieu les
rencontres ordinaires et petites, que
les plus grandes. Un homme bien pénétré
de cette pensée, ne dira donc
jamais qu' une rencontre est fâcheuse,
puisque la regardant comme ordonnée
de Dieu, il ne lui est pas permis
de s' en fâcher. Il ne se plaindra point
d' un rendez-vous qui manque, ni
d' une visite importune, ni de la longueur
d' un valet à qui il aura donné
quelque commission, ni de ce que
l' on le fait trop attendre, ni du refus
qu' on lui fait d' une grace, ni d' une
petite perte, ni des saisons, ni du
mauvais temps, ni généralement de
toutes les rencontres ordinaires de la
vie qui portent les hommes à l' impatience.
Chacun doit accepter avec cette
même disposition tous ses défauts corporels,
comme la surdité, la foiblesse
de la vûe, et généralement tout ce qui
le peut rendre méprisable aux hommes,
comme le manque de memoire,
d' adresse, d' intelligence, la naissance
basse, le défaut de bien, sans
jamais se plaindre de toutes ces choses,
tant parceque c' est Dieu qui en

p150

est la cause, que parceque nous ne
savons pas si elles ne nous sont point
plus avantageuses que celles qui nous
plairoient davantage, et qu' en les
souffrant de cette maniere, elles le
deviendront en effet. Il en est de même
des maladies, des calomnies, des
mauvais traitemens, du peu d' état que

l' on fait de nous, des aversions, des préventions qu' on peut avoir contre nous. Puisque Dieu fait ou permet tout cela, nous le devons regarder avec tranquillité et avec paix, en nous tenant dans son ordre et en adorant ses jugemens. Et la volonté de Dieu qui regle toutes ces choses, doit avoir plus de force sur notre esprit pour nous les faire accepter, et pour nous les rendre aimables, que ce qu' elles ont de fâcheux pour nous les faire rejeter, et pour nous porter à l' impatience et au murmure.

Il y a des accidens qui sont des suites de nos propres fautes : et si ces suites sont favorables, elles nous donnent un sujet particulier de louer la miséricorde et la bonté de Dieu, qui a su tirer le bien du mal, et convertir en moyen de salut ce qui ne meritoit

p151

que ses châtimens et la soustraction de ses graces. Mais si ces suites sont fâcheuses et dures ; comme si nos fautes ont attiré de grands maux spirituels ou temporels, si nos déreglemens ont causé un grand nombre de pechés ; si ces suites subsistent et se perpetuent, il ne faut pas que nous les regardions sans douleur. Car la volonté de Dieu considerée comme justice, nous ordonne d' en gemir, de nous en humilier, d' en faire penitence, et de tâcher de détourner ces suites funestes par nos actions et par nos prieres. Mais elle nous ordonne en même-temps de rentrer dans la paix, d' éviter le trouble et l' inquietude, et de nous en consoler dans la vûe de sa volonté qui les a permises, et qui ne laissera pas d' en tirer sa gloire.

Nous en avons le plus grand exemple qu' on se puisse imaginer en la personne d' Adam et d' Eve : car aucun sans doute n' a vû de si funestes suites de ses pechés, que celles qu' ils ont vûes de leur desobeïssance, puisque tous les maux qui sont arrivés à tous les hommes ensemble, tous les pechés qui se

sont commis dans le monde, et la

p152

damnation de ce nombre innombrable de reprovés sont des suites de leur crime. Cependant la volonté de Dieu n' a pas laissé de les en consoler : et si elle ne leur en a pas ôté la douleur lorsqu' ils étoient dans le monde, parcequ' il étoit juste qu' ils en fissent penitence, elle l' a entierement apaisée dans l' autre, puisque malgré ces effroyables suites qui subsisteront éternellement, Adam et Eve ne laisseront pas de jouir dans toute l' éternité de la paix et de la consolation des justes. C' est la plus grande preuve qu' on puisse avoir de ce que peut la vûe de la volonté de Dieu : pour appaiser les troubles qui devoient naître naturellement des suites de nos pechés ; et après celui-là, quelques mauvais effets que nos actions puissent avoir eus, quelque renversement dont elles ayent été cause, personne n' a sujet de perdre l' esperance, ni de s' abandonner au trouble par une espece de desespoir.

Non seulement ce regard de la volonté de Dieu nous fait souffrir en paix les suites de nos pechés, mais il nous fait aussi porter en patience

p153

nos défauts et nos imperfections aussi-bien que les imperfections et les défauts des autres. Ainsi il allie encore deux mouvemens qui paroissent opposés, la soif et le zele de la justice qui nous fait haïr nos fautes, et la patience qui nous les fait souffrir, parcequ' il voit que Dieu lui prescrit l' un et l' autre. L' ame soumise à Dieu lui dit bien dans le ressentiment qu' elle a de ses miseres : jusques à quand, Seigneur, me laisserez-vous dans cet état ? Sed etc. Mais cependant elle ne

laisse pas d' y être en paix : elle ne met point d' autres bornes à sa patience que celles de sa vie, et elle se resout en même-temps de combattre sans cesse ses imperfections, et de se souffrir néanmoins soi-même sans s' abandonner jamais au découragement, en se contentant de la mesure de la grace qu' il plaira à Dieu de lui faire. Et c' est ce qu' elle apprend de cet avertissement du sage : Qui etc.

SOUMISS. VOLONTE DIEU P.2 CH.6

p154

quelle est la soumission que nous devons à la volonté de Dieu, à l' égard de notre salut éternel. Qu' il est juste d' épargner sa propre foiblesse sur ce point. Combien la vûe de la volonté de Dieu facilite la conduite de la vie chrétienne.

enfin, les plus grands effets de cette soumission à la souveraineté de Dieu, c' est que dans l' incertitude où nous sommes de l' arrêt éternel de notre prédestination, et de celui que Dieu prononcera au jour de notre mort qui en sera l' execution, et qui fera l' éternité de notre bonheur ou de notre misere, elle fait que notre ame reconnoît qu' il est juste, et qu' elle l' adore en cette qualité, en suivant les paroles et l' esprit du prophete, et disant avec lui à Dieu : In etc. Mais elle a grand soin de ne s' abandonner pas trop à cette pensée, et de ne s' y enfoncer pas trop avant, la foiblesse

p155

de notre esprit n' étant pas capable de la porter. Elle s' applique donc toute à considerer ce que Dieu lui ordonne de faire à cet égard, et quelle disposition

il lui prescrit par sa verité et par sa loi.
Or elle voit dans cette loi premierement qu' il est juste qu' elle épargne sa foiblesse, en ne s' occupant pas d' une pensée si terrible. Secondement qu' elle n' a aucun sujet de croire que cet arrêt ne lui sera pas favorable, puisque Dieu l' a séparée par tant de graces du nombre des infidelles, des heretiques, et de ceux qui ne pensent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des fidelles de son eglise qui connoissent sa loi, et qui ont quelque desir de l' observer. Elle voit dans cette verité qu' au-lieu de s' occuper inutilement de pensées de défiance qui ne peuvent que lui nuire, elle doit tâcher uniquement de se corriger de ses fautes, d' y remedier à l' avenir, de se mettre dans la voie de Dieu si elle n' y est pas, et d' y marcher fidellement si elle y est.
Elle voit que Dieu veut qu' elle nourrisse et entretienne son esperance

p156

par tous les justes sujets que la verité lui fournit, et que sur-tout elle se garde bien de le regarder comme un ennemi qui n' auroit aucun amour pour elle. Car cette idée est fausse et execrable, à l' égard des reprovés mêmes. *Dieu n' a point fait la mort*, dit l' ecriture, Et etc. Si ses creatures s' éloignent de lui, c' est en se rendant indignes des effets de sa bonté, et en l' obligeant par leur malice volontaire à exercer sur elles sa justice. Il y a toûjours en Dieu des entrailles de misericorde pour recevoir les pecheurs, s' ils retournoient à lui, et s' ils se convertissoient. Son sein paternel leur est toûjours ouvert, et ils ont toûjours tort de ne se pas convertir. Il est vrai que par une justice secrette Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompue des reprovés ; mais cette volonté de justice ne détruit point cette bonté essentielle, qui est la loi de Dieu même, et sa

volonté par laquelle il est prêt de recevoir en sa grace tout pecheur converti et qui abandonne ses pechés, et par laquelle il lui ordonne de se convertir.

p157

C' est de cette bonté que procede cette patience dont parle S. Paul, qui invite les pecheurs à la penitence. S' ils la faisoient, la misericorde de Dieu leur seroit ouverte, et ses graces couleroit sur eux avec abondance. Ce sont eux qui en arrêtent le cours et qui y mettent obstacle ; mais elles ne laissent pas d' être toutes prêtes dans ses tresors.

Rien ne facilite donc davantage la conduite de la vie chrétienne, que ce regard de la volonté de Dieu dans toute son étendue. Car il fait voir que toute la vie d' un vrai chrétien, est une vie de paix, qui regarde avec tranquillité le présent, le passé, et l' avenir dans l' ordre de Dieu, et qui consulte continuellement sa loi pour apprendre d' elle ce qu' il doit faire à chaque moment, et quelle disposition interieure il doit avoir à l' égard des choses ausquelles il doit s' appliquer. Ces dispositions sont differentes selon les objets : et elles renferment tous les mouvemens legitimes de joie, de tristesse, de desir, de crainte, d' amour, d' indignation, de

p158

compassion qu' ils doivent exciter. Mais tous ces sentimens sont toûjours joints à la disposition generale de repos et de paix, que la vûe de la volonté souveraine de Dieu entretient dans le fond de l' ame d' un chrétien, qui calme et qui modere tous les mouvemens particuliers. C' est cette paix dont ceux qui aiment la loi de Dieu jouissent toûjours, comme dit David : Pax etc. C' est cette paix que

Jesus-Christ laissa à ses disciples en quittant le monde, et que le monde ne connoît point : Pacem etc. C' est cette paix que l' apôtre Saint Paul souhaite aux fidelles, comme nous avons déjà dit, afin qu' elle garde et leur coeur et leur esprit : Custodiat etc. Elle appaise les agitations du coeur en l' attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l' esprit la multiplicité de ses pensées, par cette unique pensée : Dieu le veut. Et elle fait ainsi

p159

que l' homme se laisse amoureusement emporter au torrent de la providence, sans se mettre en peine d' autre chose que de s' acquitter fidèlement des devoirs particuliers qui lui sont prescrits à chaque moment par la loi de Dieu.

CRAINTE DE DIEU CH.1

p160

pourquoi le prophete étant touché de crainte, demande encore de craindre. que quoique la crainte naisse d' amour-propre, elle est neanmoins utile.

le prophete craint, et cependant il demande à Dieu qu' il lui augmente sa crainte : comme celui qui disoit :
je croi, Seigneur, mais aidez

p161

mon incredulité . Le commencement de crainte que Dieu forme dans notre coeur ne fait que nous convaincre que nous ne craignons pas assez. Nous

voyons que Dieu est infiniment terrible,
et que nous le craignons peu ; et
c' est ce qui nous porte à lui demander
qu' il redouble sa crainte en nous, et
qu' il en perce notre chair.
Une autre raison de cette demande
est, que souvent l' esprit est convaincu
qu' il faut craindre Dieu, mais que le
coeur n' est pas pour cela touché.
Cependant c' est la crainte du coeur
qui amortit les tentations, et non
la persuasion de l' esprit. Et c' est pour quoi
le prophete ne se contente pas
de craindre Dieu par l' esprit, à etc. ;
mais il veut que sa chair
soit percée de cette crainte,
afin que le vif sentiment qu' elle en
aura, étouffe en elle toutes les
tentations qui pourroient flatter ses sens.
Une chair percée de cloux ne seroit
gueres en état d' être attaquée par la
tentation des plaisirs. Il desire donc
que la crainte de Dieu fasse cet effet
en lui, et qu' elle soit aussi vive et
aussi sensible à son ame, que des cloux qui

p162

perceront effectivement sa chair.
Mais pourquoi faut-il desirer de
craindre, puisque la crainte semble
être un effet d' amour-propre ? Car
nous craignons le mal qui nous peut
arriver, parceque nous nous aimons.
Pourquoi donc, dira-t-on, est-il
nécessaire de la demander à Dieu ?
N' avons-nous pas assez d' amour-propre
pour craindre ce qui nous peut causer
le plus grand des maux ? C' est que quelque
grand que soit notre amour-propre,
il est néanmoins aveugle, insensible,
stupide, déraisonnable. Il est pénétré
de choses de neant ; et il est insensible
aux plus grands objets. Il
craint sans raison ; et il ne craint point
lorsqu' il a toute sorte de raison de
craindre. Il est sans ordre et sans regle
dans ses mouvemens. Une bagatelle
l' occupe, le remplit, le transporte, et
souvent ce qu' il y a de plus grand au
monde ne touche point. C' est donc
une grande grace de Dieu, lorsqu' il

nous fait sentir les choses telles
qu'elles sont : car en nous faisant sentir
vivement celles qui sont grandes, il
amortit le sentiment trop vif que nous
avons des petites.

CRAINTE DE DIEU CH.2

p163

*la sensibilité et l'insensibilité de l'homme
également prodigieuses. Naissent
d'un fond inconnu. Marquent le
dérèglement et la grandeur de
l'homme. Temps de cette vie, temps
de stupidité.*

il y a dans l'homme une sensibilité
prodigieuse, capable de mouvemens
démésurés de tristesse, d'amour,
de joie, de crainte, de desespoir ; et
une insensibilité étonnante capable
de résister aux objets les plus terribles.
Les mêmes choses font mourir
les uns, et n'émeuvent pas seulement
les autres, sans que l'on voie bien
la raison et la cause de ces différens
effets.

Car ces mouvemens violens naissent
d'un fond inconnu, et d'un
abysme caché. Nul ne sait précisément
les ressorts qu'il faut faire agir
pour les exciter : et tout ce que l'on
sait, est que la raison ne les peut
produire comme elle voudroit, lors

p164

même qu'elle les jugeroit utiles ;
et qu'elle ne les peut de même reprimer,
lorsqu'elle les juge pernicioeux.

Quand l'ame n'est touchée
que par une partie insensible, rien
n'est capable de l'émouvoir. Quand
elle l'est par une partie sensible, tout
est capable de la faire sortir hors
d'elle-même.

La violence et l'inégalité de ces mouvemens

sont en même temps des preuves
du dérèglement de l' homme et
des marques de sa grandeur. Elles
nous font voir qu' il y a d' étranges
ressorts dans son esprit ; et que s' ils
étoient vivement touchés, ils produiroient
encore des mouvemens tout
autres que ceux que nous ressentons
ordinairement ; qu' ainsi les philosophes
n' ont rien entendu ni dans son
bonheur ni dans son malheur, en
mettant l' un et l' autre dans les
sentimens que nous pouvons éprouver
dans cette vie. Rien n' est plus
ridicule que la pensée qu' ils ont eue, que
nous pouvions être heureux par des
voluptés grossieres et communes, par
des curiosités fades, et par une
contemplation froide de la verité et de

p165

la vertu. Ces mouvemens sont trop
languissans pour nous rendre heureux,
et l' ame de l' homme est capable d' une
joie infiniment plus vive et plus
sensible. Il en est de même des maux.
Quoiqu' on les sente bien plus vivement
que les plaisirs, neanmoins ils
pourroient encore être sentis mille fois
plus vivement. Que s' il n' est pas en
notre pouvoir de nous procurer cette
joie si vive, ni ces douleurs si perçantes,
c' est que Dieu ne veut pas qu' il
dépende de nous en ce monde de
nous rendre ni heureux ni malheureux,
et qu' il veut que l' un et l' autre
soit un effet ou de sa misericorde, ou
de sa justice dans l' autre.
Le temps de cette vie est donc proprement
un temps de stupidité. Toutes
nos connoissances y sont obscures,
sombres, languissantes, si on les
compare à ce qu' elles seront au moment
de notre mort, qui levera comme
un rideau pour nous faire voir les
choses telles qu' elles sont. Ce sera
alors que toutes les creatures
disparoistront à nos yeux, et que nous ne
verrons les royaumes, les principautés,
les plaisirs et les maux de ce

p166

monde, que comme des atomes indignes
de nous occuper. Dieu seul
sera grand à notre vûe en ce jour-là,
selon l' expression de l' ecriture.
Mais ceux que la mort aura trouvés
sans son amour, ne le verront
grand que pour en être remplis d' une
terreur qui les fera abysmer dans
l' enfer pour se cacher autant qu' ils pourront
à une majesté si redoutable : au-lieu
que ceux qui mourront dans son
amour, et qui seront purifiés de leurs
fautes, ne le verront grand que
pour ressentir en même-temps des
mouvemens ineffables d' amour et de
joie, qui feront leur éternelle félicité.
C' est ce que nous devons craindre
et esperer pour l' autre vie. Mais dans
cet état même d' assoupissement où
nous sommes ici plongés, l' ame ne
laisse pas de sentir des mouvemens
beaucoup plus vifs les uns que les autres.
Ce qui lui marque la capacité
qu' elle a d' en avoir de tout autres
que ceux qu' elle ressent ordinairement.
Le corps auquel elle est attachée
appesantit sa vigueur, et ralentit
ses mouvemens ; mais il ne les ralentit

p167

pas toûjours également. Elle
est quelquefois plus stupide et plus
insensible à l' égard des choses de
Dieu, et quelquefois moins : et
l' experience de ces differens états lui
donne lieu de découvrir ce qui contribue
à exciter ces divers sentimens,
et à la mettre dans une disposition si
inégale.

CRAINTE DE DIEU CH.3

*insensibilité, un des plus grands maux
de l' ame. Naît d' aveuglement. Idées
confuses qu' on se forme de toutes
choses. Fausse et vraie idée d' un bal.*

autres preuves de cet aveuglement.
il est d' autant plus important que
l' ame s' applique à considerer les
causes de son insensibilité pour Dieu,
qu' elle la doit regarder comme un de
ses plus grands maux. Car c' est ce qui
donne entrée dans l' ame aux impressions
des objets des sens, qui seroient
peu capables de la toucher, si elle
l' étoit autant qu' elle le devrait être
des choses de l' autre vie. C' est ce qui

p168

la rend foible, languissante, paresseuse
dans les actions de pieté. C' est
ce qui lui fait estimer les biens et les
maux de ce monde beaucoup plus
grands qu' ils ne sont. Enfin c' est cette
insensibilité pour Dieu qui la rend
sensible pour les creatures, parcequ' elle
ne sçauroit être sans quelque
penne, et qu' il faut toujours qu' elle
s' attache à quelque objet. Ainsi un
de ses principaux devoirs, c' est de tâcher
d' en reconnoître les causes, et
d' y apporter tous les remedes qui lui
sont possibles.

Or il est visible que la cause generale
de notre insensibilité est la foiblesse
et l' aveuglement de notre esprit, qui
ne conçoit les choses les plus terribles
que par des idées sombres et confuses,
qui n' ont rien de vif ni de sensible,
et qui n' excitent ainsi que des
mouvements foibles et languissans. Il
sépare les choses qui sont jointes, et
il s' occupe entierement d' une petite
partie d' un objet, sans faire reflexion
sur tout le reste de ce qu' il contient.
On ne conçoit la mort que sous
l' idée de la grimace d' un homme mourant,
sans y voir rien de ce qui l' accompagne.

p169

On ne conçoit le peché
que sous l' idée de ce qu' il a qui flatte
les sens, sans y appercevoir ce qui le

rend si horrible aux yeux de Dieu.
Cette sorte de stupidité se rencontre
presque dans tous les vices. Car il
faut que pour y prendre plaisir nous
n' en regardions qu' une legere surface,
et que nous en éloignons de notre
esprit toutes les suites. Nous ne
voyons jamais qu' une petite partie du
spectacle qui est exposé aux yeux de
notre ame ; et c' est ce qui fait que
nous sommes capables de nous croire
heureux dans nos plus grandes miseres.
Que voient par exemple les gens du
monde dans un bal ? Une assemblée de
personnes agreables qui ne songent
qu' à se divertir, à prendre part, et à
contribuer au plaisir commun ; des
femmes qui font tout ce qu' elles peuvent
pour se rendre aimables ; et des
hommes qui font ce qu' ils peuvent
pour leur témoigner qu' ils les aiment.
Ils y voient un spectacle qui flatte les
sens, qui remplit leur esprit, qui
amollit leur coeur, et qui y fait entrer
doucelement et agreablement l' amour

p170

du monde et des creatures. Mais
qu' est-ce que la lumiere de la foi
découvre dans ces assemblées profanes
à ceux qu' elle éclaire, et à qui elle fait
voir tout le spectacle qui est veritablement
exposé à leurs yeux, et que
les anges y voient ? Elle leur découvre
un massacre horrible d' ames qui
s' entre-tuent les unes les autres ; elle
leur découvre des femmes en qui le
démon habite, qui font à de miserables
hommes mille plaies mortelles :
et des hommes qui percent le coeur
de ces femmes par leurs criminelles
idolatries. Elle leur fait voir les
démons qui entrent dans ces ames par
tous les sens de leur corps, qui les
empoisonnent par tous les objets qu' ils
leur présentent, qui les lient de mille
chaînes, qui leur préparent mille
supplices, qui les foulent aux pieds, et
qui se rient de leur illusion et de leur
aveuglement. Elle leur fait voir Dieu
qui regarde ces ames avec colere, et

qui les abandonne à la fureur des démons.
Cela passe pour figure, pour déclamation,
pour exagération : et cependant
il n' y a rien de plus effectif. La

p171

réalité passe infiniment toutes ces
figures ; et ces plaies et ces coups
mortels ne sont que de foibles images de
ce qui est effet. Il y en a qui ne le
croient pas, et c' est une autre sorte
d' aveuglement. Mais il y en a qui le
croient, et qui n' y songent pas, et
c' est cette stupidité dont je parle. Leur
pensée s' arrête au simple rapport de
leurs yeux, et toutes les connoissances
qu' ils ont par la foi, ne leur servent
de rien et ne se présentent point à eux.
Elles demeurent dans je ne sai quels
replis de leur esprit, mais elles ne
changent point cette maniere animale
de ne concevoir les choses que par
les sens.

Voici encore d' autres preuves de
cette stupidité dont nous parlons.
Quand il s' agit de passer de la speculation
à la pratique, les hommes ne
tirent point de consequence ; et c' est
une chose étrange comment leur esprit
se peut arrêter à certaines verités
speculatives, sans les pousser aux suites de
pratique, qui sont tellement liées avec
ces verités, qu' il semble impossible de
les en séparer. *si je suis votre Dieu,*
où est l' honneur qui m' est dû, dit Dieu

p172

même dans l' ecriture ? C' est qu' il y a
une suite necessaire entre connoître
Dieu et l' honorer ; mais quelque liées
que soient ces connoissances, l' aveuglement
de l' esprit humain, les sait
bien desunir. Il connoît Dieu, et ne
l' honore pas. Il en demeure là, et ne
pense pas même qu' il soit necessaire de
l' honorer. Il est convaincu qu' il y a un
Dieu, et il n' en tire aucune conclusion

pour le reglement de sa vie.
Qui ne croiroit aussi que les hommes
étant parvenus à la connoissance de
l' immortalité de leur ame, ils la porteroient
bien avant, et qu' ils en concluroient
qu' il faut donc employer toute
leur vie à lui procurer un état heureux
après la mort ? Il n' y a point de consequence
plus sensible que celle-là. Cependant
combien de grands esprits ont
travaillé à l' établissement de ce point,
qui ne paroissent pas avoir beaucoup
songé à cette consequence !
Nous en faisons de même dans les
verités les plus terribles de la religion.
Nous nous contentons de les savoir,
et nous nous arrêtons à la simple
speculation. C' est Dieu qui fait tout, et
qui opere par sa grace le vouloir et

p173

l' action. Nous croyons cette verité,
et nous aimons à en parler. Que
s' ensuit-il de là ? Que nous devons implorer
continuellement cette grace,
dont nous avons un besoin si continuel.
Cependant la connoissance du besoin
de la grace ne nous rend pas plus
assidus à la priere, et nous ne laissons
pas souvent d' être aussi pelagiens dans
nos actions et dans la conduite de notre
vie, que si ces verités nous étoient
entierement inconnues.
Le diable nous environne sans cesse
comme un lion rugissant, et il ne cherche
qu' à nous devorer, dit l' apôtre
Saint Pierre. Quelle crainte, quel
tremblement cette pensée ne devrait-elle
point nous causer ? Et notre frayeur
ne devrait elle pas être incomparablement
plus grande ; que si l' on nous
disoit que nous sommes entourés de
voleurs et d' assassins qui nous veulent
égorger ? Combien de gens néanmoins
recitent tous les jours ce passage de
Saint Pierre, sans être touchés d' aucun
sentiment de crainte ?
Si je croyois, disent certains calvinistes,
que le corps de Jesus-Christ
fût présent dans l' hostie,

je porterois bien un autre respect à ce sacrement que les catholiques. Ils jugent qu' ils feroient ce qu' ils devroient faire, et ils s' imaginent que cette connoissance feroit dans leur esprit l' impression qu' il seroit raisonnable qu' elle y fist. Et en effet quand on nous dit que le roi est présent, chacun se compose et se tient dans le respect. Mais en parlant ainsi, ils font voir qu' ils ne connoissent pas le fond de leur coeur. S' ils prenoient la peine de se consulter eux-mêmes, ils verroient qu' en mille rencontres leur connoissance demeure sterile sans produire les effets qu' il semble qu' elle devoit produire naturellement. Ne croient-ils pas eux-mêmes que Dieu est présent par-tout, et cependant sont-ils plus réglés dans leurs actions que les autres : et la connoissance de cette présence les retient-elle plus en leur devoir que s' il n' étoit que dans le ciel ?

Il ne faut pas néanmoins s' étonner que notre esprit nous porte naturellement à croire, que si nous avions telle et telle connoissance, nous ferions les choses ausquelles ces connoissances

obligent. C' est qu' en effet la nature et la raison nous y portent, et que nous n' en sommes empêchés que par le dérèglement de la volonté. Et c' estpourquoi cette prodigieuse insensibilité qu' on voit dans les hommes à l' égard des choses dont ils devroient être le plus touchés, est une marque évidente qu' ils ne sont point dans l' état où ils ont été formés, et que leur nature est corrompue. Cette stupidité monstrueuse ne sauroit être naturelle. Ils s' affligent des moindres choses jusques au desespoir : et lorsqu' il y va de tout leur être, et de leur bonheur, ou de leur malheur éternel, ils n' en sont non plus touchés que s' il

s' agissoit d' une chose de neant.
Mais cette insensibilité n' est pas
seulement dans tous les hommes une
marque de la corruption generale de
la nature ; elle est encore dans les
chrétiens une preuve des tenebres
horribles que les pechés commis après
le baptême répandent dans l' ame. Et
rien ne fait mieux voir que non
seulement le peché engendre la mort,
comme dit l' apôtre, mais qu' il la porte
aussi avec soi, et qu' il ôte à l' ame la

p176

vie et le sentiment. Car si l' ame d' un
chrétien qui vit dans le desordre, n' étoit
en un état de mort, seroit-il possible
qu' il pût goûter un moment de
repos ? Il sait qu' il est sous la puissance
du diable, qu' il peut mourir à tout
moment, que l' enfer est ouvert pour
l' engloutir, que peut être il n' y a plus
de grace pour lui. Cependant il est
sans inquietude et sans crainte ; il jouit
tranquillement des plaisirs qu' il sait
être la cause de son malheur. Ces
connoissances que la foi lui donne malgré
lui, demeurent sans action et sans effet.
Elles ne le troublent point. Il agit,
il parle, comme un homme qui n' a
rien à faire qu' à se divertir en cette
vie, et qui n' auroit rien à craindre en
l' autre.

CRAINTE DE DIEU CH.4

p177

*que l' insensibilité se remarque aussi
dans des chrétiens dont la vie est
reglée. Diverses causes de cet état.
il est inutile de s' en inquieter, mais
il le faut craindre. Utilité de
s' appliquer aux objets de crainte.*
la stupidité que l' on remarque
dans les mauvais chrétiens est

certainement horrible, mais on en voit la cause. Il ne faut pas s' étonner s' il fait nuit quand la lumiere est éteinte, et si on ne sent rien quand on est mort. Il y a bien plus de sujet de s' étonner que cette insensibilité se rencontre souvent dans des ames, où il semble que le peché ne domine pas ; qui s' acquittent exterieurement des devoirs essentiels du christianisme ; qui pratiquent divers exercices de pieté, et qui mènent une vie exemte de crimes. Car si elles ont ce coeur nouveau et ce coeur de chair qui est propre à la loi nouvelle, d' où vient qu' il a si peu de mouvemens en elles ? Si le Saint-Esprit

p178

les anime, pourquoi en voit-on si peu de marques ? Si elles sont éclairées de la lumiere de Dieu, d' où vient qu' elles ne voient point leurs dangers, ou qu' elles n' en tremblent pas ? Si l' on s' applique à rechercher les causes de cet effet, on trouvera qu' il y en peut avoir de fort differentes. Car cet état n' est en quelques-uns qu' une épreuve de Dieu. C' est en d' autres une punition de leur negligence. Il y en a en qui le naturel y a beaucoup de part. Mais sans se mettre en peine de discerner ces causes qu' autant que Dieu nous les découvrira, il semble que tous ceux qui sont dans cet état, ont une obligation commune de travailler à en sortir, quoiqu' il soit plus dangereux aux uns qu' aux autres ; parcequ' il faut se conduire par les lumieres de la foi, qui nous apprennent que l' insensibilité est d' elle-même un très-grand mal ; qui nous doit faire apprehender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne sont pas assez touchées de sa crainte, en leur declarant *qu' elles s' en trouveront mal etc. .*

p179

Et c' est ce qui les doit porter
à embrasser avec soin tous les moyens
qu' elles jugeront utiles pour s' en
délivrer, et pour amollir la dureté de
leur coeur.

Il est inutile de s' inquieter de cet
état, puisque l' on n' y remédie pas par
l' inquiétude, mais il n' est pas inutile
de le craindre. C' est au-contre un
des principaux devoirs de ceux qui y
sont, d' exciter en eux une frayeur
salutaire, en se remettant devant les
yeux ces instructions du sage, qu' il
est impossible d' être justifié sans
crainte : Sine etc. Que la crainte est
le commencement et la racine de la
sagesse : Radix etc. ; que c' est
la source de la vraie joie : Timor etc. ;
et qu' il n' y a que les ames craintives
qui ayent sujet d' esperer un traitement
favorable à la fin de leurs jours : Timenti etc.
Pour entrer dans cette disposition
que la lumiere de la foi fait voir être
si necessaire à tout le monde, il faut
éviter un defaut et une illusion
d' amour-propre où plusieurs personnes

p180

se laissent insensiblement aller, qui est
de se faire une devotion si spirituelle,
qu' elles ne s' appliquent presque jamais
aux objets qui leur pourroient
donner de la crainte ; comme la
consideration de la mort, de l' éternité,
de l' enfer, des jugemens de Dieu, et
des sujets qu' elles ont de se défier de
leur état. Car l' amour-propre aime à
éloigner ces objets tristes, et il ne
manque pas de leur fournir des spiritualités
gaies. Mais les saints qui
étoient sans doute plus spirituels que
nous, ne nous ont pas donné cet
exemple. Ils n' ont point évité ces
pensées communes que l' on traite de
grossieres. Ils ont cru au-contre qu' il
étoit très-utile de les avoir
continuellement dans l' esprit, n' y ayant rien
dont Dieu se serve plus souvent pour
retirer les ames d' une certaine évaporation
que leur insensibilité produit,

et pour les faire rentrer en elles-mêmes,
que la vûe de ces terribles objets.

CRAINTE DE DIEU CH.5

p181

*idée que l' on doit avoir de la rigueur
de la justice de Dieu. Nombre
effroyable de reprovés. Spectacle
terrible du carnage spirituel que le
démon fait dans l' eglise même. Fausse
assurance où nous vivons.*

la plûpart du monde ne doit donc
point s' appliquer tellement à
regarder la miséricorde de Dieu, qu' il
ne considere en même-temps sa justice
et la severité de ses jugemens. Et
pour s' en former quelque idée, on
la doit regarder dans ce nombre infini
d' hommes que Dieu a abandonnés
aux desirs de leur coeur avant
l' incarnation de son fils, dans ces nations
entieres qui n' ont jamais oui parler
de l' evangile, et qui sont demeurées
ensevelies dans les tenebres et
les ombres de la mort ; dans cet autre
monde que l' on vient de découvrir,
et qui a été plus de cinq mille
ans dans une ignorance absolue de
Dieu ; dans cette multitude de mahometans

p182

qui occupent une si grande
partie de la terre, et qui sont
plongés dans mille superstitions brutales ;
dans cette foule d' heretiques qui
jointes ensemble surpassent de beaucoup
le nombre des catholiques ; dans
ces regions autrefois remplies d' evêques
et de chrétiens, comme l' Afrique,
où présentement l' on n' en trouve
presque plus ; et enfin dans ce
nombre prodigieux de mauvais chrétiens,
dont l' eglise est tellement remplie,
qu' à peine y en trouve-t-on de

veritables.

Tous ces gens aveuglés et abandonnés à leurs passions, sont autant de preuves de la rigueur de la justice de Dieu. C' est elle qui les livre aux démons qui les dominant, qui se jouent d' eux, qui les trompent, qui les jettent dans mille desordres, qui les affligent dans ce monde par une infinité de miseres, et qui les précipitent enfin dans l' abysme pour les tourmenter éternellement. C' est elle qui permet à ces démons non seulement de posseder entierement toutes les nations infidelles, mais de causer des ravages étranges dans l' eglise même,

p183

dont ils usurpent souvent les ministeres, en y faisant entrer des gens vuides de charité, dans lesquels ils habitent et exercent leur puissance. Ce qui fait dire au prophete : *j' assemblerai etc.* . Car plusieurs de ceux qui sont comme établis pour garder les portes de l' eglise, et pour y recevoir les fidelles et un grand nombre de ceux à qui la garde de sa discipline est commise, et qui sont ainsi comme des sentinelles qui ont ordre de veiller sur ses murailles, ne sont que des habitans *d' aquilon* , c' est-à-dire, des gens sans charité, et qui n' ont point en eux la chaleur de l' esprit de Dieu.

Ainsi le monde entier est un lieu de supplice, où l' on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la justice de Dieu, et si nous voulons nous le représenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste plein de tous les instrumens de la cruauté des hommes, et rempli d' une part de bourreaux ;

p184

et de l' autre d' un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Représentons-nous

que ces bourreaux se
jettent sur ces misérables, qu' ils les
tourmentent tous, et qu' ils en font
tous les jours perir un grand nombre
par les plus cruels supplices ; qu' il
y en a seulement quelques-uns dont
ils ont ordre d' épargner la vie : mais
que ceux-ci même n' en étant pas assurés,
ont sujet de craindre pour eux-mêmes
la mort qu' ils voient souffrir
à tous momens à ceux qui les environnent,
ne voyant rien en eux qui
les en distingue.

Quelle seroit la frayeur de ces misérables
qui seroient continuellement
spectateurs des tourmens les uns des
autres, qui y participeroient eux-mêmes,
et qui apprehenderoient continuellement
que ceux qu' ils souffrent
ne se terminassent comme ceux des
autres par une mort cruelle et honteuse ?
Les folles joies et les vaines
inquiétudes du monde pourroient-elles
trouver place dans leur esprit ?
L' orgueil seroit-il capable de les
tenter dans ce malheureux état ? Et
néanmoins la foi nous expose bien un

p185

autre spectacle devant les yeux : car
elle nous fait voir les démons répandus
par tout le monde, qui tourmentent
et affligent tous les hommes en
mille manieres, et qui les précipitent
presque tous, premierement dans les
crimes, et ensuite dans l' enfer et dans
la mort éternelle.
C' est la vûe de ce spectacle qui fait
qu' Isaïe s' écrit : Propterea etc.,
c' est-à-dire, que la bouche
de l' enfer est toujours ouverte,
et que les grands et les petits,
les forts et les foibles, les riches et
les pauvres y entrent pêle-mêle à tous
momens. C' est cette vûe qui fait
dire à Jeremie : O etc. ô épée de la justice de
Dieu, ne vous reposerez-vous point ?
Remplirez-vous toujours la terre de
meurtres ? Ne cesserez-vous point
de desoler l' eglise même, en abandonnant
à ses ennemis la plûpart de

ceux qui paroissent ses enfans ? C' est
encore ce que l' ange fit voir à Saint

p186

Jean, par ce pressoir horrible où le
sang de ceux que l' on y brisoit s' écouloit
de toutes parts par-dessus la cuve.
Car ce sang n' est pas le sang des corps
matériels ; c' est celui des ames charnelles
que les démons privent de la
vie de la grace par les crimes où ils
les engagent.

Nous passons nos jours au milieu de
ce carnage spirituel, et nous pouvons
dire que nous nageons dans le sang
des pecheurs ; que nous en sommes
tout couverts, et que ce monde qui
nous porte, est un fleuve de sang,
puisque la vie du monde est toute composée
d' actions criminelles, qui ont
causé la mort à ceux qui les ont commises,
et qui y portent les autres par la
contagion du mauvais exemple. Pour
perir, il n' y a qu' à s' y laisser entraîner.
Rien ne nous distingue de ceux
qui meurent à notre vûe. Nous n' avons
pas plus de force qu' eux pour resister
à la rage des démons. Notre seule
esperance est dans le secours de
celui qui nous en a délivrés jusqu' à
présent, et qui nous l' offre pour nous
en délivrer à l' avenir. Cependant à
peine y songeons-nous. Nous n' avons

p187

aucun sentiment de notre délivrance
pour le passé, aucune crainte de notre
danger présent, aucune inquietude
pour l' avenir ; parceque nous ne
voyons ni la grandeur de nos miseres,
ni la grandeur de nos dangers, ni la
grandeur des maux dont nous sommes
menacés.

Les peres témoignent que rien n' étoit
plus utile à l' eglise que les persecutions
visibles, parcequ' elles tenoient
tous les chrétiens dans la crainte

et dans un saint tremblement. Ils voyoient tous les jours ravir quelques-uns de leurs freres, et chacun s' imaginant que ce seroit peut-être à lui le lendemain à confesser Jesus-Christ devant les juges au milieu des tourmens, ne songeoit qu' à s' y préparer par tous les exercices d' une vie chrétienne. *quand est-ce, dit Tertullien, etc. .*

p188

C' étoit l' effet de ce spectacle extérieur ; et néanmoins celui que la foi nous découvre, est bien autrement terrible. Ce ne sont pas des hommes, mais des démons qui arrachent à l' eglise ses enfans. Ils ne tuent pas leurs corps seulement, mais encore leurs ames. Ils ne leur font pas souffrir des tourmens passagers pour leur procurer une couronne immortelle, mais ils les perdent pour l' éternité. La mort des martyrs étoit pour plusieurs une semence de vie, selon la parole d' un ancien : et la mort spirituelle des chrétiens n' est pour la plupart des autres qu' une semence de mort, en les corrompant par l' exemple des déreglemens qui l' ont causée. Enfin, comme les persecutions n' étoient ni continuelles ni universelles, la plus grande partie des chrétiens ne laissoit pas de trouver moyen de s' en garantir : au-lieu qu' il y a peu de chrétiens qui ne soient emportés par cette persecution spirituelle, et par le débordement des vices qui inondent toute l' eglise. D' où vient donc que les premiers chrétiens

p189

étoient si touchés des persecutions visibles, et que nous le sommes si peu des persecutions invisibles ? C' est que les unes se voient par les yeux du corps, et que les autres ne

s'aperçoivent que par les yeux de la foi ; ou plutôt c' est que leur foi étoit vive et éclairée, et que la nôtre est languissante, obscure et sans lumière. Il semble à nous voir agir que nous avons des lettres d' assurance de notre salut ; que Dieu même nous ait révélé que les démons ne nous peuvent nuire ; on diroit que nous avons une entière certitude que nous possédons sa grâce, et que nous ne la perdrons jamais, et que nous sommes dans l' élection éternelle de Dieu. Nous regardons les dangers et les malheurs des autres comme si nous n' avions rien à craindre pour nous mêmes, et comme on regarde du port les tempêtes qui agitent et engloutissent les vaisseaux qui sont sur la mer. Si nous détestons dans notre esprit la fausse assurance dont les calvinistes flattent les hommes ; en vérité nous l' approuvons en quelque sorte par nos

p190

actions et par les sentimens de notre coeur. Nous nous reposons sur la miséricorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une insensibilité d' amour-propre. Et c' est pour quoi c' est à nous que l' écriture parle lorsqu' elle avertit *de ne dire point que la miséricorde de Dieu est grande : Nedicas etc.* . Car elle ne laisseroit pas d' être grande quand elle nous auroit laissé périr, et qu' elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que sa justice a laissées dans les tenebres, et de tant de chrétiens qui sont assujettis à l' empire des démons. Nous nous imaginons que nous sommes fort considérables devant Dieu. Mais si tous les hommes de la terre ne sont devant ses yeux qu' une goutte d' eau et un peu de poussière, comme parle l' écriture, quelle place occuperons-nous dans cette goutte d' eau et dans ce peu de poussière ? S' il est donc juste d' espérer en sa miséricorde après tant d' effets que nous en avons ressentis ;

il n' est pas moins juste de craindre
sa justice qui est si terrible, et dont

p191

nous voyons des effets si épouvantables
dans tous les temps et dans
tous les lieux du monde.

CRAINTE DE DIEU CH.6

*qu' il est utile de détruire dans son
esprit les prétextes que l' amour-propre
nous fournit de ne craindre pas.
innocence extérieure, signe équivoque
de l' état de la grace.*

il ne faut jamais détruire en son
ame l' esperance en la miséricorde
de Dieu et la confiance en son amour
éternel. Mais la crainte de sa justice
ne la détruit pas : au-contre elle
l' établit et la fortifie, puisque cette
crainte même est un des plus grands
effets de sa miséricorde, et que nous
aurons d' autant plus de sujet d' esperer
qu' il nous regarde favorablement, que
nous aurons plus de crainte de sa
justice. Craignons Dieu, parcequ' il est
redoutable ; et esperons en lui, parceque
nous le craignons. Ceux qu' il
abandonne ne le craignent point,
et ne desirent point de le craindre : et

p192

c' estpourquoi il n' est pas inutile de
détruire dans son esprit tous les faux
prétextes que l' amour-propre prend
pour s' établir dans une mauvaise sûreté,
et pour éviter les pensées et les
mouvemens de crainte, qui lui sont
toujours incommodes, parcequ' ils
troublent toujours un peu cette tranquillité
et ce repos dont il est bien-aise
de jouir.

On fonde d' ordinaire cette confiance,
ou sur une assurance trop grande
de la remission des pechés qu' on a

commis après le baptême, directement opposée à l'écriture, qui nous avertit de n'être pas sans crainte pour les péchés dont nous croyons avoir obtenu le pardon : De etc. ; ou sur ce que l'on pratique depuis long-temps les devoirs communs de la piété chrétienne. Mais pour temperer cette confiance excessive par des sujets légitimes de crainte que la vérité nous fournit, il n'y a qu'à se souvenir que personne ne sait avec certitude, si c'est la charité, ou la cupidité qui domine dans son cœur ; et que cette incertitude est beaucoup plus grande dans les personnes

p193

froides et négligentes. Car il est certain que comme les hérétiques pratiquent quantité de bonnes œuvres extérieures sans charité, on en peut pratiquer dans l'église même, qui n'auront pas un meilleur principe ; n'étant pas plus difficile d'observer sans grâce les préceptes extérieurs de la loi de Jésus-Christ, que d'observer ceux de Mahomet, qui ne sont pas quelquefois moins difficiles.

Ainsi cette innocence extérieure qui ne consiste que dans l'observation des devoirs extérieurs de la religion chrétienne, est un signe fort équivoque de la grâce et de l'innocence intérieure, puisque ce peut être un pur effet de la coutume, de l'habitude, de la vûe des créatures, et d'une crainte purement humaine. Et quoique l'on ne doive pas porter légèrement ce jugement de soi-même, on peut craindre néanmoins avec raison que Dieu ne le porte, et qu'il ne nous mette au rang de ceux dont il dit : *ce peuple m'honore des lèvres, etc.* .

Il ne faut pas aussi s'exempter de crainte par cette doctrine commune, que

p194

l' on ne perd la grace que par un peché mortel, et que l' on ne se souvient point d' en avoir commis. Car qui est-ce qui peut avoir cette assûrance ? Tout le témoignage qu' on se peut rendre, ne regarde tout au plus que les pechés corporels. Mais combien y en a-t-il dont nous ne connoissons pas la mesure ? Qui sçait s' il n' a point perdu la grace par l' orgueil, par l' envie, par la paresse spirituelle, par l' amour de soi-même, par une attache criminelle aux choses du monde ? Saint Bernard témoigne que le seul crime d' ingratitude pour les graces qu' on a reçûes de Dieu, peut être si grand qu' il égale quelquefois l' énormité de plusieurs pechés corporels. Et c' est en ce sens selon Saint Chrysostome, qu' il est dit que les pechés remis sont de nouveau imputés, parceque l' ingratitude où l' on tombe en oubliant une si grande grace, les contient tous en quelque façon, et nous rend aussi coupables que si Dieu ne nous avoit point pardonné. Or qui peut assûrer de n' être pas coupable de cette ingratitude ?

CRAINTE DE DIEU CH.7

p195

sujet que l' on a de craindre pour l' abus qu' on a fait des verités de Dieu. des occasions qu' on a eues de s' avancer. des fêtes et des mysteres que l' eglise celebre le long de l' année.
quel sujet de crainte ne pourrions-nous point encore tirer de l' abus que nous avons fait des graces de Dieu, si nous avons un peu de lumiere ? Il n' y a pour cela qu' à parcourir les principales de ces graces. Rien n' est plus étonnant que les menaces que Jesus-Christ fait à ceux de Capharnaüm, qu' ils seront traités plus durement au jour du jugement, que Sodome et Gomorre ; c' est-à-dire, que deux villes souillées par les

crimes les plus abominables. Car le seul fondement de ces menaces, est qu' ils n' avoient pas bien usé des graces que Jesus-Christ leur avoit faites en operant tant de miracles à leur vûe, et en leur donnant tant d' instructions. On ne voit pas d' ailleurs

p196

qu' ils fussent plus déreglés, ni plus ennemis de Jesus-Christ que les autres juifs. Or qui est-ce qui n' a pas sujet de craindre que Jesus-Christ ne lui fasse le même reproche ? N' avons-nous pas reçû de lui infiniment plus de graces que les capharnaïtes ? Cependant où est l' usage que nous en avons fait ? Où sont les tresors des vertus que nous avons acquis par le moyen de ces talens que Dieu nous avoit mis entre les mains ? Nous avons cru à la verité, mais où sont les oeuvres de notre foi ? Où est l' usure qu' il nous redemandera de ses bienfaits ? Il faut avoir une étrange insensibilité pour n' être pas effrayé de cette pensée, qu' il se trouvera des gens dans lesquels on n' aura vû aucun déreglement extraordinaire, qui ne laisseront pas d' être jugés par la verité même, plus coupables que ceux de Sodome, pour le seul abus des graces de Dieu.

Toutes les occasions que Dieu nous a présentées de nous avancer dans la vertu, sont autant de graces dont il nous redemandera compte. Ce sont autant de moissons abondantes qu' il

p197

nous commandoit de recueillir, et dont il vouloit que nous fissions provision pour nous soûtenir dans les temps où il devoit permettre que nous fussions éprouvés. Par exemple, les maladies et les souffrances sont le temps de la moisson de la patience ; les

rebut et les mépris sont le temps de la moisson de l'humilité ; les pertes que Dieu nous envoie sont le temps de la moisson de la pauvreté. Celui qui use bien de ces temps de moisson est sage, selon l'écriture : Qui etc., parcequ'il fait provision des graces qui lui seront necessaires en un autre temps. Mais elle nous avertit que celui qui en usera mal, sera confondu : Qui etc. De quel nombre sommes-nous ? Et quel usage pouvons-nous dire que nous ayons fait de tant de moissons que Dieu nous a présentées ? L'eglise distribue toute l'année en diverses saisons, des graces, et la devotion des fidelles devrait être de suivre son esprit : comme les êtres naturels ne manquent jamais de suivre l'esprit general qui regle le cours

p198

de toute la machine du monde. Les oiseaux, comme dit l'écriture, gardent exactement leurs saisons. Ils font leurs nids en un certain temps, ils se dépouillent en un autre par un ordre réglé et invariable. La pieté a de même ses temps. Il y en a un propre pour obtenir l'esprit de penitence, et c'est celui où l'eglise la pratique. Il y en a un où elle nous invite à la joie, à une vie nouvelle et à imiter la vie du ciel, et c'est le temps de la resurrection. Chaque mystere a ses graces, et le temps où l'eglise le celebre, est le temps favorable pour les obtenir. Mais ceux qui ménagent mal ces temps, et qui laissent passer toutes ces solennités sans s'enrichir des graces que Dieu y distribue aux ames bien disposées, recevront sans doute le même reproche que le prophete fait aux juifs, de n'avoir pas connu le jugement du Seigneur, et d'avoir été moins prudens que ces oiseaux qui ne manquent jamais de faire en chaque saison ce qui convient à leur nature. Milvus etc.

Que si l'abus des moindres graces est aussi à craindre que nous l'avons représenté, que sera-ce de l'abus de la grace des graces, c'est-à-dire, de l'eucharistie, qui contient l'auteur même de toutes les graces ? L'apôtre témoigne que Dieu exerçoit des châtimens visibles sur les premiers chrétiens qui communioient avec trop peu de préparation, et qui ne mettoient pas de difference entre le corps du Seigneur et les viandes communes ; et que c'étoit-là ce qui causoit la mort, ou les maladies à plusieurs d'entre les fidelles. Mais que cette punition de Dieu leur étoit utile, puisqu'elle leur servoit à expier leurs fautes dès cette vie, et à éviter la damnation : Cùm etc. Il semble que Dieu n'agisse plus de la sorte à l'égard de ceux qui abusent de ses mysteres. Il fait moins éclater sa justice à la vûe des hommes : il se retire en haut, comme dit l'écriture, et il s'éloigne de nous : Et etc.

On communie plus indignement que jamais, et on n'en reçoit aucune punition visible. C'est ce qui doit faire craindre à ceux qui reconnoissent par la negligence de leur vie qu'ils ont peu profité de tant de communions, que l'indulgence de Dieu à leur égard ne soit un effet de son abandon, et qu'ils ne soient d'autant plus coupables qu'ils ont été moins punis.

CRAINTE DE DIEU CH.8

adresse de l'amour-propre pour nous empêcher de nous appliquer les reproches que Jesus-Christ fait à certaines gens. Que J. C. N'a gueres repris que les vices spirituels.
une adresse de l'amour-propre

pour empêcher que nous ne nous appliquions les reproches que Jesus-Christ fait à certaines gens dans l' evangile, c' est de nous en donner des idées si noires, qu' il ne nous vienne jamais dans l' esprit, que nous leur puissions ressembler. Par exemple, on conçoit les pharisiens

p201

comme des gens d' un orgueil si insupportable et si extraordinaire, qu' il semble qu' il n' y en ait plus de tel parmi les hommes. Mais cela n' est pas ainsi. Ils étoient faits comme d' autres hommes ; et leur vanité se connoissoit peu à l' extérieur. Ils ne la connoissoient pas eux-mêmes. Ils étoient d' ailleurs grands observateurs de la loi, et fort exacts dans les moindres choses qui regardoient le culte de Dieu. Qui nous assurera donc, que nous ne leur soyons pas semblables ? Ils étoient hypocrites, il est vrai : mais ils ne connoissoient pas leur hypocrisie. Peut-être le sommes-nous autant qu' eux, et assurément nous le sommes tous en quelque degré. Cependant Jesus-Christ declare qu' ils seront punis plus rigoureusement que les autres juifs qui étoient néanmoins fort méchants : Accipient etc. Ce qui fait voir qu' on peut être très-criminel devant Dieu, en menant une vie réglée à l' extérieur. Et en effet, il est remarquable que la plûpart des reproches et des menaces que Jesus-Christ fait dans l' evangile,

p202

ne regardent que des vices spirituels, parcequ' il a supposé que les vices corporels sont assez condamnés par eux-mêmes. Il condamne l' abus de sa parole et de ses miracles dans les capharnaïtes, l' orgueil et l' intérêt dans les pharisiens ; le desir de

prééminence dans les apôtres ; l' omission
des oeuvres de charité dans
ceux dont il dit, qu' ils seront mis à la
gauche et envoyés au feu éternel ; le
defaut de charité interieure dans la
parabole des vierges. La plûpart de
ses préceptes ont de même pour objet
des vertus interieures, l' amour des
ennemis, la retenue dans les jugemens,
le détachement des biens du monde,
le renoncement aux satisfactions humaines,
la vigilance dans la priere,
l' humilité et la simplicité des enfans.
C' est en cela qu' il fait consister cette
justice qui surpasse celle des pharisiens,
sans laquelle on n' entre point au
royaume de Dieu : et cependant qui
peut s' assurer d' y satisfaire entierement ?

CRAINTE DE DIEU CH.9

p203

*qu' il y en a peu qui puissent s' assurer
d' avoir les marques que l' ecriture
nous donne de la vie de l' ame.*
l' ecriture nous donne diverses
marques pour reconnoître la vie
et la mort de l' ame ; mais ces marques
mêmes sont plus capables d' augmenter
que de diminuer la crainte de
ceux qui ont peu de devotion, et qui
sont dans cet état d' insensibilité dont
nous parlons. Elle nous dit premierement
que celui qui n' a point l' esprit
de Jesus-Christ n' est point à lui :
Qui etc. Ainsi quoique tous ceux qui
ont renoncé au peché doivent avoir
quelque confiance que cet esprit est
en eux, par le desir qu' ils ressentent
au fond de leur coeur d' être uniquement
à Jesus-Christ, cette confiance
n' exclut pourtant pas la crainte
qu' ils doivent aussi avoir, que cette
marque qu' ils ont de sa présence ne
soit trompeuse ; et qu' ils ne prennent

p204

une resolution purement naturelle formée par l' accoûtumance, pour une attache divine formée par l' esprit de Dieu. Car combien y a-t-il d' autres effets de cet esprit saint qu' ils ne trouvent point en eux ? L' esprit de Jesus-Christ est un esprit de recueillement et d' adoration continuelle ; c' est un esprit de zele pour la justice, de haine pour le peché, d' amour pour les pecheurs ; c' est un esprit de croix, de mort, et d' immolation perpetuelle ; c' est un esprit de séparation, de détachement parfait de toutes les creatures ; c' est un esprit de douceur et de bonté pour tous les hommes. Ce sont-là les sentimens que l' esprit de Dieu a formés avec plenitude dans l' esprit de Jesus-Christ, et ce sont ceux qu' il doit former dans le nôtre en quelque degré, si nous avons reçu de sa plenitude quelque participation de cet esprit qui nous doit rendre conformes à l' image du fils unique de Dieu. Voilà les marques de vie. Plus ces sentimens sont vifs et agissans, plus on a sujet de se croire vivant. Mais plus ils sont foibles et languissans, plus on a sujet d' apprehender d' être mort.

p205

L' ecriture nous marque encore ce que c' est que la vie de l' ame, en nous disant, *que le juste vit de la foi* . Et pour bien l' entendre, il faut remarquer que l' ame ne vit que par sa connoissance et par son amour : d' où il s' ensuit que cette vie de la foi consiste à penser selon la foi, et à aimer ou haïr selon la foi ; c' est-à-dire, que pour vivre de la foi, il faut juger les choses grandes ou petites, utiles ou inutiles, bonnes ou mauvaises, non selon notre goût et nos inclinations corrompues, mais selon la lumiere de la foi : et il faut de même que les sentimens du coeur suivent cette lumiere, et que nos craintes, nos esperances, nos joies, nos tristesses, notre amour, notre haine soient conduits par la

foi.

Pour savoir donc si nous vivons de la foi, il n' y a qu' à considerer si nous desirons ce que la foi nous montre que nous devons desirer : si nous nous affligeons des choses qu' elle nous fait voir être contraires à la loi de Dieu : si nous desirons et pour nous et pour les autres les biens qu' elle nous propose comme devant être l' objet

p206

de nos desirs. Car alors nous pourrons nous assurer que notre ame est veritablement vivante. Mais si nous voyons au-contre que nous nous affligions de ce qui devrait nous réjouir, et que nous nous réjouissions de ce qui devrait nous affliger ; comme nous avons alors peu de part à cette vie de la foi, nous avons aussi peu de marques de la vie de notre ame.

Enfin l' apôtre Saint Jean nous assure, que celui *qui n' aime point etc.* . Et l' apôtre Saint Paul, pour ne nous pas laisser tromper par la vaine image d' une fausse charité, a pris soin de nous décrire exactement les qualités de cette veritable charité qui fait la vie de nos ames. *la charité, dit-il, est patiente ; etc.* . C' est par là que nous nous devons examiner. Si nous nous

p207

pouvons rendre un témoignage sincere, que nous ressentons en nous tous les effets de la charité, à la bonne-heure, que nous soyons pleins de confiance et de joie. Mais si nous en ressentons de tout contraires, il n' y a qu' une extrême stupidité qui puisse étouffer les justes sentimens de crainte que cette connoissance nous doit donner.

On ne doit pas prendre aussi pour une marque certaine que l' on est vivant

devant Dieu, une certaine équité
d' esprit, par laquelle on juge assez
justement de la plûpart des choses qui
se présentent. Car cette qualité peut
demeurer avec les plus grands déreglemens ;
et l' on voit souvent des personnes
qui étant dans un très-mauvais
état par des crimes ou spirituels
ou corporels, dont ils n' ont fait aucune
penitence, ne laissent pas de se
conserver une certaine region dans
leur esprit, qui ne paroît point troublée
par les impressions du diable,
dans laquelle ils jugent bien de plusieurs
choses, et reglent leur vie
d' une maniere honnête et raisonnable.
Et le diable qui les possede, permet

p208

même souvent qu' ils habitent
presque toûjours dans cette region
tranquille, et qu' ils ne se connoissent
que par là ; afin qu' ils ne s' apperçoivent
point de la corruption de leur
coeur, par laquelle il les tient
assujettis.

CRAINTE DE DIEU CH.10

*quelle est la crainte où l' on doit
tendre. Avantages que l' on peut tirer
de l' état d' insensibilité. Qu' il n' y
faut pas demeurer volontairement.*
il faut donc craindre, il faut trembler
devant Dieu dans la vûe de
tant de sujets de crainte : mais il faut
que ce soit d' une crainte salutaire qui
au-lieu d' abattre l' ame, la releve, et
la porte à remedier serieusement à ce
qui lui donne sujet de craindre. Il faut
que ce soit d' une crainte qui porte à la
penitence, à la priere, à la vigilance,
au travail. Que si avec tout cela on se
trouve en un certain état où il semble
qu' on ne voie en soi que de la
froideur et de l' insensibilité ; et que

p209

l' on ne puisse changer la disposition de son esprit, il faut se soumettre humblement à l' ordre de Dieu, et esperer d' en tirer autant d' avantage, que s' il lui avoit plu que nous fussions sensiblement remplis de devotion, de consolation et de ferveur. Et peut-être en tirerons-nous effectivement cet avantage si nous entrons sincerement dans les sentimens où cet état même nous porte, et que nous jugeassions de nous comme nous en devons juger dans la verité.

Ce ne seroit pas en effet un petit avantage que de se conserver par là dans le mépris de soi-même ; mais il faut bien se garder que ce prétexte ne nous porte à demeurer volontairement dans cet état. Dieu qui veut que quelques ames y soient pour les humilier, veut en même-temps qu' elles fassent tout ce qu' elles peuvent pour en sortir. Il leur adresse à toutes ces paroles de son prophete : Erudire, etc. Instruisez-vous, ô ame chrétienne, de peur que mon esprit ne vous abandonne ? Ne demeurez point volontairement dans l' ignorance et dans les tenebres.

p210

Il faut également éviter et la negligence dans la recherche des lumieres de Dieu, et l' impatience dans les tenebres où il nous laisse. L' un est un effet de paresse et l' autre d' orgueil. Mais ces lumieres que nous devons rechercher, ne sont pas des lumieres simplement speculatives. Ce sont ces lumieres qui touchent le coeur au même-temps qu' elles instruisent l' esprit, et qui naissent de la charité, qui est le vrai remede de la dureté du coeur, et de l' insensibilité.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.1

p211

hommes citoyens de plusieurs villes. Ils doivent procurer la paix de toutes ; et s'appliquer en particulier à vivre en paix dans la société où ils passent leur vie, et dont ils font partie.

toutes les sociétés dont nous faisons partie ; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison et quelque commerce, sur lesquelles

p212

nous agissons, et qui agissent sur nous, et dont le différent état est capable d'alterer la disposition de notre ame, sont les villes où nous passons le temps de notre pèlerinage ; parceque notre ame s'y occupe et s'y repose.

Ainsi le monde entier est notre ville, parcequ'en qualité d'habitans du monde nous avons liaison avec tous les hommes, et que nous en recevons même tantôt de l'utilité et tantôt du dommage. Les hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui sont aux extremités du monde : parceque les avantages que les hollandois en tirent, leur donnent le moyen, ou de nous servir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit ; et ils entrent tous dans la chaîne qui lie tous les hommes entr'eux par les besoins reciproques qu'ils ont les uns des autres. Mais nous sommes encore plus particulierement citoyens du royaume

p213

où nous sommes nés, et où nous vivons : de la ville où nous habitons : de

la société dont nous faisons partie :
et enfin, nous nous pouvons dire en
quelque sorte citoyens de nous-mêmes
et de notre propre cœur. Car
nos diverses passions, et nos diverses
pensées tiennent lieu d'un peuple avec
qui nous avons à vivre : et souvent il
est plus facile de vivre avec tout le
monde extérieur, qu'avec ce peuple
intérieur que nous portons en
nous-mêmes.

L'écriture qui nous oblige de chercher
la paix de la ville où Dieu nous
fait habiter, l'entend également de
toutes ces différentes villes. C'est-à-dire,
qu'elle nous oblige de chercher
et de désirer la paix et la tranquillité
du monde entier : de notre royaume :
de notre ville : de notre société, et
de nous-mêmes. Mais comme nous
avons plus de pouvoir de la procurer à
quelques-unes de ces villes qu'aux
autres, il faut aussi que nous y travaillions
diversement.

Car il n'y a guères de gens qui soient
en état de procurer la paix, ni au
monde, ni à des royaumes, ni à des

p214

villes, autrement que par leurs prières.
Ainsi notre devoir à cet égard se
réduit à la demander sincèrement à
Dieu, et à croire que nous y sommes
obligés. Et nous le sommes en effet,
puisque les troubles extérieurs qui
divisent les royaumes, viennent souvent
du peu de soin que ceux qui en
font partie, ont de demander la paix
à Dieu, et de leur peu de reconnaissance
lorsque Dieu la leur a accordée.
Les guerres temporelles ont de si étranges
suites, et des effets si funestes
pour les âmes mêmes, qu'on ne sauroit
trop les appréhender. C'est pourquoi
Saint Paul, en recommandant de
prier pour les rois du monde, marque
expressément, comme un principe de
cette obligation, le besoin que nous
avons pour nous-mêmes de la tranquillité
extérieure : Vt etc.
On se procure la paix à soi-même

en réglant ses pensées et ses passions.
Et par cette paix intérieure,
on contribue beaucoup à la paix de
la société dans laquelle on vit, parcequ' il
n' y a gueres que les passions qui
la troublent. Mais comme cette paix

p215

avec ceux qui nous sont unis par des
liens plus étroits, et par un commerce
plus fréquent, est d' une extrême
importance pour entretenir la tranquillité
dans nous-mêmes, et qu' il n' y
a rien de plus capable de la troubler
que la division opposée à cette paix,
c' est de celle-là principalement qu' il
faut entendre cette instruction du prophete :
Querite etc. Cherchez la
paix de la ville qui est le lieu de
votre exil.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.2

*union de la raison et de la religion à
nous inspirer le soin de la paix.*
les hommes ne se conduisent d' ordinaire
dans leur vie, ni par la
foi, ni par la raison. Ils suivent
temerairement les impressions des objets
présens, ou les opinions communément
établies parmi ceux avec qui
ils vivent. Et il y en a peu qui s' appliquent
avec quelque soin à considerer
ce qui leur est véritablement utile

p216

pour passer heureusement cette vie,
ou selon Dieu, ou selon le monde.
S' ils y faisoient reflexion, ils verroient
que la foi et la raison sont d' accord
sur la plûpart des devoirs et des
actions des hommes ; que les choses
dont la religion nous éloigne, sont
souvent aussi contraires au repos de
cette vie qu' au bonheur de l' autre,
et que la plûpart de celles où elle nous

porte, contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que notre ambition et notre vanité nous font rechercher avec tant d' ardeur.

Or cet accord de la raison et de la foi ne paroît nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis, et d' éviter toutes les occasions et tous les sujets qui sont capables de la troubler.

Et si la religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la piété chrétienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importans pour notre propre intérêt.

Car on ne sçauroit considerer avec quelque attention, la source de la plûpart des inquietudes et des traverses

p217

qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres ; qu' on ne reconnoisse qu' elles viennent ordinairement de ce qu' on ne se ménage pas assez les uns les autres. Et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu' il est rare qu' on médise de nous sans sujet, et que l' on prenne plaisir à nous nuire et à nous choquer de gaieté de coeur. Nous y contribuons toûjours quelque chose. S' il n' y en a pas de causes prochaines, il y en a d' éloignées. Et nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes, à l' égard de ceux avec qui nous vivons, qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu' ils souffriroient sans peine, s' ils n' avoient déjà un commencement d' aigreur dans l' esprit. Enfin il est presque toûjours vrai que si l' on ne nous aime pas, c' est que nous ne savons pas nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquietudes, à ces traverses et à ces troubles que les autres nous causent ; et comme c' est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon

p218

le monde, que de nous appliquer
à les éviter. Et la science qui nous apprend
à le faire nous est mille fois
plus utile que toutes celles que les
hommes apprennent avec tant de soin
et tant de temps. C'est pour quoi il
y a lieu de déplorer le mauvais choix
que les hommes font dans l'étude des
arts, des exercices et des sciences. Ils
s'appliquent avec soin à connoître la
matière, et à trouver les moyens de
la faire servir à leurs besoins. Ils apprennent
l'art de dompter les animaux,
et de les employer à l'usage de la
vie ; et ils ne songent pas seulement
à celui de se rendre les hommes utiles,
et d'empêcher qu'ils ne les troublent
et ne rendent leur vie malheureuse,
quoique les hommes contribuent
infiniment plus à leur bonheur
ou à leur malheur, que tout le reste
des créatures.
C'est ce que la raison nous dicte
touchant ce devoir. Mais si l'on en
consulte la religion et la foi, elles
nous y engagent encore tout autrement
par l'autorité de leurs préceptes
et par les raisons divines qu'elles
nous en apportent. Jesus-Christ

p219

a tellement aimé la paix qu'il en
fait deux des huit béatitudes qu'il
nous propose dans l'évangile. *heureux,*
dit-il, etc. ce qui comprend la tranquillité
de cette vie et le repos de l'autre. *heureux,*
dit-il encore, etc. qui est la plus haute
qualité dont les hommes soient capables,
et qui n'est dûe par conséquent
qu'à la plus grande des vertus. Saint
Paul fait une loi expresse touchant la
paix, en commandant de la garder
autant qu'il est possible avec tous les
hommes : *Gum etc.* Il nous
défend les contentions, et nous ordonne
la patience et la douceur envers
tout le monde : *Servum etc.* Et
enfin il nous déclare que l'esprit

de contention n' est point celui
de l' eglise. Si etc.
Il n' y a gueres d' avertissement plus
frequent dans les livres du sage que

p220

ceux qui tendent à nous regler dans le
commerce que nous avons avec le prochain,
et à nous faire éviter ce qui
peut exciter des divisions et des querelles.
C' est dans cette vûe qu' il nous
dit que la douceur dans les paroles
multiplie les amis, et adoucit les
ennemis : Verbum etc., et que les
gens de bien sont pleins de douceur
et de complaisance : Et etc.
Il dit en un autre endroit que les
réponses douces appaisent la colere, et
que celles qui sont aigres excitent la
fureur : Responsio etc. Il dit
que le sage se fait aimer par ses
paroles : Sapiens etc.
Enfin il releve tellement cette vertu,
qu' il l' appelle l' arbre de vie, parcequ' elle
nous procure le repos et dans
cette vie, et dans l' autre : Lingua etc.
Il a bien voulu même nous apprendre
que l' avantage que cette vertu
nous apporte en nous faisant aimer,
est préférable à ceux que les hommes

p221

desirent le plus, qui sont l' honneur
et la gloire. Car c' est un des sens de
ces paroles : Fili, etc.
Le sage y compare les deux choses
que les hommes recherchent principalement
des autres hommes, qui sont
l' amour et la gloire. La gloire vient de
l' idée de l' excellence ; l' amour de l' idée
de la bonté, et cette bonté se témoigne
par la douceur. Or il nous apprend
dans cette comparaison, que quoique
l' estime des hommes flate plus notre
vanité, il vaut neanmoins mieux
en être aimé. Car l' estime ne nous
donne entrée que dans leur esprit, au-lieu

que l' amour nous ouvre leur coeur.
L' estime est souvent accompagnée de
jalousie, mais l' amour éteint toutes
les malignes passions : et ce sont celles-là
qui troublent notre repos.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.3

p222

*raison des devoirs de garder la paix
avec ceux avec qui on vit.*

on peut tirer de l' ecriture une infinité
de raisons pour nous exciter
à conserver la paix avec les hommes
par tous les moyens qui nous sont
possibles.

1. Il n' y a rien de si conforme à l' esprit
de la loi nouvelle que la pratique
de ce devoir : et l' on peut dire
qu' elle nous y porte par son essence
même. Car au-lieu que la cupidité,
qui est la loi de la chair, des-unissant
l' homme d' avec Dieu, elle le des-unit
d' avec lui-même, par le soulèvement
des passions contre la raison ;
et d' avec tous les autres hommes en
l' en rendant ennemi, et le portant
à tâcher de s' en rendre le tyran. Le
propre au contraire de la charité, qui
est cette loi nouvelle que Jesus-Christ
est venu apporter au monde,
c' est de reparer toutes les des-unions
que le peché a produites ; de

p223

reconcilier l' homme avec Dieu, en
l' assujettissant à ses loix ; de le
reconcilier avec lui-même, en assujettissant
ses passions à la raison ; et enfin
de le reconcilier avec tous les hommes,
en lui ôtant le desir de les dominer.
Or un des principaux effets de cette
charité à l' égard des hommes, est
de nous appliquer à conserver la paix
avec eux, puisqu' il est impossible

qu' elle soit vive et sincere dans le
coeur sans y produire cette application.
On craint naturellement de
blesser ceux que l' on aime. Et cet
amour nous faisant regarder toutes
les fautes que nous commettons contre
les autres comme grandes et importantes,
et toutes celles qu' ils commettent
contre nous, comme petites
et legeres, il éteint par là la plus
ordinaire source des querelles, qui ne
naissent le plus souvent que de ces
fausses idées qui grossissent à notre
vûe tout ce qui nous touche en particulier,
et qui amoindrissent tout ce
qui touche les autres.

2. Il est impossible d' aimer les hommes
sans desirer de les servir : et il

p224

est impossible de les servir sans être
bien avec eux ; de sorte que le même
devoir qui nous charge des autres
hommes selon l' ecriture, pour les
servir en toutes les manieres dont
nous sommes capables, nous oblige
aussi de nous entretenir en paix avec
eux, parceque la paix est la porte du
coeur, et que l' aversion nous le ferme,
et nous le rend entierement inaccessible.

3. Il est vrai que l' on n' est pas toûjours
en état de servir les autres par
des discours d' édification ; mais il y
a bien d' autres manieres de les servir.
On le peut faire par le silence, par
des exemples de modestie, de patience
et de toutes les autres vertus. Et
c' est la paix et l' union qui leur ouvre le
coeur pour les en faire profiter.

Or la charité non seulement embrasse
tous les hommes, mais elle
les embrasse en tout temps. Ainsi
nous devons avoir la paix avec tous
les hommes, et en tout temps ; car
il n' y en a point où nous ne devons
les aimer et desirer de les servir : et
par consequent il n' y en a point où
nous ne devons ôter de notre part,

p225

tous les obstacles qui s' y pourroient rencontrer, dont le plus grand est l' aversion et l' éloignement qu' ils pourroient avoir pour nous. De sorte que lors même que l' on ne peut conserver avec eux une paix interieure qui consiste dans l' union de sentimens, il faut tâcher au-moins d' en conserver une exterieure qui consiste dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne se rendre pas incapables de les servir quelque jour, et de témoigner toujours à Dieu le desir sincere que l' on en a.

De plus, si nous ne leur servons pas actuellement, nous sommes au-moins obligés de ne leur pas nuire. Or c' est leur nuire que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à notre égard. C' est leur causer un dommage réel, que de les disposer par l' éloignement qu' ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaise part ; à en parler d' une maniere peu équitable, et qui blesseroit leur conscience, et enfin à mépriser même la verité dans notre bouche, et à n' aimer pas la justice, lorsque c' est nous qui la défendons.

p226

Ce n' est donc pas seulement l' interêt des hommes, c' est celui de la verité même qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l' aimons nous devons éviter de la rendre odieuse par notre imprudence, et de lui fermer l' entrée du coeur et de l' esprit des hommes, en nous la fermant à nous-mêmes : et c' est aussi pour nous porter à éviter ce defect que l' ecriture nous avertit : *que les sages ornent la science* , c' est-à-dire, qu' ils la rendent venerable aux hommes, et que l' estime qu' ils attirent par leur moderation, fait paroître plus auguste la verité qu' ils annoncent ; au-lieu qu' en se faisant ou mépriser ou haïr des hommes, on la deshonne,

parceque le mépris et la haine passent ordinairement de la personne à la doctrine.

Il est vrai qu' il est impossible que les gens de bien soient toujours en paix avec les hommes, après que Jesus-Christ les a avertis qu' ils ne devoient pas esperer d' être autrement traités d' eux qu' il l' a été lui-même. C' estpourquoi Saint Paul en nous exhortant

p227

de conserver la paix avec eux, y ajoûte cette restriction, *s' il est possible* : *Si etc.* , sachant bien que cela n' est pas toujours possible, et qu' il y a des occasions où il faut par nécessité hazarder de les choquer en s' opposant à leurs passions. Mais afin de le faire utilement, et sans avoir un juste sujet de craindre que nous n' ayons contribué aux suites fâcheuses qui en naissent quelquefois, il faut éviter avec un extrême soin de les choquer inutilement, ou pour des choses de peu d' importance, ou par une maniere trop dure, parcequ' il n' y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu' il est en leur pouvoir, qui les puissent reprendre avec quelque fruit.

Si Saint Pierre donc sachant bien qu' il est inévitable que les chrétiens souffrent et soient persecutés, leur recommande de ne se pas attirer leurs souffrances par leurs crimes : on leur peut dire de même qu' étant inévitable qu' ils soient haïs des hommes, ils doivent extrêmement éviter de se faire haïr par leur imprudence et leur indiscretion, et de

p228

perdre par là le merite qu' ils peuvent acquerir par cette sorte de souffrance. Voici encore une autre raison qui rend la paix necessaire, et qui nous

oblige de la procurer autant qu' il nous est possible ; c' est que la correction fraternelle est un devoir qui nous est recommandé expressément par l' evangile, et dont l' obligation est très-étroite. Cependant il est certain qu' il y a peu de gens qui le puissent pratiquer utilement, et sans causer plus de mal que de bien à ceux qu' ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu' ils s' en croient dispensés. Car comme on n' est pas exempt de faute devant Dieu, lorsque l' on se met par imprudence hors d' état de pratiquer la charité corporelle, et qu' il nous impute le defaut des bonnes oeuvres dont nous nous privons par notre faute ; nous ne devons pas non plus nous croire exemts de pechés, lorsque le peu de soin que nous avons de conserver la paix avec notre prochain, nous met dans l' impuissance de pratiquer envers lui la charité spirituelle que nous lui devons.

p229

Enfin notre intérêt spirituel, et la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous doit porter à éviter tout ce qui nous peut commettre avec les hommes et nous rendre l' objet de leur haine ou de leur mépris. Car rien n' est plus capable d' éteindre, ou de refroidir dans nous-mêmes la charité que nous leur devons, puisqu' il n' y a rien de si difficile que d' aimer ceux en qui l' on ne trouve que de la froideur, ou même de l' aversion.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.4

*regle generale pour conserver la paix.
ne blesser personne, et ne se blesser
de rien. Deux manieres de choquer
les autres. Contredire leurs opinions.
s' opposer à leurs passions.
mais la peine n' est pas de se convaincre
soi-même de la nécessité
de conserver l' union avec le prochain ;*

c' est de la conserver effectivement
en évitant tout ce qui la peut altérer.
Il est certain qu' il n' y a qu' une
charité abondante qui puisse produire

p230

ce grand effet. Mais entre les moyens
humains qu' il est utile d' y employer,
il semble qu' il n' y en ait point de plus
propre que de s' appliquer à bien connoître
les causes ordinaires des divisions
qui arrivent entre les hommes,
afin de les pouvoir prévenir. Or en
les considerant en general, on peut
dire qu' on ne se brouille avec les
hommes, que parcequ' en les blessant,
on les porte à se séparer de nous ;
ou parcequ' étant blessés par leurs actions
ou par leurs paroles, nous venons
nous-mêmes à nous éloigner
d' eux et à renoncer à leur amitié. L' un
et l' autre se peut faire, ou par une
rupture manifeste, ou par un refroidissement
insensible. Mais de quelque
maniere que cela se fasse, ce sont
tôujours ces mécontentemens reciproques
qui sont les causes des divisions :
et l' unique moyen de les éviter,
c' est de ne faire jamais rien qui
puisse blesser personne, et de ne se
blesser jamais de rien.
Il n' y a rien de plus facile que de
précrire cela en general. Mais il y a
peu de choses plus difficiles à pratiquer
en particulier ; et l' on peut dire

p231

que c' est ici une de ces regles, qui
étant fort courtes dans les paroles,
sont d' une extrême étendue dans le
sens, et renferment dans leur generalité
un grand nombre de devoirs
très-importans. C' estpourquoi il
est bon de la développer en examinant
plus particulièrement par quels
moyens on peut éviter de blesser les
hommes, et mettre son esprit dans la

disposition de ne se point blesser de ce qu' ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de reüssir dans la pratique du premier de ces devoirs est de savoir ce qui les choque, et ce qui forme en eux cette impression qui produit l' aversion et l' éloignement. Or il semble que toutes les causes s' en peuvent reduire à deux, qui sont, de contredire leurs opinions et de s' opposer à leurs passions. Mais comme cela se peut faire en diverses manieres ; que ces opinions et ces passions ne sont pas toutes de même nature, et qu' il y en a pour lesquelles ils sont plus sensibles que pour d' autres, il faut encore pousser cette recherche plus loin, en considerant plus en détail les

p232

jugemens et les passions qu' il est plus dangereux de choquer.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.5

causes de l' attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui sont ceux qui y sont plus sujets.

les hommes sont naturellement attachés à leurs opinions, parcequ' ils ne sont jamais sans quelque cupidité qui les porte à desirer de regner sur les autres en toutes les manieres qui leur sont possibles. Or on y regne en quelque sorte par la creance. Car c' est une espece d' empire que de faire recevoir ses opinions aux autres. Et ainsi l' opposition que nous y trouvons, nous blesse à proportion que nous aimons plus cette sorte de domination. L' homme met sa joie, dit l' ecriture, dans les sentimens qu' il propose : Loetatur etc. Car en les proposant, il les rend siens, il en fait son bien, il s' y attache d' interêt ; et les détruire, c' est détruire quelque chose qui lui appartient.

On ne le peut faire, sans lui
montrer qu' il se trompe, et il ne prend
point plaisir à s' être trompé. Celui
qui contredit un autre dans quelque
point, prétend en cela avoir plus de
lumiere que lui. Et ainsi il lui présente
en même-temps deux idées desagreables :
l' une qu' il manque de lumiere ;
l' autre que lui qui le reprend,
le surpasse en intelligence. La premiere
l' humilie ; la seconde l' irrite et
excite sa jalousie. Ces effets sont plus
vifs et plus sensibles à mesure que la
cupidité est plus vive et plus agissante,
mais il y a peu de gens qui ne les
ressentent en quelque degré, et qui
souffrent la contradiction sans quelque
sorte de dépit.

Outre cette cause generale, il y en
a plusieurs autres qui rendent les hommes
plus attachés à leurs sens, ou plus
sensibles à la contradiction. Quoiqu' il
semble que la pieté en diminuant
l' estime qu' on peut avoir de soi-même,
et le desir de dominer sur l' esprit
des autres, doivent diminuer l' attache
à ses propres sentimens, elle fait souvent
un effet tout contraire. Car comme
les personnes spirituelles regardent

toutes choses par des vûes spirituelles,
et qu' il leur arrive neanmoins
quelquefois de se tromper ; il
leur arrive aussi quelquefois de
spiritualiser certaines faussetés, et de
revêtir des opinions, ou incertaines
ou mal fondées, de raisons de conscience
qui les portent à s' y attacher
opiniâtrément. De sorte qu' apliquant
l' amour qu' elles ont en general
pour la verité, pour la vertu, et
pour les interêts de Dieu, à ces opinions
qu' elles n' ont pas assez examinées,
leur zele s' excite et s' échauffe
contre ceux qui les combattent, ou
qui témoignent de n' en être pas persuadés :
et ce qui leur reste même de

cupidité, se mêlant et se confondant
avec ces mouvemens de zele, se répand
avec d' autant plus de liberté,
qu' elles y résistent moins, et qu' elles
ne distinguent point ce double mouvement
qui agit dans leur coeur ; parce que
leur esprit n' est sensiblement
occupé que de ces raisons spirituelles
qui leur paroissent être l' unique source
de leur zele.
C' est par un effet de cette illusion
secrete, que l' on voit des personnes

p235

fort à Dieu, s' attacher tellement à
des opinions de philosophie, quoique
très-fausses, qu' ils regardent avec
pitié ceux qui n' en sont pas persuadés,
et les traitent d' amateurs de
nouveautés, lors même qu' ils n' avancent
rien que d' indubitable. Il y
en a devant qui l' on ne sçauroit
parler contre les formes substantielles,
sans leur causer de l' indignation.
D' autres s' interessent pour Aristote,
et pour les anciens philosophes, comme
ils pourroient faire pour des peres
de l' eglise. Quelques-uns prennent
le parti du soleil, et prétendent qu' on
lui fait injure en le faisant passer
pour un amas de poussiere qui se remue
avec rapidité. La verité est que
ce n' est point la cupidité qui produit
ces mouvemens, et que ce ne sont que
certaines maximes spirituelles, qui
sont vraies en general, et qu' ils
appliquent mal en particulier. Il faut
avoir de l' aversion de la nouveauté,
il est vrai. Il ne faut pas prendre plaisir
à rabaisser ceux que le consentement
public de tous les gens habiles
a jugés dignes d' estime, il est encore
vrai. Mais avec tout cela, quand il

p236

s' agit de choses qui n' ont point d' autres
regles que la raison, la verité

connue doit l' emporter sur toutes ces maximes ; et elles ne doivent servir qu' à nous rendre plus circonspects, pour ne nous pas laisser surprendre par de legeres apparences.

Toutes les qualités exterieures qui sans augmenter notre lumiere, contribuent à nous persuader que nous avons raison, nous rendant plus attachés à notre sens, nous rendent aussi plus sensibles à la contradiction. Or il y en a plusieurs qui produisent en nous cet effet.

Ceux qui parlent bien et facilement, sont sujets à être attachés à leur sens, et à ne se laisser pas facilement détromper ; parcequ' ils sont portés à croire qu' ils ont le même avantage sur l' esprit des autres, qu' ils ont, pour le dire ainsi, sur la langue des autres : l' avantage qu' ils ont en cela, leur est visible et palpable, au-lieu que leur manque de lumiere et d' exactitude dans le raisonnement leur est caché. De plus la facilité qu' ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs pensées, quoique fausses, qui les

p237

éblouit eux-mêmes ; au-lieu que ceux qui parlent avec peine, obscurcissent les verités les plus claires, et leur donnent l' air de fausseté, et ils sont même souvent obligés de ceder et de paroître convaincus, faute de trouver des termes pour se démêler de ces faussetés éblouissantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c' est qu' ils entraînent d' ordinaire la multitude dans leurs sentimens, parcequ' elle ne manque jamais de donner l' avantage de la raison à ceux qui ont l' avantage de la parole. Et ce consentement public revenant à eux, les rend encore plus contents de leurs pensées, parcequ' ils prennent de là sujet de les croire conformes à la lumiere du sens-commun. De sorte qu' ils reçoivent des autres ce qu' ils leur ont prêté ; et sont trompés à leur

tour par ceux-mêmes qu' ils ont trompés.
Il y a plusieurs qualités exterieures
qui produisent le même effet, comme
la moderation, la retenue, la froideur,
la patience. Car ceux qui les
possèdent, se comparant par là avec

p238

ceux qui ne les ont pas, ne sçauroient
s' empêcher de se préférer à eux en
ce point : en quoi ils ne leur font
point d' injustice. Mais comme ces
sortes d' avantages paroissent bien
plus que ceux de l' esprit, et qu' ils
attirent la creance et l' autorité dans
le monde, ces personnes passent souvent
jusques à préférer leur jugement
à celui des autres qui n' ont pas ces
qualités ; non en croyant par une vanité
grosiere, avoir plus de lumiere
d' esprit qu' eux ; mais d' une maniere
plus fine et plus insensible. Car outre
l' impression que fait sur eux l' approbation
de la multitude à qui ils imposent
par leurs qualités exterieures, ils
s' attachent de plus aux defauts qu' ils
remarquent dans la maniere dont les
autres proposent leur sentiment, et
ils viennent enfin à les prendre
insensiblement pour des marques de
defaut de raison.

Il y en a même à qui le soin qu' ils
ont eu de demander à Dieu la lumiere
dont ils ont besoin pour se conduire
en certaines occasions difficiles, suffit
pour préférer les sentimens où ils se
trouvent, à ceux des autres en qui ils

p239

ne voient pas la même vigilance dans
la priere ; mais ils ne considerent pas
que le vrai effet des prieres n' est pas
tant de nous rendre plus éclairés, que
de nous obtenir plus de défiance de
nos propres lumieres, et de nous rendre
plus disposés à embrasser celles
des autres. De sorte qu' il arrive souvent

qu' une personne moins vertueuse aura en effet plus de lumiere sur un certain point, qu' un autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en même-temps toute cette lumiere lui servira beaucoup moins par le mauvais usage qu' elle en fait, que si elle avoit obtenu par ses prieres, et la docilité pour recevoir la verité d' un autre, et la grace d' en bien user.

Ceux qui ont l' imagination vive, et qui conçoivent fortement les choses, sont encore sujets à s' attacher à leur propre jugement : parceque l' application vive qu' ils ont à certains objets, les empêche d' étendre assez la vûe de leur esprit, pour former un jugement équitable qui dépend de la comparaison de diverses raisons. Ils se remplissent tellement d' une raison, qu' ils ne donnent plus d' entrée à toutes

p240

les autres. Et ils ressemblent proprement à ceux qui sont trop près des objets, et qui ne voient ainsi que ce qui est précisément devant eux. C' est par plusieurs de ces raisons que les femmes, et particulièrement celles qui ont beaucoup d' esprit, sont sujettes à être fort arrêtées à leur sens. Car elles ont d' ordinaire un esprit d' imagination, c' est-à-dire plus vif qu' étendu ; et ainsi elles s' occupent fortement de ce qui les frappe, et considerent fort peu le reste. Elles parlent bien et facilement, et par là elles attirent la creance et l' estime. Elles ont de la moderation, et elles sont exactes dans les actions de pieté. De sorte que tout contribue à leur faire estimer leurs propres pensées, parceque rien ne les porte à s' en défier.

Enfin tout ce qui élève les hommes dans le monde, comme les richesses, la puissance, l' autorité, les rend insensiblement plus attachés à leurs sentimens, tant par la complaisance et la creance que ces choses leur attirent, que parcequ' ils sont moins accoûtumés à la contradiction ; ce qui les

y rend plus délicats. Comme on

p241

ne les avertit pas souvent qu' ils se trompent, ils s' accoûtument à croire qu' ils ne se trompent point, et ils sont surpris lorsqu' on entreprend de leur faire remarquer qu' ils y sont sujets comme les autres.

Ce seroit à la vérité abuser de ces observations générales que d' en prendre sujet d' attribuer en particulier cette attitude vicieuse, à ceux en qui l' on remarque les qualités qui sont capables de la produire, parcequ' elles ne la produisent pas nécessairement. Ainsi l' usage qu' on en doit faire, n' est pas de soupçonner, ou de condamner personne en particulier sur ces signes incertains ; mais seulement de conclure que quand on traite avec des personnes, qui par leur état, ou par la qualité de leur esprit peuvent avoir ce défaut, soit qu' ils l' aient ou ne l' aient pas effectivement, il est toujours utile de se tenir davantage sur ses gardes, pour ne pas choquer, sans de grandes raisons, leurs opinions et leurs sentimens. Car cette précaution ne sçauroit jamais nuire, et elle peut être très-utile en de certaines rencontres.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.6

p242

quelles sont les opinions qu' il est plus dangereux de choquer.

mais il faut remarquer que comme il y a des personnes qu' il est plus dangereux de contredire que d' autres ; il y a aussi certaines opinions auxquelles il faut avoir plus d' égard. Et ce sont celles qui ne sont pas particulières à une seule personne du lieu où l' on vit, mais qui y sont

établies par une approbation universelle. Car en choquant ces sortes d' opinions, il semble qu' on se veuille élever au-dessus de tous les autres ; et l' on donne lieu à tous ceux qui en sont prévenus, de s' y intéresser avec d' autant plus de chaleur, qu' ils croient ne s' intéresser pas pour leurs propres sentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or la malignité naturelle est infiniment plus vive et plus agissante, lorsqu' elle a un prétexte honnête pour se couvrir, et qu' elle se peut déguiser à elle-même sous le prétexte

p243

du zele que l' on doit avoir pour ses superieurs, et pour le corps dont on fait partie. Cette remarque est d' une extrême importance pour la conservation de la paix. Et pour en penetrer l' étendue, il faut ajoûter, qu' en tout corps et en toute société il y a d' ordinaire certaines maximes qui regnent, qui sont formées par le jugement de ceux qui y possèdent la creance, et dont l' autorité domine sur les esprits. Souvent ceux qui les proposent y ont peu d' attache, parcequ' elles leur paroissent à eux-mêmes peu claires ; mais cela n' empêche pas que les inferieurs recevant ces maximes sans examen, et par la voie de la simple autorité, ne les reçoivent comme indubitables, et que faisant d' ordinaire consister leur honneur à les maintenir à quelque prix que ce soit, ils ne s' élèvent avec zele contre ceux qui les contredisent. Ces maximes et ces opinions regardent quelquefois des choses speculatives et des questions de doctrine. On estime en quelques lieux une sorte de philosophie, en d' autres, une autre. Il y en a où toutes les opinions

p244

severes sont bien reçues, et d' autres où elles sont toutes suspectes. Quelquefois elles regardent l' estime que l' on doit faire de certaines personnes, et principalement de celles qui sont de la société même, parceque ceux qui y regnent par la creance, leur donnent à chacun leur rang et leur place selon la maniere dont ils les traitent, ou dont ils en parlent. Et cette place leur est confirmée par la multitude qui autorise le jugement des superieurs, et qui est toujours prête de le défendre. Or comme ces jugemens peuvent être faux et excessifs, il peut arriver que des particuliers de cette société même ne les approuvent pas, et qu' ils trouvent ces places mal données. Et s' ils n' en usent avec bien de la discretion, et qu' ils n' apportent de grandes précautions pour ne pas choquer ceux avec qui ils vivent, par la diversité de leurs sentimens, il est difficile qu' ils ne se fassent condamner de présomption et de temerité, et que l' on ne porte même ce qu' ils auront témoigné de leurs sentimens beaucoup au-delà de leur pensée, en les accusant de mépriser absolument ceux dont

p245

ils n' auroient pas toute l' estime que les autres en ont.

Pour éviter donc ces inconveniens, et beaucoup d' autres dans lesquels on peut tomber en combattant les opinions reçues, il faut en quelque lieu et en quelque société que l' on soit, se faire un plan des opinions qui y regnent, et du rang que chacun y possède, afin d' y avoir tous les égards que la charité et la verité peuvent permettre.

Il se peut faire que plusieurs de ces opinions soient fausses, et que plusieurs de ces rangs soient mal donnés : mais le premier soin que l' on doit avoir, est de se défier de soi-même dans ce point. Car s' il y a dans les hommes une foiblesse naturelle qui les dispose à se laisser entraîner sans

examen par l' impression d' autrui ; il y a aussi une malignité naturelle qui les porte à contredire les sentimens des autres, et principalement de ceux qui ont beaucoup de reputation. Or il faut encore plus éviter ce vice que l' autre ; parcequ' il est plus contraire à la société, et qu' il marque une plus grande corruption

p246

dans le coeur et dans l' esprit ; de sorte que pour y resister, il faut autant que l' on peut favoriser les opinions des autres, être bien-aise de les pouvoir approuver, et prendre même pour un préjugé de leur verité de ce qu' elles sont reçues.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.7

l' impatience qui porte à contredire les autres, est un défaut considerable. qu' on n' est pas obligé de contredire toutes les fausses opinions. Qu' il faut avoir une retenue generale et se passer de confident, ce qui est difficile à l' amour-propre.

l' impatience qui porte à contredire les autres avec chaleur, ne vient que de ce que nous ne souffrons qu' avec peine qu' ils ayent des sentimens differens des nôtres. C' est parceque ces sentimens sont contraires à notre sens, qu' ils nous blessent, et non pas parcequ' ils sont contraires à la verité. Si nous avons pour but de profiter à ceux que

p247

nous contredisons, nous prendrions d' autres mesures et d' autres voies. Nous ne voulons que les assujettir à nos opinions et nous élever au-dessus d' eux : ou plutôt nous voulons tirer en les contredisant, une petite

vengeance du dépit qu' ils nous ont
fait en choquant notre sens. De sorte
qu' il y a tout ensemble dans ce procédé,
et de l' orgueil qui nous cause
ce dépit, et du défaut de charité qui
nous porte à nous en venger par une
contradiction indiscrette, et de
l' hypocrisie qui nous fait couvrir tous
ces sentimens corrompus du prétexte
de l' amour de la verité et du desir
charitable de desabuser les autres ;
au-lieu que nous ne recherchons
en effet qu' à nous satisfaire nous-mêmes.
Et ainsi on nous peut très-justement
appliquer ce que dit le sage,
que les avertissemens que donne
un homme qui veut faire injure,
sont faux et trompeurs. Est etc. Ce n' est
pas qu' il dise toujours des choses
fausses : mais c' est qu' en voulant paroître
avoir le dessein de nous servir
en nous corrigeant de quelque défaut,

p248

il n' a que le dessein de déplaire
et d' insulter.
Nous devons donc regarder cette
impatience qui nous porte à nous
élever sans discernement contre tout
ce qui nous paroît faux, comme un
défaut très-considerable, et qui est
souvent beaucoup plus grand que
l' erreur prétendue dont nous voudrions
délivrer les autres. Ainsi comme
nous nous devons à nous-mêmes
la premiere charité, notre premier
soin doit être de travailler sur
nous-mêmes, et de tâcher de mettre notre
esprit en état de supporter sans émotion
les opinions des autres qui nous
paroissent fausses, afin de ne les
combattre jamais que dans le desir de leur
être utiles.
Or si nous n' avions que cet unique
desir, nous reconnoîtrions sans
peine, qu' encore que toute erreur
soit un mal, il y en a neanmoins
beaucoup qu' il ne faut pas s' efforcer
de détruire ; parceque le remede
seroit souvent pire que le mal : et
que s' attachant à ces petits maux, on

se mettroit hors d' état de remedier
à ceux qui sont vraiment importants.

p249

C' estpourquoi, encore que Jesus-Christ
fût plein de toute verité,
comme dit Saint Jean, on ne voit
point qu' il ait entrepris d' ôter aux
hommes d' autres erreurs que celles
qui regardoient Dieu, et les moyens
de leur salut. Il savoit tous leurs
égaremens dans les choses de la nature.
Il connoissoit mieux que personne
en quoi consistoit la veritable éloquence.
La verité de tous les événemens
passés lui étoit parfaitement connue.
Cependant il n' a point donné charge
à ses apôtres, ni de combattre les
erreurs des hommes dans la physique,
ni de leur apprendre à bien parler,
ni de les desabuser d' une infinité d' erreurs
de fait, dont leurs histoires
étoient remplies.
Nous ne sommes pas obligés d' être
plus charitables que les apôtres.
Et ainsi lorsque nous appercevons,
qu' en contredisant certaines opinions
qui ne regardent que des choses humaines,
nous choquons plusieurs personnes,
nous les aigrissons, nous les
portons à faire des jugemens temeraires
et injustes, non seulement nous
pouvons nous dispenser de combattre

p250

ces opinions, mais même nous y sommes
souvent obligés par la loi de la
charité.
Mais en pratiquant cette retenue,
il faut qu' elle soit entiere, et il ne se
faut pas contenter de ne choquer pas
en face ceux qu' on se croit obligé de
ménager ; il ne faut faire confiance
à personne des sentimens que l' on a
d' eux, parceque cela ne sert de rien
qu' à nous décharger inutilement. Et
il y a souvent plus de danger de dire à

d' autres ce que l' on pense des personnes
qui ont du credit et de l' autorité
dans un corps, et qui regnent sur les
esprits, que de le dire à eux-mêmes ;
parceque ceux à qui l' on s' ouvre ayant
souvent moins de lumiere, moins d' équité,
moins de charité, plus de faux
zele, et plus d' emportement, ils en
sont plus blessés que ceux mêmes de
qui on parle ne le seroient : et enfin,
parcequ' il n' y a presque point de personnes
vraiment secrettes, que tout ce
qu' on dit des autres leur est rapporté,
et encore d' une maniere qui les pique
plus qu' ils ne le seroient de la chose
même. Et ainsi il n' y a aucun moyen
d' éviter ces inconveniens, qu' en gardant

p251

presque une retenue generale à
l' égard de tout le monde.
Cette précaution est très-necessaire,
mais elle est difficile ; car ce n' est pas
une chose aisée que de se passer de
confident, quand on desapprouve quelque
chose dans le coeur, et qu' on se
croit obligé de ne le pas témoigner.
L' amour-propre cherche naturellement
cette décharge, et on est bien-aise
au-moins d' avoir un témoin de sa
retenue. Cette vapeur maligne, qui
porte à contredire ce qui nous choque,
étant enfermée dans un esprit
peu mortifié, fait un effort continuel
pour en sortir : et souvent le dépit
qu' elle cause s' augmente par la violence
que l' on se fait à la retenir.
Mais plus ces mouvemens sont vifs,
plus nous devons en conclure que nous
sommes obligés de les reprimer, et
que ce n' est pas à nous à nous mêler
de la conduite des autres, lorsque nous
avons tant de besoin de travailler sur
nous-mêmes.
Ainsi en resistant à cette envie de
parler des defauts d' autrui, lorsque
la prudence ne nous permet pas de les
découvrir, il arrivera, ou que nous

p252

reconnoîtrons dans la suite que nous n' avons pas tout-à-fait raison, ou que nous trouverons le temps de nous en ouvrir avec fruit : et par là nous pratiquerons ce que l' ecriture nous ordonne par ces paroles : Bonus etc. Ou quand ni l' un ni l' autre n' arriveroit, nous jouirons toûjours du bien de la paix, et nous pourrons justement esperer la récompense de cette retenue dont nous nous serions privés en nous abandonnant à nos passions.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.8

qu' il faut avoir égard à l' état où l' on est dans l' esprit des autres pour les contredire.

s' il faut avoir égard, comme j' ai dit, à la qualité, à l' esprit, et à l' état des personnes, quand il s' agit de les contredire, il en faut encore plus avoir à soi-même, et à l' état où l' on est dans leur esprit. Car puisqu' il ne faut combattre les opinions des

p253

autres que dans le dessein de leur procurer quelque avantage, il faut voir si l' on est en état d' y reüssir : et comme ce ne peut être qu' en les persuadant, et qu' il n' y a que deux moyens de persuader, qui sont l' autorité et la raison, il faut bien connoître ce que l' on peut par l' un et par l' autre.

Le plus foible est sans doute celui de la raison ; et ceux qui n' ont que celui-là à employer, n' en peuvent pas esperer un grand succès, la plûpart des gens ne se conduisant que par autorité. C' est donc sur quoi il faut particulièrement s' examiner : et si nous sentons que nous n' ayons pas le credit et l' estime nécessaire pour faire bien recevoir nos avertissemens, nous devons croire ordinairement que Dieu

nous dispense de dire ce que nous pensons sur les choses qui nous paroissent blâmables, et que ce qu' il demande de nous en cette occasion c' est la retenue et le silence. En suivant une autre conduite, on ne fait que se décrier, et se commettre sans profiter à personne, et troubler la paix des autres, et la sienne propre.

p254

L' avis que Platon donne de ne prétendre reformer et établir dans les republicues que ce qu' on se sent en état de faire approuver à ceux qui la composent : Tantum etc. Ne regarde donc pas seulement les etats, mais toutes les societés particulieres ; et ce n' est pas seulement la pensée d' un payen, mais une verité et une regle chrétienne qui a été enseignée par Saint Augustin, comme absolument necessaire au gouvernement de l' eglise. *le vrai pacifique*, dit ce saint, etc. Que si ce pere prescrit cette conduite à ceux mêmes qui sont chargés du gouvernement de l' eglise, et s' il veut que la paix soit leur principal objet, et qu' ils tolerent une infinité de choses de peur de la troubler ; combien est-elle plus necessaire à ceux qui ne sont chargés de rien, et qui n' ont que l' obligation commune à tous les chrétiens, de

p255

contribuer ce qu' ils peuvent au bien de leurs freres ? Car comme c' est une sedition dans un etat politique d' en vouloir reformer les desordres, lorsque l' on n' y est pas dans un rang qui en donne le droit ; c' est aussi une espece de sedition dans les societés, lorsque les particuliers qui n' y ont pas d' autorité, s' élèvent contre les sentimens qui y sont établis, et que par leur opposition ils troublent la paix de tout ce corps : ce qui

ne se doit néanmoins entendre que des desordres qu' on peut tolerer, et qui ne sont pas si considerables que le trouble que l' on causeroit en s' y opposant. Car il y en a de tels, qu' il est absolument necessaire aux particuliers mêmes de s' y opposer : mais ce n' est pas de ceux-là dont nous parlons présentement.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.9

p256

qu' il faut éviter certains defauts en contredisant les autres.

il ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons proposées jusques à faire generalement scrupule dans la conversation de témoigner que l' on n' approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce seroit détruire la societé au-lieu de la conserver ; parceque cette contrainte seroit trop gênante, et que chacun aimeroit mieux se tenir en son particulier. Il faut donc reduire cette reserve aux choses plus essentielles, et ausquelles on voit que les gens prennent plus d' interêt : et encore y auroit-il des voies pour les contredire de telle sorte, qu' il seroit impossible qu' ils s' en offensassent. Et c' est à quoi il faut particulierement s' étudier, le commerce de la vie ne pouvant même subsister, si l' on n' a la liberté de témoigner que l' on n' est pas du sentiment des autres.

p257

Ainsi c' est une chose très-utile, que d' étudier avec soin comment on peut proposer ses sentimens d' une maniere si douce, si retenue, et si agreable, que personne ne s' en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent

admirablement à l'égard des grands, parceque la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi-bien qu'eux, si la charité étoit aussi agissante en nous, que la cupidité l'est en eux, et qu'elle nous fit autant apprehender de blesser nos freres, que nous devons regarder comme nos superieurs dans le royaume de Jesus-Christ, qu'ils apprehendent de blesser ceux qu'ils ont intérêt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique est si importante et si necessaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudroit avoir un soin particulier de s'y exercer. Car souvent ce ne sont pas tant nos sentimens qui choquent les autres, que la maniere fiere, présomptueuse, passionnée, méprisante, insultante avec laquelle nous les proposons. Il faudroit donc apprendre à contredire civilement,

p258

et avec humilité, et regarder les fautes que l'on y fait comme très-considerables. Il est difficile de renfermer dans des regles et des préceptes particuliers, toutes les diverses manieres de contredire les opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître, et la crainte charitable de choquer nos freres qui nous les fait trouver. Mais il y a certains defauts generaux qu'il faut avoir en vûe d'éviter, et qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manieres. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire une maniere imperieuse de dire ses sentimens, que peu de gens peuvent souffrir ; tant parcequ'elle représente l'image d'une ame fiere et hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parcequ'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits et s'en rendre le maître. On connoît assez cet air : et il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne. C'est par exemple une espece d'ascendant que de faire paroître du dépit

de ce que l' on ne nous croit pas,
et d' en faire des reproches. Car c' est

p259

comme accuser ceux à qui l' on parle,
ou d' une stupidité qui fait qu' ils ne
sçauroient entrer dans nos raisons, ou
d' une opiniâtreté qui les empêche
de s' y rendre. Nous devons être persuadés
au-contre, que ceux qui ne
sont pas convaincus par nos raisons,
ne doivent pas être ébranlés par nos
reproches ; puisque ces reproches ne
leur donnent aucune lumière, et qu' ils
marquent seulement que nous préférons
notre jugement au leur, et
que nous ne nous soucions pas de les
blesser.

C' est encore un fort grand défaut
que de parler d' un air décisif, comme
si ce qu' on dit ne pouvoit être
raisonnablement contesté. Car ou l' on
choque ceux à qui l' on parle de cet
air, en leur faisant sentir qu' ils
contestent une chose indubitable : ou en
faisant paroître qu' on leur veut ôter
la liberté de l' examiner et d' en juger
par leur propre lumière, ce qui leur
paroît une domination injuste.

C' est pour porter les religieux à
éviter cette manière choquante, qu' un
saint leur prescrivait d' assaisonner
tous leurs discours par le sel du doute

p260

opposé à cet air dogmatique et décisif.
Omnis etc. ; parcequ' il croyoit que
l' humilité ne permettoit pas de s' attribuer
une connoissance si claire de
la vérité, qu' elle ne laissât aucun lieu
d' en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif,
témoignent non seulement qu' ils ne
doutent pas de ce qu' ils avancent ;
mais aussi qu' ils ne veulent pas qu' on
en puisse douter. Or c' est trop exiger
des autres, et s' attribuer trop à soi-même.

Chacun veut être juge de
ses opinions, et ne les recevoir que
parcequ' il les approuve. Tout ce que
ces personnes gagnent donc par là,
est que l' on s' applique encore plus
qu' on ne feroit aux raisons de douter
de ce qu' ils disent, parceque cette
maniere de parler excite un desir secret
de les contredire, et de trouver
que ce qu' ils proposent avec tant
d' assurance, n' est pas certain, ou ne
l' est pas au point qu' ils se l' imaginent.
La chaleur qu' on témoigne pour
ses opinions, est un defaut different
de ceux que je viens de marquer, qui

p261

sont comparables avec la froideur. Celui-ci
fait croire que non seulement
on est attaché à ses sentimens par
persuasion, mais aussi par passion ; ce qui
sert à plusieurs de préjugé de la fausseté
de ces sentimens, et leur fait une
impression toute contraire à celle que
l' on prétend. Car le seul soupçon qu' on
a plutôt embrassé une opinion par passion
que par lumiere, la leur rend suspecte.
Ils y résistent comme à une injuste
violence qu' on leur veut faire,
en prétendant leur faire entrer par force
les choses dans l' esprit ; et souvent
même prenant ces marques de passion
pour des especes d' injures, ils se portent
à se défendre avec la même chaleur
qu' ils sont attaqués.
C' est un defaut si visible que de s' emporter
dans la dispute à des termes injurieux
et méprisans, qu' il n' est pas
nécessaire d' en avertir. Mais il est bon
de remarquer qu' il y a de certaines
rudesses, et de certaines incivilités,
qui tiennent du mépris, quoiqu' elles
puissent venir d' un autre principe.
C' est bien assez qu' on persuade à ceux
que l' on contredit, qu' ils ont tort, et
qu' ils se trompent, sans leur faire encore

p262

sentir par des termes durs et humilians,
qu' on ne leur trouve pas la
moindre étincelle de raison. Et le
changement d' opinion où on les veut
reduire, est assez dur à la nature, sans
y ajouter encore de nouvelles duretés.
Ces termes ne peuvent être bons
que dans les refutations que l' on fait
par écrit, où l' on a plus dessein de
persuader ceux qui les lisent, du peu
de lumiere de celui qu' on refute, que
de l' en persuader lui-même.
Enfin la sécheresse qui ne consiste
pas tant dans la dureté des termes,
que dans le defaut de certains
adoucissements, choque aussi pour l' ordinaire ;
parcequ' elle enferme quelque
sorte d' indifference et de mépris.
Car elle laisse la plaie que la contradiction
fait, sans aucun remede qui
en puisse diminuer la douleur. Or ce
n' est pas avoir assez d' égard pour les
hommes, que leur faire quelque peine
sans la ressentir, et sans essayer
de l' adoucir : et c' est ce que la sécheresse
ne fait point ; parcequ' elle consiste
proprement à ne le point faire,
et à dire durement les choses dures.
On ménage ceux que l' on aime et

p263

que l' on estime, et ainsi on témoigne
proprement à ceux que l' on ne ménage
point, qu' on n' a ni amitié, ni estime
pour eux.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.10

*qui sont ceux qui sont les plus obligés
d' éviter les defauts ci-dessus marqués.
qu' il faut regler son interieur
aussi-bien que son exterieur, pour
ne pas choquer ceux avec qui on vit.
il n' y a personne qui ne soit obligé
de tâcher d' éviter les defauts que
nous avons marqués. Mais il y en a
qui y sont encore plus obligés que les
autres : parcequ' il y en a en qui*

ils sont plus choquans et plus visibles.
L' ascendant, par exemple, n' est
pas un si grand défaut dans un supérieur,
dans un vieillard, dans un
homme de qualité, que dans un inférieur,
un jeune homme, un homme de
peu de considération. On en peut dire
autant des autres défauts, parcequ' ils
blessent moins en effet, quand
ils se trouvent dans des personnes considérables,

p264

et qui ont autorité. Car
dans celles-là on les confond presque
avec une juste confiance que leur dignité
leur donne, et ils en paroissent
d' autant moins. Mais ils sont extraordinairement
choquans dans les personnes
du commun, de qui l' on attend
un air modeste et retenu.

Les savans voudroient bien s' attribuer
en cette qualité le droit de parler
dogmatiquement de toutes choses ;
mais ils se trompent. Les hommes
n' ont pas accordé ce privilège à
la science véritable, mais à la science
reconnue. Si la nôtre n' est pas dans
ce rang, c' est comme si elle n' étoit
point à l' égard des autres : et ainsi elle
ne nous donne aucun droit de parler
décisivement ; puisque tout ce que
nous disons doit toujours être
proportionné à l' esprit de ceux à qui
nous parlons, et que cette proportion
dépend de l' estime et de la créance
qu' ils ont pour nous, et non pas de la
vérité.

Pour parler donc avec autorité et
décisivement, il faut avoir la science,
et la créance tout ensemble : et l' on
choque presque toujours les gens si

p265

l' on manque de l' une ou de l' autre. Il
s' ensuit de là que les gens de mauvaise
mine, les petits hommes, et généralement
tous ceux qui ont des défauts

exterieurs et naturels, quelque habiles
qu' ils soient, sont plus obligés
que les autres de parler modestement,
et d' éviter l' air d' ascendant et d' autorité.
Car à moins que d' avoir un merite fort
extraordinaire, il est bien
rare qu' ils s' attirent du respect. On
les regarde presque toûjours avec
quelque sorte de mépris : parceque
ces defauts frappent les sens et entraînent
l' imagination, et que peu
de gens sont touchés des qualités
spirituelles, et sont même capables de les
discerner.

On doit conclure de ces remarques,
que les principaux moyens pour ne
point blesser les hommes, se reduisent
au silence et à la modestie ; c' est-à-dire,
à la suppression des sentimens
qui pourroient choquer, lorsque
l' utilité n' est pas assez grande pour s' y
exposer : et à garder tant de mesures
quand on est obligé de les faire paroître,
qu' on en ôte autant qu' il est

p266

possible ce qu' il y a de dur dans la
contradiction.

Mais on ne reüssira jamais dans la
pratique de ces regles, si l' on ne travaille
que sur l' exterieur, et que l' on
ne tâche de reformer l' interieur même.
Car c' est le coeur qui regle nos
paroles, selon le sage : Cor etc. Il faut
donc tâcher d' acquerir cette sagesse et cette
humilité du coeur, en gemissant devant Dieu
des mouvemens d' orgueil que l' on ressent ;
en lui demandant sans cesse la
grace de les reprimer, et en tâchant
d' entrer dans les dispositions dont cette
retenue est une suite naturelle, et
qui la produisent sans peine lorsque
nous y sommes bien établis.

Il faut pour cela tâcher d' être vivement
touché du danger où l' on s' expose
en blessant les autres par son
indiscretion. Car les plaies des ames
ont cela de commun avec celles du
corps, que quoiqu' elles ne soient pas
toutes mortelles de leur nature, elles
le peuvent toutes devenir si on les

irrite et les envenime. La gangrene se
peut mettre à la moindre égratignure,

p267

si des humeurs malignes se jettent sur
la partie blessée. Ainsi le moindre
mécontentement que l' on aura donné à
quelqu' un par une contradiction imprudente,
peut être cause de sa mort
spirituelle, et de la nôtre : parceque
ce sera le principe d' une aigreur qui
pourra s' augmenter dans la suite, jusques
à éteindre la charité en lui et en
nous. Ce refroidissement le disposera
à prendre en mauvaise part d' autres
paroles, qu' il auroit souffertes sans
peine s' il n' avoit point eu le coeur
aigri ; il en sera moins retenu à notre
égard, et il nous portera peut-être à
lui parler encore plus durement en
d' autres occasions ; les occasions mêmes
deviendront plus fréquentes, et
la froideur se changeant en haine, bannira
entièrement la charité.
Non seulement ces accidens sont
possibles, mais ils sont ordinaires.
Car il arrive rarement que les inimitiés
et les haines qui tuent l' ame,
n' ayent été précédées, et ne soient
même attachées à ces petits refroidissemens
que les indiscretions produisent.
C' estpourquoi je ne m' étonne
point que le sage demande avec tant

p268

d' instance à Dieu, qu' il imprime un
cachet sur ses lèvres : Super etc.
Et je comprends aisément
qu' il demandoit à Dieu par là qu' il
n' en sortît aucune parole sans son ordre,
comme on ne tire rien d' un lieu
où l' on a mis un sceau, sans l' ordre de
celui qui l' y a mis. C' est-à-dire, qu' il
desiroit de pouvoir veiller avec tant
d' exactitude sur toutes ses paroles,
qu' il n' y en eût aucune qui ne fût réglée
selon les loix de Dieu, qui sont

les mêmes que celles de la charité :
parce que si l' on ne s' attache qu' à celles
qui s' en écartent visiblement et
grossièrement, il est impossible qu' il
n' en échappe beaucoup d' autres qui
produisent de très-mauvais effets.
C' est donc une étrange condition
que celle des hommes dans cette vie.
Non seulement ils marchent toujours
vers une éternité de bonheur ou de
malheur ; mais chaque démarche,
chaque action, chaque parole les
détermine souvent à l' un ou à l' autre de
ces deux états : leur salut ou leur
perte y peuvent être attachés, quoiqu' elles

p269

ne paroissent d' aucune consequence.
Nous sommes tous sur le
bord d' un précipice, et souvent il ne
faut que le moindre faux-pas pour
nous y faire tomber. Une parole
indiscrete fait d' abord sortir l' esprit de son
assiette, et notre propre poids est capable
de l' entraîner ensuite jusques dans
l' abysme.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.11

*qu' il faut respecter les hommes, et ne
regarder pas comme dure l' obligation
que l' on a de les ménager. Que
c' est un bien que de n' avoir ni autorité
ni creance.*

mais il ne suffit pas de ménager
les hommes, il les faut encore
respecter ; n' y ayant rien qui nous
puisse plus éloigner de les blesser, que
ce respect interieur que nous aurons
pour eux. Les serviteurs n' ont point
de peine à ne pas contredire leurs
maîtres, ni les courtisans à ne point
choquer les rois, parceque la
disposition interieure d' assujettissement
où ils sont, appaise l' aigreur de

p270

leurs sentimens, et regle insensiblement leurs paroles. Nous serions au même état à l'égard de tous les chrétiens, si nous les regardions tous comme nos superieurs, et comme nos maîtres, ainsi que Saint Paul nous l'ordonne ; si nous considerions Jesus-Christ en eux ; si nous nous souvenions qu'il les a mis en sa place ; et si au-lieu d'appliquer notre esprit à leurs defauts, nous nous appliquions aux sujets que nous avons de les estimer et de les préférer à nous.

Sur-tout il faut tâcher de ne pas regarder cette obligation au silence, à la retenue, à la modestie dans les paroles, comme une nécessité dure et fâcheuse : mais de la considerer au-contraire comme heureuse, favorable, et avantageuse ; parcequ'il n'y a rien de plus propre à nous tenir dans l'humilité, qui est le plus grand bonheur des chrétiens. C'est ce qui nous doit rendre aimable tout ce qui nous y engage, comme par exemple, le manque d'autorité et tous les defauts naturels qui l'attirent. Car il est vrai d'une part que ceux qui n'ont pas d'autorité

p271

ni de creance, sont obligés de parler avec plus de modestie et plus d'égard que les autres, quelque science et quelque lumiere qu'ils ayent : mais il est vrai aussi qu'ils s'en doivent tenir beaucoup plus heureux.

Car ce n'est pas un petit danger que d'être maître des esprits, et de leur donner le branle et les impressions que l'on veut : parcequ'il arrive de là qu'on leur communique toutes les faussetés dont on est prévenu, et tous les jugemens temeraires que l'on forme. Au-lieu que ceux qui ne sont pas en cet état, sont exemts de ce peril, et que s'ils se trompent, ils ne se trompent que pour eux, et n'ont point à répondre pour les autres. Ils ne voient point de plus dans ceux qui les

environnent ces jugemens avantageux à leur égard, qui sont la plus grande nourriture de la vanité. Et comme les hommes s'attachent peu à eux, ils en sont moins portés à s'attacher eux-mêmes aux hommes, et ils ont plus de facilité à ne regarder que Dieu dans leurs actions. Ce n'est pas qu'il faille rechercher directement cette privation d'autorité

p272

et de crainte, et que nous n'ayons sujet de nous humilier quand c'est par nos défauts que nous l'avons attirée. Mais de quelque sorte qu'elle arrive, si nous ne sommes pas obligés d'en aimer la cause, il faut pourtant reconnoître que les effets en sont favorables : puisque cet état nous retranche cette nourriture de l'orgueil, qu'il nous exemte de prendre part à beaucoup de choses dangereuses ; et que nous obligeant à une extrême moderation dans les paroles, il nous met à couvert d'une infinité de perils. Il est vrai qu'il nous prive aussi du bien d'édifier les autres. Mais comme Dieu nous a chargés plus particulièrement de notre salut que de celui de nos freres, il semble qu'il y ait plus de sujet de desirer cet état que de s'en affliger ; et que ceux qui y sont réduits, de quelque maniere que cela soit arrivé, ont raison de dire à Dieu avec confiance et avec joie : Bonum etc.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.12

p273

que quoique le dépit que les hommes ont quand on s'oppose à leurs passions soit injuste, il n'est pas à propos de s'y opposer. Trois sortes de passions, justes, indifferentes, injustes.

*comment on se doit conduire à
l'égard des passions injustes.*

ce que nous avons dit des moyens
de ne point blesser les hommes
en contredisant leurs opinions, nous
donne beaucoup d'ouverture pour
comprendre de quelle sorte il les faut
ménager dans leurs passions, puisque
ces opinions mêmes en font partie,
et qu' ils ne se piquent quand on combat
leurs opinions, que parcequ' ils les
aiment, et qu' ils y sont attachés par
passion.

Ce dépit qu' ils ressentent quand on
l' oppose à leurs desirs, vient de la
même source, que celui qu' ils ont
quand on contredit leur sentiment ;
c' est-à-dire, d' une tyrannie naturelle,
par laquelle ils voudroient dominer

p274

sur tous les hommes, et les assujettir à
leurs volontés. Mais parcequ' elle paroît
trop déraisonnable quand elle se
montre à découvert, l' amour-propre
a soin de la déguiser en couvrant les
passions d' un voile de justice, et en
leur persuadant que l' opposition qu' ils
y trouvent ne les offense que parcequ' elle
est injuste et contraire à la
raison.

Mais encore que ce sentiment soit
injuste et qu' on ne dût pas l' avoir,
il n' est pas juste néanmoins de se mettre
au hazard de l' exciter par son indiscretion :
et il peut souvent arriver,
que comme celui qui s' offense de ce
que l' on ne suit pas ses inclinations,
a tort ; celui qui ne les suit pas en a
encore davantage : parcequ' il manque
à quelque devoir à quoi la raison
l' obligeoit, et qu' il est cause des fautes
que ce dépit fait commettre à ceux
qui le ressentent.

Il faut donc s' appliquer à ce que
l' on doit aux inclinations des autres,
parcequ' autrement il est impossible
d' éviter les plaintes, les murmures,
les querelles, qui sont contraires à la
tranquillité de l' esprit et à la charité,

et par consequent à l' état d' une vie vraiment chrétienne.

Or il faut remarquer d' abord, que nous ne recherchons pas ici le moyen de plaire aux hommes, mais seulement celui de ne leur pas déplaire, et de ne nous pas attirer leur aversion : parceque cela suffit à la paix dont nous parlons. Il est vrai qu' en gagnant leur affection, on y reüssit mieux : mais souvent cette affection coûte trop à acquérir. Il faut se contenter de ne pas se faire haïr, et d' éviter les reproches et les plaintes. Et c' est ce que l' on ne peut faire qu' en étudiant les inclinations des hommes, et en les suivant autant que la justice, ou l' exige, ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a que l' on peut appeller justes, d' autres indifferentes, et d' autres injustes. Il ne faut jamais contenter positivement celles qui sont injustes : mais il n' est pas toûjours necessaire de s' y opposer. Lorsqu' on le fait il faut toûjours comparer le bien et le mal, et voir si l' on a sujet d' esperer un plus grand bien de cette opposition, que le mal qu' elle pourra causer. Car on peut appliquer

à toutes sortes de gens la regle que Saint Augustin donne pour reprendre les grands du monde : *que s' il y a à craindre etc.* . Au-reste il ne faut pas s' imaginer qu' il soit besoin de peu de vertu pour souffrir ainsi en patience les defauts que l' on ne croit pas pouvoir corriger ; et que la liberté qui fait reprendre fortement les desordres, soit plus rare et plus difficile que la disposition d' une personne qui en gemit devant Dieu ; qui se fait violence pour n' en rien témoigner ; et qui bien-loin d' en mépriser les autres, s' en sert pour s' humilier soi-même par la vûe de la misere commune des hommes. Car cette disposition enferme en même-temps

la pratique de la mortification,
en reprimant l' impetuosit  naturelle
qui porte à s' élever contre
ceux que l' on n' est pas en état de corriger ;
celle de l' humilité, en nous
donnant une idée plus vive de notre

p277

propre corruption ; et celle de la charité,
en nous faisant supporter patiemment
les defauts du prochain.
Enfin on resiste par là à l' un des
grands defauts des hommes, qui est
que leurs passions se mêlent par-tout,
et que c' est par là qu' ils choisissent
pour l' ordinaire jusques aux vertus
qu' ils veulent pratiquer. Ils veulent
reprendre ceux qu' il faudroit se contenter
de souffrir, et se contentent de
souffrir ceux qu' il faudroit reprendre.
Ils s' appliquent aux autres, quand
Dieu demande qu' ils ne s' appliquent
qu' à eux-mêmes : et ils veulent ne
s' appliquer qu' à eux-mêmes, lorsque
Dieu veut qu' ils s' appliquent aux autres.
S' ils ne peuvent pratiquer certaines
actions de vertu qu' ils ont dans
l' esprit, ils abandonnent tout : au-lieu
de voir que cette impuissance où Dieu
les met à l' égard de ces vertus, leur
donne le moyen d' en pratiquer d' autres,
qui seroient d' autant plus agreables
  Dieu, que leur volonté et leur
propre choix y auroient moins de part.
C' est encore une faute que l' on peut
commettre sur ce sujet, de prendre la
charge de s' opposer aux passions même

p278

les plus injustes, lorsque d' autres le
peuvent faire avec plus de fruit que
nous : parcequ' il est visible que cet
empressement vient d' une espece de
malignité qui se plaît à incommoder.
Car il s' en m le dans les reprehensions
justes, aussi-bien que dans les injustes ;
et elle est même bien-aise d' avoir

des prétextes justes de s' opposer
aux autres : parceque ceux qu' elle contriste,
le sont d' autant plus qu' ils l' ont
mieux mérité.

Cette même regle oblige de prendre
les voies les moins choquantes et les
plus douces, quand on est obligé de
faire quelque action desagréable au
prochain, et il ne faut pas se croire
exemt de faute, lorsqu' on se contente
d' avoir raison dans le fond, et que l' on
n' a nul égard à la maniere dont on fait
les choses ; que l' on ne prend aucun
soin d' en diminuer l' amertume, et de
persuader à ceux dont on traverse les
passions, que c' est par necessité que
l' on s' y porte, et non par inclination.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.13

p279

*comment on se doit conduire à l' égard
des passions indifferentes et justes
des autres.*

j' appelle passions indifferentes, celles
dont les objets n' étant pas mauvais
d' eux-mêmes, pourroient être
recherchés sans passion et par raison,
quoique peut-être on les recherche
avec une attache vicieuse. Or
dans ces sortes de choses nous avons
encore plus de liberté de nous rendre
aux inclinations des autres. Car nous
ne sommes pas leurs juges ; et il faut
une évidence entiere pour avoir droit
de juger qu' ils ont trop d' attache à
ces objets d' ailleurs innocens. Nous
ne savons pas même si ces attaches
ne leur sont point necessaires ; puisqu' il
y a bien des gens qui tomberoient
dans des états dangereux, si on
les séparoit tout-d' un-coup de toutes
les choses ausquelles ils ont de l' attache.
De plus, ces sortes d' attaches se
doivent détruire avec prudence et

p280

circonspection, et nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s' y faut prendre. Enfin, il est souvent à craindre que nous ne leur fassions plus de mal par l' aigreur que nous leur causons en nous opposant indiscrettement à ces passions que l' on appelle innocentes, que nous ne leur procurons de bien par l' avis que nous leur donnons. Il peut donc y avoir de l' indiscretion à parler fortement contre l' excès de la propreté devant les personnes qui y ont de l' attache ; contre l' inutilité des peintures devant ceux qui les aiment ; contre les vers et la poesie devant ceux qui s' en mêlent : ces sortes d' avertissemens sont des especes de remedes. Ils ont leur amertume, leur desagréement et leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions que les medecins dispensent les leurs ; et c' est agir en empirique ignorant que de les proposer à tout le monde sans discernement. Il suffit pour se rendre aux inclinations des autres, lors même que l' on les soupçonne d' y avoir de l' attache,

p281

de ne pas voir clairement qu' on leur soit utile en s' y opposant. Il faut de la lumiere et de l' adresse pour entreprendre de les guerir : mais le défaut de l' une ou de l' autre suffit pour se rendre à leurs desirs dans les choses qui ne sont pas mauvaises d' elles-mêmes. Car alors on a droit de regler ses actions par la loi generale de la charité, qui nous doit rendre disposés à obliger et à servir tout le monde. Et l' utilité d' acquerir leur affection, en leur témoignant qu' on les aime, se rencontrant toujours dans cette condescendance, il faut un avantage plus grand et plus clair pour nous porter à nous en priver. J' appelle passions justes, celles dans lesquelles nous sommes obligés par quelques loix de suivre les autres ;

quoiqu' il ne soit peut-être pas juste
qu' ils exigent de nous cette déférence.
Car comme nous sommes plus
obligés de satisfaire à nos obligations
que de corriger leurs défauts, la raison
veut que nous nous acquittions
avec simplicité de ce que nous leur devons, et
que nous leur ôtions ainsi
tout sujet de plainte ; sans nous mettre

p282

en peine s' ils ne l' exigent point
avec trop d' envie ou trop d' empressement.
Or pour comprendre l' étendue de
ces devoirs, il faut savoir qu' il y a des
choses que nous devons aux hommes
selon certaines loix de justice, que l' on
appelle proprement loix ; et d' autres
que nous leur devons selon de simples
loix de bienveillance, dont l' obligation
naît du consentement des hommes
qui sont convenus entr' eux de blâmer
ceux qui y manqueroient. C' est de
cette dernière manière que nous devons
à ceux avec qui nous vivons les
civilités établies entre les honnêtes-gens,
quoiqu' elles ne soient point
régées par des loix expresses : que
nous leur devons certains services
selon le degré de liaison que nous
avons avec eux : que nous leur devons
une correspondance d' ouverture
et de confiance, à proportion de
ce qu' ils nous en témoignent : car les
hommes ont établi toutes ces loix.
Il y a de certaines choses qu' on doit
faire pour ceux avec qui on est en un
certain degré de familiarité, que l' on
pourroit refuser à d' autres, sans qu' ils

p283

eussent droit de le trouver mauvais.
Il faut tâcher de se rendre exact à
tous ces devoirs, autrement il est
impossible d' éviter les plaintes, les murmures
et l' aversion des hommes. Car
il n' est pas croyable combien ceux qui

ont peu de vertu, sont choqués quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnaissance et de civilité établis dans le monde, et combien ces choses refroidissent le peu qu' ils ont de charité. Ce sont des objets qui les troublent et qui les irritent toujours, et qui détruisent l' édification qu' ils pourroient recevoir du bien qu' ils voient en nous ; parceque ces défauts qui les blessent en particulier, leur sont infiniment plus sensibles que les vertus qui ne les regardent point.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.14

p284

que la loi éternelle nous oblige à la gratitude.
la charité nous obligeant à compatir à la foiblesse de nos freres, et à leur ôter tout sujet de tentation, nous oblige aussi à nous acquitter avec soin des devoirs que nous avons marqués. Mais ce n' est pas la charité seulement, c' est la justice même, et la loi éternelle qui le prescrit, comme il est facile de le faire voir, tant au regard des témoignages de gratitude, qu' à l' égard des devoirs de civilité à laquelle on peut reduire les autres dont nous avons parlé, comme l' ouverture, la confiance, l' application, qui sont des especes de civilité. La source de toute la gratitude que nous devons aux hommes, est que comme Dieu se sert de leur ministere pour nous procurer divers biens de l' ame et du corps ; il veut aussi que notre gratitude remonte à lui par les hommes, et qu' elle embrasse les instrumens

p285

dont il se sert. Et comme il se cache dans ses bienfaits, et qu' il

veut que les hommes en soient les causes visibles, il veut aussi qu' ils tiennent sa place pour recevoir exterieurement de nous les effets de la reconnaissance que nous lui devons.

Ainsi c' est violer l' ordre de Dieu, que de se vouloir contenter d' être reconnoissant envers lui, et de ne l' être point envers ceux dont il s' est servi pour nous faire sentir des effets de sa bonté.

Si donc les hommes sont attentifs par un mouvement interessé à ceux qui leur doivent de la reconnaissance ; Dieu l' est aussi, selon l' ecriture, mais par une justice toute pure et toute desinteressée. Car c' est ce que dit le sage dans ces paroles : Deus etc. Et il faut se servir de cette double attention pour exciter la nôtre, et pour tenir nos yeux arrêtés sur les hommes qui nous demandent ces devoirs, et sur Dieu qui nous ordonne de les rendre. Il ne faut pas prétendre s' en exempter par le prétexte du desinterressement,

p286

et de la pieté de ceux à qui nous avons obligation, et sur ce qu' ils n' attendent rien de nous. Car quelque desinteressés qu' ils soient, ils ne laissent pas de voir ce qui leur est dû : et il est rare qu' ils le soient jusqu' au point de n' avoir aucun ressentiment, lorsque l' on a peu d' application à s' en acquitter. Outre que s' ils n' en viennent pas jusqu' aux reproches, il est très-aisé qu' ils prennent un certain tour qui fait à-peu-près le même effet qu' un ressentiment humain. Ils disent qu' ils ne peuvent pas s' aveugler pour ne pas voir que ces personnes en usent mal : mais qu' ils les en dispensent de bon-coeur. Ainsi en les dispensant, on ne laisse pas de blâmer leur procedé, et par là on vient insensiblement à les moins aimer, et enfin à leur donner moins de marques d' affection. Il en est de même des devoirs de civilité. Les gens les plus détachés ne

laissent pas de remarquer quand on y manque : et les autres s' en offensent effectivement. Quand on n' est pas persuadé par les sens, qu' on est aimé et considéré, il est difficile que le

p287

coeur le soit, ou qu' il le soit vivement. Or c' est la civilité qui fait cet effet sur les sens, et par les sens sur l' esprit ; et si l' on y manque, cette negligence ne manque point de produire dans les autres un refroidissement qui passe souvent des sens jusqu' au coeur.

MOYENS CONSERVER PAIX P.1 CH.15

raisons fondamentales du devoir de la civilité.

les hommes croient qu' on leur doit la civilité, et on la leur doit en effet selon qu' elle se pratique dans le monde ; mais ils n' en savent pas la raison. S' ils n' avoient pas d' autre droit de l' exiger que celui que leur donne la coûtume, on ne la leur devoit pas. Car cela ne suffit pas pour asservir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la source, aussi-bien que dans ce qui regarde la gratitude. Et s' il est vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu' il n' y a rien de si civil qu' un bon chrétien ; il faut qu' il y ait des raisons

p288

divines qui y obligent : et ce que nous allons dire peut aider à les découvrir. Il faut considerer pour cela que les hommes sont liés entr' eux par une infinité de besoins, qui les obligent par nécessité de vivre en société ; chacun en particulier ne se pouvant passer des autres : et cette société est conforme à l' ordre de Dieu, puisqu' il

permet ces besoins pour cette fin.
Tout ce qui est donc nécessaire pour
la maintenir est dans cet ordre, et
Dieu le commande en quelque sorte
par cette loi naturelle qui oblige chaque
partie à la conservation de son
tout. Or il est absolument nécessaire,
afin que la société des hommes subsiste,
qu' ils s' aiment et se respectent
les uns les autres. Car le mépris et la
haine sont des causes certaines de
desunion. Il y a une infinité de petites
choses très-nécessaires à la vie, qui se
donnent gratuitement, et qui n' entrant
pas en commerce ne se peuvent
acheter que par l' amour. De plus cette
société étant composée d' hommes
qui s' aiment eux-mêmes, et qui sont
pleins de leur propre estime ; s' ils

p289

n' ont quelque soin de se contenter et
de se ménager réciproquement, ce ne
sera qu' une troupe de gens mal satisfaits
les uns des autres, qui ne pourront
demeurer unis. Mais comme l' amour
et l' estime que nous avons pour
les autres, ne paroissent point aux
yeux, ils se sont avisé d' établir
entr' eux certains devoirs qui seroient des
témoignages de respect et d' affection.
Et il arrive de là nécessairement, que
de manquer à ces devoirs, c' est témoigner
une disposition contraire à l' amour
et au respect. Ainsi nous devons
ces actions extérieures à ceux à qui
nous devons les dispositions qu' elles
marquent : et nous leur faisons injure
en y manquant, parceque cette omission
marque des sentimens où nous ne
devons pas être à leur égard.
On peut donc et l' on doit même
se rendre exact aux devoirs de civilité
que les hommes ont établis : et les
motifs de cette exactitude sont non
seulement très-justes : mais ils sont
même fondés sur la loi de Dieu. On
le doit faire pour éviter de donner l' idée
qu' on a du mépris ou de l' indifférence
pour ceux à qui on ne les rendroit

p290

pas ; pour entretenir la société humaine, à laquelle il est juste que chacun contribue, puisque chacun en retire des avantages très-considérables ; et enfin pour éviter les reproches intérieurs, ou extérieurs de ceux à l'égard de qui on y manqueroit, qui sont les sources des divisions qui troublent la tranquillité de la vie, et cette paix chrétienne qui est l'objet de ce discours.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH. 1

p291

qu' il ne faut pas établir sa paix sur la correction des autres. Utilité de la suppression des plaintes. Qu' elles font ordinairement plus de mal que de bien.

il ne suffit pas pour conserver la paix avec les hommes d' éviter de les blesser ; il faut encore savoir souffrir d' eux lorsqu' ils font des fautes à notre égard. Car il est impossible de conserver la paix intérieure, si l' on est si sensible à tout ce qu' ils peuvent faire et dire de contraire à nos inclinations, et à nos sentimens : et il est difficile même que le mécontentement intérieur que nous aurons

p292

conçû n' éclatte au-dehors, et ne nous dispose à agir envers ceux qui nous auront choqué, d' une manière capable de les choquer à leur tour : ce qui augmente peu-à-peu les différends, et les porte souvent aux extrémités. Il faut donc tâcher d' arrêter les divisions et les querelles dans leur naissance

même. Et l' amour-propre ne
manque jamais de nous suggerer sur
ce sujet, que le moyen d' y reüssir, seroit
de corriger ceux qui nous incommodent, et de
les rendre raisonnables,
en leur faisant connoître qu' ils
ont tort d' agir avec nous comme ils
font. C' est ce qui nous rend si sujets
à nous plaindre du procedé des autres,
et à faire remarquer leurs defauts,
ou pour les corriger de ce qui nous
déplaît en eux, et pour les en punir
par le dépit que nos plaintes leur peuvent
causer, et par le blâme qu' elles
leur attirent.

Mais si nous étions nous-mêmes
vraiment raisonnables, nous verrions
sans peine que ce dessein d' établir la
paix sur la reformation des autres, est
ridicule, par cette raison même que
le succès en est impossible. Plus nous

p293

nous plaindrons du procedé des autres,
plus nous les aigrirons contre
nous, sans les corriger. Nous nous ferons
passer pour delicats, fiers, orgueilleux ;
et le pis est que cette opinion
qu' on aura de nous, ne sera pas
tout-à-fait injuste, puisqu' en effet
ces plaintes ne viennent que de delicatesse
et d' orgueil. Ceux mêmes qui
témoigneront entrer dans nos raisons,
et qui croiront qu' on nous aura fait
quelque injustice, ne laisseront pas
d' être mal édifiés de notre sensibilité.
Et comme les hommes sont naturellement
portés à se justifier, si ceux
dont nous nous plaindrons ont un
peu d' adresse, ils tourneront les choses
de maniere que l' on nous donnera le
tort. Car le même defaut de justesse,
d' esprit et d' équité qui fait faire aux
gens les fautes dont nous nous plaignons,
les empêche aussi souvent de
les reconnoître, et leur fait prendre
pour vrai et pour juste tout ce qui
peut servir à les en justifier.
Que si ceux dont nous nous plaignons
sont élevés au-dessus de
nous par le rang, par la creance et

par l' autorité, les plaintes que nous

p294

en pourrions faire, seroient encore plus inutiles et plus dangereuses. Elles ne nous peuvent donner que la satisfaction maligne et passagere, de les faire condamner par ceux à qui nous nous en plaindrions ; et elles produisent dans la suite de mauvais effets, durables et permanens, en aigrissant ces gens-là contre nous, et en rompant toute l' union que nous pourrions avoir avec eux.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire ; à quitter absolument le dessein chimerique de corriger tout ce qui nous déplaît dans les autres, et à tâcher d' établir notre paix et notre repos sur notre propre reformation, et sur la moderation de nos passions. Nous ne disposons ni de l' esprit ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions qu' autant que nous y aurons donné occasion, mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles, et de nos pensées. Nous sommes chargés de travailler sur nous-mêmes, et de nous corriger de nos defauts : et si nous le faisons comme il faut, rien

p295

de ce qui viendroit du dehors ne seroit capable de nous troubler. Nous ne manquons jamais dans les affaires temporelles, de préférer un bien certain qui nous regarde, à un bien incertain qui regarde les autres. Si nous en faisons de même dans les affaires de notre salut, nous reconnoîtrions tout-d' un-coup, que le parti de se plaindre est ordinairement un parti faux, et que la raison condamne. Car en ne nous plaignant point, nous profitons certainement à

nous-mêmes. Et il est fort incertain qu' en nous plaignant nous profitons au prochain. Pourquoi donc nous privons nous du bien de la patience, sous prétexte de leur procurer le bien de la correction ? Il faudrait au-moins qu' il y eût une grande apparence d' y reüssir : et à moins que de cela c' est agir contre la vraie raison que de renoncer sur une esperance si incertaine, au bien certain qu' apporte la souffrance humble et paisible. On peut dire en general à l' égard du silence, qu' il faut des raisons pour parler, mais qu' il n' en faut point pour se taire : c' est-à-dire, qu' il suffit pour

p296

être obligé au silence, de n' avoir pas d' engagement à parler. Mais cette maxime se peut encore appliquer avec plus de raison à ce silence qui étouffe les plaintes. Il faut des raisons très-fortes et très évidentes pour se plaindre : mais pour ne se plaindre pas, il suffit de ne pas être dans une nécessité évidente de se plaindre.

Quelles dettes remettons-nous à nos freres, si nous exigeons d' eux par nos plaintes tout ce qu' ils nous peuvent devoir, et si nous nous vengeons d' eux pour les moindres fautes qu' ils commettent contre nous, en les faisant condamner par tous ceux que nous pouvons ? Comment pourrons-nous demander à Dieu avec quelque confiance, qu' il nous remette nos offenses, si nous n' en remettons aucune de celles que nous croyons qu' on nous fait ?

Il n' y a rien au-contraire de plus utile que de supprimer ainsi ses plaintes et son ressentiment. C' est le meilleur moyen d' obtenir de Dieu qu' il ne nous traite pas selon la rigueur de sa justice, et qu' il n' entre pas, comme dit l' ecriture, en jugement avec nous.

p297

C' est la voie la plus sûre d' assoupir les differends dans leur naissance et d' empêcher qu' ils ne s' aigrissent. C' est une charité qu' on pratique envers soi-même, en se procurant le bien de la patience, en ne s' attirant pas la reputation de delicat et de pointilleux, en s' épargnant la peine que l' on ressent, lorsque l' adresse des hommes à se justifier fait que l' on nous donne ouvertement le tort dans les choses où nous croyons avoir raison. C' est une charité que l' on fait aux autres en les souffrant dans leurs foiblesses, et en leur épargnant, et la petite confusion qu' ils ont meritée, et les nouvelles fautes qu' ils feroient peut-être en se justifiant et en chargeant de nouveau ceux à qui ils ont déjà donné sujet de se plaindre. Enfin c' est ordinairement le meilleur moyen de les gagner, l' exemple de notre patience étant bien plus capable que nos plaintes de leur changer le coeur envers nous. Car les plaintes ne peuvent tout au plus que leur faire corriger l' exterieur qui est peu de chose ; et elles augmentent plutôt l' aversion interieure qui produit les choses

p298

dont nous nous plaignons.
Que perdrons-nous en faisant resolution de ne nous point plaindre ?
Rien du-tout ; je dis même pour ce monde. On n' en médiera pas davantage de nous. Au-contre, si-tôt que l' on s' appercevra de notre retenue, on sera moins porté à en médire. On ne nous en traitera pas plus mal. On nous en aimera davantage. Tout se reduira à quelques incivilités, et quelques discours injustes auxquels nous ne remedierions pas en nous plaignant. Cette maligne satisfaction que nous recevons en communiquant notre mécontentement aux autres par nos plaintes, vaut-elle la peine de nous priver du tresor que nous pouvons acquerir par l' humilité et par la patience ?

Le temps le plus propre pour nous confirmer dans cette resolution, c' est lorsqu' il nous arrive de nous échapper en quelques plaintes ; car nous ne reconnoissons jamais mieux la vanité et le neant de ce plaisir que nous y avons cherché. C' est alors qu' il faut que nous nous disions à nous-mêmes :

p299

c' est donc pour cette vaine satisfaction que nous nous sommes privés du bien inestimable de la patience et de la récompense que nous en pouvions esperer de Dieu. à quoi nous ont servi nos plaintes, et que nous en revient-il ? Nous avons tâché de faire condamner par les hommes, ceux dont nous nous sommes plaints, et peut-être ils n' ont condamné que nous : mais ce qui est certain, est que Dieu nous a condamnés de malignité, d' impatience et de peu d' estime des biens du ciel. Avant ces plaintes nous avons quelque avantage sur ceux qui nous avoient offensé : mais en nous plaignant, nous nous sommes mis au dessous d' eux, parceque nous avons sujet de croire que la faute que nous avons commise contre Dieu, est plus grande que toutes celles que les hommes peuvent faire contre nous. Ainsi nous nous sommes fait beaucoup plus de tort, que nous n' en pouvions recevoir par les petites injustices des hommes. Car elles ne nous pouvoient priver que de choses peu considerables, au-lieu que l' injustice que nous nous faisons à nous-mêmes par ces

p300

plaintes d' impatience, nous privent du bien éternel qui est attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de sujet de nous plaindre de nous-mêmes que des autres. Ces considerations peuvent beaucoup

servir pour reprimer l' inclination
que nous avons à nous décharger le
coeur par des plaintes, et pour nous
regler exterieurement dans nos paroles.
Mais il n' est pas possible que
nous demeurions long-temps dans cette
retenue, si nous laissons agir au-dedans
notre ressentiment dans toute
sa force et toute sa violence. Les
plaintes exterieures viennent des
interieures ; et il est bien difficile de les
retenir quand on en a le coeur rempli.
Elles échappent tou̇jours et se
font ouverture par quelque endroit.
Outre que la principale fin de la
moderation exterieure étant de nous
procurer la paix interieure, il serviroit
peu de paroître moderé et patient
au-dehors, si tout étoit au-dedans
dans le desordre, et dans le tumulte.
Il faut donc tâcher d' étouffer
aussi-bien ses plaintes que l' ame forme

p301

en elle-même, et dont elle est
l' unique témoin, que celles qui éclatent
devant les hommes : et le seul
moyen de le faire, est de se dépouiller
de l' amour des choses qui les excitent.
Car enfin on ne se plaint point pour
des choses qui sont absolument indifferentes.
Les sujets de plaintes sont infinis,
puisqu' ils comprennent tout ce que
nous pouvons aimer, et en quoi les
hommes nous peuvent nuire ou déplaire.
On les peut néanmoins reduire
à quelques chefs generaux, comme
le mépris, les jugemens injustes,
les médisances, l' aversion, l' incivilité,
l' indifferance ou l' inapplication,
la reserve, ou le manque de confiance,
l' ingratitude, les humeurs incommodes.
Nous haïssons naturellement toutes
ces choses, parceque nous aimons
celles qui y sont contraires, savoir
l' estime, et l' amour des hommes, la
civilité, l' application à ce qui nous
regarde, la confiance, la reconnoissance,
les humeurs douces et commodes.
Ainsi pour se délivrer de l' impression
que font sur notre esprit ces

objets de notre haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grace qui le puisse faire. Mais comme la grace se sert des moyens humains, il n'est pas inutile de se remplir l'esprit des considérations qui nous découvrent la vanité de ces objets de notre attachement. Et c'est la vûe que nous avons dans les réflexions suivantes, que nous ferons sur les causes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour de l'estime et de l'approbation des hommes.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.2

vanité et injustice de la complaisance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.
rien ne fait plus voir combien l'homme est profondément plongé dans la vanité, dans l'injustice, et dans l'erreur, que la complaisance que nous sentons, lorsque nous nous apercevons qu'on juge avantageusement de nous et qu'on nous estime :

parceque d'une part la lumiere qui nous reste, toute aveugle qu'elle est, ne l'est point à cet égard, et qu'elle nous convainc clairement que cette passion est vaine, injuste et ridicule ; et que de l'autre tout convaincus que nous en sommes, nous ne la sçaurions étouffer, et nous la sentons toujours vivante au fond de notre coeur. Il est bon néanmoins d'écouter souvent ce que la raison nous dit sur ce sujet. Si cela n'est pas capable d'éteindre entièrement cette malheureuse pente, c'est assez au-moins pour nous en donner de la honte et de la confusion, et pour en diminuer les effets. Il y a peu de gens assez grossièrement

vains pour aimer des louanges
visiblement fausses, et il ne faut
qu' avoir un peu d' honnêteté pour
n' être pas bien-aise que l' on se trompe
tout-à-fait sur notre sujet. C' est
une sottise, par exemple, dont peu de
personnes sont capables, que d' aimer
à passer pour savant dans une langue
que l' on n' a jamais étudiée, ou
pour habile dans les mathématiques,
lorsque l' on n' y sait rien du-tout.
On auroit peine à ne pas ressentir

p304

quelque confusion interieure d' une
vanité si basse. Mais pour peu de
fondement qu' ait cette estime, nous la
recevons avec une complaisance qui
nous convainc à peu près de la même
bassesse et de la même mauvaise foi.
Car pour en donner quelque image,
que diroit-on d' un homme qui se trouvant
frappé et défiguré depuis les
pieds jusques à la tête, d' un mal horrible
et incurable, sans avoir rien de
sain qu' une petite partie du visage,
et sans savoir même si cette partie
ne seroit point corrompue au-dedans,
l' exposerait à la vûe en cachant tout
le reste ; et se verroit louer avec
plaisir de la beauté de cette partie. On
diroit sans doute que l' excès de cette
vanité approcheroit de la folie. Cependant
ce n' est qu' un portrait de la
nôtre, et qui ne la représente pas
encore dans toute sa difformité. Nous
sommes pleins de defauts, de pechés,
de corruption. Ce que nous
avons de bon est fort peu de chose, et
ce peu de chose est souvent gâté et
corrompu par mille vûes et mille retours
d' amour-propre. Et néanmoins
s' il arrive que des gens qui ne voient

p305

pas la plûpart de nos defauts, regardent
avec quelque estime ce peu de

bien qui paroît en nous, qui est peut-être
tout corrompu, ce jugement tout
aveugle et tout mal fondé qu' il est, ne
laisse pas de nous flatter.
Je dis que cette image ne représente
pas notre vanité dans toute sa difformité.
Car celui qui se trouvant frappé
d' un mal si étrange, se plairoit
dans l' estime que l' on feroit de la
beauté de cette partie saine, seroit
sans doute vain et ridicule : mais au-moins
il ne seroit pas aveugle, et ne
laisseroit pas de connoître son état.
Mais notre vanité est jointe à l' aveuglement.
En cachant aux autres
nos defauts, nous tâchons de nous
les cacher à nous-mêmes ; et c' est
à quoi nous reüssissons le mieux.
Nous ne voulons être vûs que par
ce petit endroit que nous considerons
comme exempt de defaut : et nous ne
nous regardons nous-mêmes que par là.
Qu' est-ce donc que cette estime
qui nous flatte ? Un jugement fondé
sur la vûe d' une petite partie de
nous-mêmes, et sur l' ignorance de

p306

tout le reste. Et qu' est-ce que cette
complaisance ? Une vûe de nous-mêmes
pleine d' aveuglement, d' erreur,
d' illusion, dans laquelle nous ne nous
considerons que par un petit endroit,
en oubliant toutes nos miseres et
toutes nos plaies.
Mais qu' y a-t-il de si agreable et
de si digne de notre attache dans
ces jugemens ? Interrogeons-nous
nous-mêmes, ou plutôt interrogeons
notre propre experience : elle nous
dira qu' il n' y a rien de plus vain et
de moins durable que cette estime.
Celui qui nous aura approuvé dans
quelque rencontre particuliere, n' en
sera pas moins disposé à nous rabaisser
en une autre. Souvent cette estime
même en sera la cause, parcequ' elle
excite plutôt la jalousie que l' affection.
Après avoir tiré de la bouche
des hommes quelques louanges
vaines et steriles, ils nous préfereront

les derniers des hommes qui seront plus dans leurs intérêts. Ils empoisonneront les témoignages qu'ils ne pourront refuser à ce que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos défauts. Ils estimeront en nous

p307

ce qu'il y a de moins estimable, et ils y condamneront ce qui méritera d'y être estimé. En vérité ne faut-il pas avoir une extrême bassesse de cœur, ou une petitesse d'esprit bien étrange, pour se plaire à un objet si vain et si méprisable ?

Supposons même l'estime la plus judicieuse et la plus sincère que nous puissions nous imaginer et que notre vanité puisse souhaiter ; relevons-la par la qualité des personnes, par leur esprit, et par tout ce qui peut le plus servir à flatter l'inclination que nous y avons ; qu'y a-t-il d'aimable et de solide en tout cela à ne regarder cette estime qu'en elle-même ? C'est un regard de ces personnes vers nous, qui suppose que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, et qui n'y ajoute rien. Il nous laisse tels que nous sommes, et ainsi il nous est entièrement inutile. Ce regard ne subsiste qu'autant qu'ils s'appliquent à nous. Et cette application est rare. Tel de ceux dont l'estime nous flatte, ne pensera pas à nous deux fois l'an : et quand il y pensera, il y pensera peu, en nous oubliant le reste du temps.

p308

Ce regard d'estime est de plus un bien si fragile, que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, sans qu'il y ait même de notre faute. Un faux rapport, une inadvertence, une petite bizarrerie effacera toute cette estime, ou la rendra plus nuisible qu'avantageuse : car quand l'estime est

jointe à l' aversion, elle ne fait qu' ouvrir
les yeux pour remarquer les defauts,
et le coeur pour recevoir favorablement
tout ce qu' on entend dire contre
ceux que l' on estime et que l' on hait,
parcequ' on hait même cette estime,
et que l' on est bien-aise de s' en délivrer
comme d' une chose dont on se
trouve chargé.

Si nous ne voyons point ce regard
d' estime dans l' esprit des autres, il est
à notre égard comme s' il n' étoit point.
Si nous le voyons, c' est un objet dangereux
pour nous, dont la vûe nous
veut ravir le peu de vertu que nous
avons. Quel est donc ce bien qui ne
sert de rien quand on ne le voit pas,
et qui nuit quand on le voit, et qui
a tout-ensemble toutes ces qualités,
d' être vain, inutile, fragile, dangereux ?

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.3

p309

*qu' on n' a pas droit de s' offenser du
mépris, ni des jugemens desavantageux
qu' on fait de nous.*

si nous n' aimions point l' approbation
des hommes, nous serions
peu sensibles à tous les discours
desavantageux qu' ils pourroient faire de
nous, puisque l' effet n' en seroit, tout-au-plus,
que de nous priver d' une chose
qui nous seroit indifferente. Mais parcequ' il
y en a qui s' imaginent qu' encore qu' il ne
soit pas permis de desirer
l' estime, on a sujet neanmoins de s' offenser
du mépris et de la médisance,
il est bon d' examiner ce qu' il y a de
réel dans ces objets qui irritent si fort
nos passions.

Pour reconnoître donc combien notre
delicatesse est injuste sur ce point,
et que tous les sentimens qu' elle excite
en nous sont contraires à la vraie
raison, et ne naissent pas tant des objets
mêmes, que de la corruption de
notre coeur, il ne faut que considerer

p310

que ces jugemens et ces discours qui nous blessent, peuvent être de trois sortes. Car ils sont ou absolument vrais, ou absolument faux, ou vrais en partie, et en partie faux. Or dans toutes ces trois diverses especes, le ressentiment que nous en avons est également injuste.

Si ces jugemens sont vrais, n' est-ce pas une chose horrible de ne se mettre pas en peine que nos defauts soient connus de Dieu, et de ne pouvoir souffrir qu' ils le soient des hommes ? Et peut-on témoigner plus visiblement que l' on préfere ces hommes à Dieu ? N' est-ce pas le comble de l' injustice de reconnoître que nos pechés meritent une éternité de supplices, et de ne pas accepter avec joie une peine aussi legere que l' est la petite confusion qu' ils nous attirent devant les hommes ?

Cette connoissance que les hommes ont de nos fautes et de nos miseres ne les augmente pas, elle seroit capable au-contre de les diminuer, si nous la souffrions humblement.

C' est donc une folie toute visible de n' avoir aucun sentiment des maux

p311

réels que nous nous faisons nous-mêmes, et de sentir si vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien ? Et cette sensibilité n' est qu' une preuve évidente de la grandeur de notre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoissent de nos defauts, n' en est qu' une bien petite partie.

Que si ces jugemens et ces discours sont faux et mal fondés, le ressentiment que nous en avons n' en est gueres moins déraisonnable et moins injuste. Car pourquoi le jugement de

Dieu qui nous justifie, ne suffit-il pas pour nous faire mépriser celui des hommes ? Pourquoi ne fait-il pas sur nous le même effet que l' approbation de nos amis et de ceux que nous estimons, qui suffit ordinairement pour nous consoler de ce que les autres peuvent penser ou dire contre nous ? Pourquoi la raison qui nous fait voir que ces discours ne nous peuvent nuire, qu' ils ne font aucun mal par eux-mêmes, ni à notre ame, ni à notre corps ; qu' ils nous peuvent même être très-utiles, a-t-elle si peu de pouvoir sur notre coeur qu' elle ne nous puisse faire

p312

surmonter une passion si vaine et si déraisonnable ?
Nous ne nous mettons pas en colere lorsque l' on s' imagine que nous avons la fièvre quand nous sommes assurés de ne pas l' avoir. Pourquoi donc s' aigrit-on contre ceux qui croient que nous avons commis des fautes que nous n' avons point commises, ou qui nous attribuent des defauts que nous n' avons pas, puisque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, et nous donner ces defauts, que la pensée d' un homme qui croit que nous avons la fièvre, n' est capable de nous la donner effectivement ?
C' est, dira-t-on, qu' on ne méprise pas une personne qui a la fièvre, et que c' est un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde : qu' ainsi le jugement de ceux qui nous l' attribuent ne nous blesse pas : mais que ceux qui nous imputent des defauts spirituels, y joignent ordinairement le mépris et causent la même idée et le même mouvement dans les autres. C' est en effet la véritable cause de ce sentiment ; mais cette cause n' en

p313

fait que mieux connoître l' injustice.
Car si nous nous faisons justice à nous-mêmes,
nous reconnoîtrions sans peine
que ceux qui nous attribuent des
defauts que nous n' avons pas, ne nous
en attribuent pas aussi un grand nombre
d' autres que nous avons effectivement ;
et qu' ainsi nous gagnons à tous
ces jugemens dont nous nous plaignons,
quelque faux qu' ils soient. Les
jugemens des hommes nous seroient
infiniment moins favorables, s' ils étoient
entierement conformes à la verité,
et si ceux qui les font connoissoient
tous nos veritables maux. S' ils
nous font donc quelque petite injustice,
ils nous font grace en mille manieres,
et nous ne voudrions pour rien
qu' ils nous traitassent avec une exacte
justice.

Mais nous sommes si déraisonnables
et si injustes, que nous voulons profiter
de l' ignorance des hommes. Nous
ne pouvons souffrir qu' ils nous ôtent
rien de ce que nous croyons avoir : et
nous voulons conserver dans leur esprit
la reputation de beaucoup de bonnes
qualités que nous n' avons pas.
Nous nous plaignons de ce qu' ils

p314

croient voir en nous des defauts qui
n' y sont pas, et nous ne comptons
pour rien de ce qu' ils n' y voient pas
une infinité de defauts qui y sont réellement,
comme si le bien et le mal
ne consistoient que dans l' opinion des
hommes.

Si nous n' avons donc aucun sujet
de nous plaindre, ni des jugemens
veritables, ni même des faux, nous n' en
avons point par consequent de nous
offenser de ceux qui sont vrais en partie
et en partie faux. Cependant par le
plus injuste partage qu' on se puisse
imaginer, nous nous blessons de ce qu' ils
ont de faux, et nous ne nous humilions
point de ce qu' ils ont de veritable.
Et au-lieu qu' il faudroit étouffer
le ressentiment que nous avons de ce

qu' ils ont de faux et d' injuste par celui que nous devrions avoir de ce qu' ils ont de vrai, nous étouffons au-contre, par le vain sentiment que nous avons de quelque fausseté et de quelque injustice qui y est mêlée, celui que nous devrions avoir de ce qu' ils ont de réel et de solide.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.4

p315

que la sensibilité que nous éprouvons à l' égard des discours et des jugemens desavantageux que l' on fait de nous, vient de l' oubli de nos maux. Quelques remedes de cet oubli et de cette sensibilité.

je ne prétends pas que ces considerations suffisent pour nous corriger de notre injustice, mais elles peuvent au-moins nous en convaincre : et c' est quelque chose que d' en être convaincu. Car il y a toujours dans toutes ces plaintes interieures, et dans ce dépit que nous ressentons des jugemens et des discours qu' on fait de nous, un oubli de nos defauts et de nos miseres veritables ; puisqu' il est impossible que ceux qui le connoïtroient dans leur grandeur réelle, et qui en auroient le sentiment qu' ils devroient, pussent s' occuper des discours et des jugemens des hommes. Un homme chargé de dettes, accablé de procès, de pauvreté, de maladies, ne songe

p316

gueres à ce que l' on peut dire de lui. La realité de ses maux veritables ne lui permet pas de s' appliquer à ces maux imaginaires. Aussi le vrai remede de cette delicatesse, qui nous rend si sensibles à ce que l' on dit de nous, est de nous

appliquer fortement à nos maux spirituels,
à nos foiblesses, à nos dangers,
à notre pauvreté et au jugement que
Dieu fait de nous, et qu' il nous fera
connoître à l' heure de notre mort.
Si ces pensées étoient aussi vives et
aussi continuelles dans notre esprit
qu' elles y devroient être, il seroit malaisé
que les reflexions sur les jugemens
des hommes y pussent trouver entrée,
ou du moins qu' elles l' occupassent
tout entier, et le remplissent de
dépît et d' amertume comme elles
font si souvent.
Il est inutile pour cela de comparer
les jugemens des hommes avec celui
de Dieu, et d' en considerer les diverses
qualités. Les jugemens des hommes
sont souvent faux, injustes, incertains,
teméraires, et toûjours inconstans,
inutiles, impuissans. Soit
qu' ils nous approuvent, ou nous desapprouvent,

p317

ils ne changent rien à
ce que nous sommes, et ne nous rendent
en effet ni plus heureux ni plus
malheureux. Mais c' est du jugement
que Dieu portera de nous que dépend
tout notre bien, ou tout notre mal.
Ce jugement est toûjours juste, toûjours
veritable, toûjours certain et
inébranlable, les effets en sont éternels.
Quelle plus grande folie peut-on
donc s' imaginer que de n' appliquer
son esprit qu' à ces jugemens humains
qui nous importent si peu, et d' oublier
celui de Dieu d' où dépend tout
notre bonheur ?
On prétend souvent colorer envers
soi-même le dépît interieur que ces
jugemens desavantageux nous causent,
d' un prétexte de justice, en s' imaginant
que nous n' en sommes blessés
que parcequ' ils sont injustes, et
que ceux qui les font ont tort. Mais si
cela étoit, nous serions aussi touchés
des jugemens injustes que l' on fait des
autres, que de ceux que l' on fait de
nous ; et comme cela n' est pas, c' est
se flatter que de ne pas voir que c' est

l' amour-propre qui produit ce dépit
que nous sentons dans les choses qui

p318

nous regardent. Ce n' est pas l' injustice
en soi qui nous blesse, c' est d' en
être l' objet. Qu' on lui en donne un
autre, notre ressentiment cessera, et
nous nous contenterons de desapprouver
tranquillement et sans émotion
cette même injustice qui nous donnoit
tant d' indignation.

Cependant si nous raisonnions plus
juste, nous trouverions que ces jugemens
desavantageux ne nous regardent
point proprement, et que c' est
le hazard et non le choix qui les
détermine à nous avoir pour objet. Car
il faut que ceux qui jugent ainsi de
nous ayent été frappés par quelques
apparences qui les y ayent portés. Et
quoique ces apparences fussent trop
legeres, puisque nous supposons que
ces jugemens sont faux ; il est pourtant
vrai que ces personnes avoient l' esprit
disposé à former ces jugemens sur ces
apparences, de sorte qu' ils ne sont nés
que de la rencontre de ces apparences,
avec leur mauvaise disposition. Elles
auroient produit le même effet, s' ils
les avoient vûes en quelque autre.
Ainsi nous ne devons point croire que
ces jugemens nous regardent en particulier ;

p319

nous devons seulement supposer
que ces gens étoient disposés à
juger mal de toute personne qui les
frapperoit par telles ou telles apparences.
Le hazard a voulu que ce fût nous.
Mais cette mauvaise disposition et cette
legereté d' esprit qui produit les jugemens
temeraires, n' étoit pas moins indifferente
d' elle-même, qu' une pierre
jettée en l' air, qui blesse celui sur qui
elle tombe, non pas par choix, et parcequ' il
est un tel homme ; mais parcequ' il

s' est rencontré au lieu où elle devoit
tomber.
Il y a de plus une bizarerie ridicule
dans le dépit que nous avons des jugemens
et des discours desavantageux
qu' on a faits de nous. Car il faut avoir
peu de connoissance du monde pour
n' être pas persuadé qu' il est impossible
qu' on n' en fasse. On médit
des princes dans leurs antichambres.
Leurs domestiques les contrefont. On
parle des defauts de ses amis, et on
se fait une espece d' honneur de les
reconnoître de bonne-foi. Il y a même
des occasions où l' on le peut faire
innocemment. Quoi qu' il en soit, il
est certain que le monde est en possession

p320

de parler librement des defauts
des autres en leur absence. Les uns
le font par malignité, les autres bonnement ;
mais il y en a peu qui ne le
fassent. Il est donc ridicule de se promettre
d' être le seul au monde qu' on
épargnera ; et si ces jugemens et ces
discours nous mettent en colere, nous
n' en devons jamais sortir. Car il n' y a
point de temps où nous ne devions
nous tenir assûrés en general, ou qu' on
parle, ou qu' on a parlé de nous autrement
que nous ne voudrions. Mais parcequ' une
colere continuelle nous incommoderoit
trop, il nous plaît de
nous l' épargner sans raison, et d' attendre
à nous fâcher, qu' on nous rapporte
ce qui se dit de nous, et qu' on
nous marque ceux qui en parlent. Cependant
ce rapport n' y ajoute presque
rien, et devant qu' on nous l' eût fait,
nous devions nous tenir presque aussi
assûrés que l' on parloit de nous et de
nos defauts, que si l' on nous en eût
déjà averti. Ce petit degré d' assurance
que produit le rapport qu' on nous fait,
est en verité bien peu de chose, pour
changer comme il fait l' état de notre
ame.

p321

Ainsi de quelque maniere que l' on considere cette sensibilité que nous éprouvons en ces rencontres, on trouvera qu' elle est toûjours ridicule et contraire à la raison.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.5

qu' il est injuste de vouloir être aimé des hommes.

quand on desire d' être aimé des hommes, et que l' on est fâché d' en être haï, à cause que cela sert ou nuit à nos desseins, ce n' est pas proprement vanité ni dépit, c' est intérêt bon ou mauvais, juste ou injuste. Et ce n' est pas ce que nous considerons ici, où nous n' examinons que l' impression que font par eux-mêmes dans nos coeurs les sentimens d' amour ou de haine qu' on a pour nous, la seule vûe de ces objets n' étant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler sans que nous en considerions les suites. Car comme l' estime que nous avons pour nous-mêmes est jointe à un amour tendre et sensible, nous ne desirons pas

p322

seulement que les hommes nous approuvent, nous voulons aussi qu' ils nous aiment ; et leur estime ne nous satisfait nullement, si elle ne se termine à l' affection. C' est pourquoy rien ne nous choque tant que l' aversion, ni n' excite en nous de plus vifs ressentimens. Mais quoiqu' ils nous soient devenus naturels depuis le peché, ils ne laissent pas d' être injustes, et nous ne sommes pas moins obligés de les combattre ; ce qu' on peut faire par des reflexions peu differentes de celles que nous avons proposées contre l' amour de l' estime.

La recherche de l' amour des hommes est injuste, puisqu' elle est fondée sur ce que nous nous jugeons nous-mêmes

aimables, et qu' il est faux que nous le soyons. Elle naît d' aveuglement et d' une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux et dans l' indigence, se contenteroit bien que l' on eût de la charité pour lui, et qu' on le souffrît. Nous n' en demanderions pas davantage si nous connoissions bien notre état, et nous le connoîtrions si nous ne nous aveuglions point volontairement.

p323

Quiconque sait qu' il merite que toutes les creatures s' élevent contre lui, peut-il prétendre que ces mêmes creatures le doivent aimer ? Au-lieu donc que nous regardons l' amour des hommes comme nous étant dû, et leur aversion comme une injustice qu' ils nous font, nous devrions regarder au-contraire leur aversion comme nous étant dûe, et leur affection comme une grace que nous ne meritions pas. Mais s' il est injuste en general de se croire digne d' être aimé, il l' est encore beaucoup plus de vouloir être aimé par la force. Rien n' est plus libre que l' amour, et on ne doit pas prétendre de l' obtenir par des reproches ni par des plaintes. C' est peut-être par notre faute que l' on ne nous aime pas ; c' est peut-être aussi par la mauvaise disposition des autres : mais ce qui est certain, c' est que la force et la colere ne sont pas des moyens pour se faire aimer. Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n' est pas proprement sur nous que tombe cette aversion : car la source de toutes les aversions est la contrariété

p324

qui se rencontre entre la disposition où l' on est, et ce que l' on croit voir dans les autres. Or cette disposition agit contre tous ceux en qui cette

contrariété paroît. Quand il arrive donc, ou que nous avons en effet ces qualités qui sont l' objet de l' aversion de certaines personnes, ou que nous ne nous montrons à eux que par des endroits qui leur donnent lieu de nous les attribuer, nous ne devons point nous étonner que leur disposition fasse son effet contre nous, elle l' auroit fait de même contre tout autre : et ce n' est pas proprement nous qu' ils haïssent, c' est cet homme en general qui a telles et telles qualités qui les choquent. On hait en general les avarés, les intéressés, les présomptueux. On croit en particulier que nous le sommes ; cette aversion generale agit donc contre nous. Qu' est-ce qui nous blesse en cela ? Est-ce cette aversion generale ? Mais elle est juste en quelque maniere : car un homme en qui ces defauts se rencontrent, merite qu' on ait quelque espece d' aversion pour lui. Est-ce le jugement que l' on fait de nous ? Mais ce jugement est

p325

formé sur quelques apparences qui peuvent être legeres à la verité, mais qui ne laissent pas d' emporter l' esprit de ceux qui les voient. Nous devons donc les plaindre de leur legereté et de leur foiblesse, au-lieu de nous plaindre de leur injustice. Quand les hommes nous aiment, ce n' est pas nous proprement qu' ils aiment, leur amour n' étant fondé que sur ce qu' ils nous attribuent des qualités que nous n' avons pas, ou qu' ils ne voient pas en nous des defauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïssent. Ce que nous avons de bon ne leur paroît point alors, et ils ne voient que nos defauts. Or nous ne sommes ni cette personne sans defauts, ni cette personne qui n' a rien de bon. Ce n' est donc pas tant nous qu' un fantôme qu' ils se sont formés, qu' ils aiment ou qu' ils haïssent : et ainsi nous avons tort, et de nous satisfaire de leur amour, et de

nous offenser de leur haine.
Mais quand cet amour ou cette haine
nous regarderoient directement
dans notre être véritable, que nous
en revient-il de bien et de mal, à ne

p326

considérer, comme nous avons dit, ces
sentimens qu' en eux-mêmes ? Ce ne
sont que des vapeurs passageres qui se
dissipent d' elles-mêmes en moins de
rien ; les hommes étant incapables de
s' arrêter long-temps à un même objet.
Quand elles subsisteroient, elles
n' auroient aucun pouvoir par elles-mêmes
de nous rendre plus heureux
ni plus malheureux. Ce sont des choses
entièrement séparées de nous, qui
n' ont sur nous aucun effet, à moins
que notre ame ne s' y joigne, et que
par une imagination fausse et trompeuse,
elle ne les prenne pour des
biens ou pour des maux. Qu' on unisse
ensemble l' amour de toutes les creatures,
et qu' on le rende le plus ardent
et le plus tendre qu' on se le puisse imaginer,
il n' ajoûtera pas le moindre degré
de bonheur, ni à notre ame,
ni à notre corps. Et si notre ame s' y
amuse, bien loin d' en devenir meilleure,
elle en deviendra pire par la
vanité qu' elle en concevra. Qu' on
unisse de même contre nous l' aversion
de tous les hommes ensemble,
elle ne sçauroit diminuer le moindre
de nos véritables biens, qui sont ceux

p327

de l' ame. Cette seule consideration de
l' impuissance de l' amour et de la haine
des creatures à nous servir et à nous
nuire, devoit-elle pas suffire pour
nous y rendre indifferens ?
Quelle liberté seroit celle d' un homme
qui ne se soucieroit point d' être
aimé ; qui ne craindroit point d' être
haï, et qui feroit néanmoins par d' autres

motifs tout ce qui est nécessaire pour être aimé, et pour n' être point haï : qui serviroit les autres sans en attendre de récompense, non pas même celle de leur affection, et qui feroit toujours son devoir envers eux indépendamment de leur disposition envers lui : qui ne se proposeroit dans les offices qu' il leur rendroit qu' un objet stable et permanent, qui est d' obeïr à Dieu sans aucune vûe des creatures, qui ne peuvent que diminuer la récompense qu' il doit attendre de Dieu ?

Qui pourroit haïr un homme de cette sorte, et même s' empêcher de l' aimer ? Il arriveroit donc qu' en ne craignant point la haine des hommes il l' éviteroit, et que sans rechercher leur amour, il ne laisseroit pas de se

p328

l' acquérir ; au-lieu que ceux que la passion qu' ils ont d' être aimés rend si sensibles à l' aversion, ne font d' ordinaire que l' attirer par cette delicatesse incommode.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.6

qu' il est injuste de ne pouvoir souffrir l' indifférence. Que l' indifférence des autres envers nous nous est plus utile que leur amour.

il y a encore quelque chose de plus déraisonnable quand nous nous offensois de ce que les autres ont de l' indifférence pour nous. Car s' il étoit à notre choix de leur imprimer tels sentimens que nous voudrions, ce seroit celui-là proprement que notre véritable intérêt nous devoit faire choisir. Leur amour est un objet dangereux, qui attire notre coeur et qui l' empoisonne par une douceur mortelle. Leur haine est un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité ; mais l' indifférence est un milieu très-proportionné à notre état et

à notre foiblesse, et qui nous laisse la liberté d' aller à Dieu sans nous détourner vers les creatures.

Tout amour des autres pour nous est une espece de lien et d' engagement, non seulement parceque la concupiscence nous y attache et que nous craignons de le perdre, mais aussi parcequ' il produit certains devoirs dont il est difficile de se bien acquitter. Comme il ouvre leur coeur pour nous, il nous oblige d' user de cette ouverture pour leur bien spirituel, et cet usage n' est pas facile. Il est vrai que c' est un grand bien quand on le sait ménager : mais c' est un bien qu' il ne faut pas souhaiter ; parcequ' il est accompagné de trop de dangers. On s' arrête d' ordinaire à cette affection, on s' y plaît, on craint de la perdre : et bien loin que ce nous soit une occasion de porter les autres à Dieu, c' en est souvent une de nous en détourner nous-mêmes, et de nous amollir en nous faisant entrer dans leurs passions.

Mais, dit-on, pourquoi cette personne a-t-elle tant d' indifférence pour moi, puisque je n' en ai point pour elle ? Pourquoi n' a-t-elle aucune application

à ce qui me touche, puisque je m' applique avec tant de soin à ce qui la peut regarder ? Ce sont les discours que l' amour-propre forme dans le coeur des gens sensibles et qui ont peu de vertu, mais dont il est aisé de découvrir l' injustice.

Si notre unique fin dans la complaisance que nous avons eue pour les hommes, a été de les attacher à nous, et de faire qu' ils nous traitassent de la même sorte, nous meritons bien d' être privés d' une si vaine récompense.

Mais si nous avons eu un autre but, si nous ne nous sommes appliqués aux hommes que pour obeir à Dieu, cette

application ne porte-t-elle pas sa récompense avec elle-même, et pourrions-nous en exiger une autre sans injustice ? Il est vrai qu' il peut y avoir de la faute dans l' inapplication et l' indifférence des autres pour nous : mais c' est Dieu et non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit à eux, et non pas à nous. Elle nous peut donner sujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d' eux. Et ainsi le ressentiment

p331

qui nous en reste est toujours injuste, puisqu' il n' a point d' autre objet que nous-mêmes.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.7

combien le dépit qu' on ressent contre ceux qui manquent de reconnaissance envers nous est injuste.

rien ne marque plus combien la foi est éteinte ou peu agissante dans les chrétiens, que ce dépit qu' ils ont quand on n' a pas pour eux toute la reconnaissance qu' on devoit, parcequ' il n' y a rien de plus opposé aux lumières de la foi.

S' ils regardoient comme ils doivent les services qu' ils rendent aux autres, ils les considereroient comme des grâces qu' ils ont reçues de Dieu, et dont ils sont redevables à sa bonté ; et comme des oeuvres qu' ils lui ont dû offrir et consacrer sans aucun égard aux créatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces services, comme leur ayant en quelque façon procuré ce bien ; et

p332

par conséquent ils croiroient qu' ils ont beaucoup plus reçu d' eux qu' ils ne leur ont donné. Ils craindroient comme le plus grand des malheurs, de recevoir en ce monde la récompense de ces oeuvres, et d' être privés de celle qu' ils auroient reçue en l' autre s' ils avoient regardé Dieu plus purement. Ils reconnoïtroient que ces oeuvres telles qu' elles soient, ont été mêlées de plusieurs imperfections ;

et qu' ainsi ils ont sujet de s' en humilier, et de desirer de s' en purifier par la penitence.
Le moyen d' allier avec ces sentimens où la foi nous doit porter, ce dépit et ce chagrin que nous éprouvons quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu' ils nous doivent ? N' est-ce pas faire voir au-contraire que nous n' avons travaillé que pour les hommes, que nous n' avons regardé qu' eux, et qu' ainsi les oeuvres dont nous nous glorifions sont un larcin que nous avons fait à Dieu, et dont il a droit de nous punir ?
Si dans les services que nous avons

p333

rendus aux hommes nous n' avons eu que les hommes en vûe, c' est un bien pour nous qu' ils en soient méconnoissans, parceque leur ingratitude nous peut servir à obtenir misericorde de Dieu si nous la souffrons comme il faut. Si nous n' avons regardé que Dieu, c' est encore un bien que les hommes ne nous en récompensent pas, parceque la vûe que nous aurions de leur reconnoissance, est plus capable que toute chose, de diminuer ou d' aneantir la récompense que nous attendons de Dieu. De quelque maniere que nous considerions donc la gratitude des hommes, nous trouverons que si c' est un bien pour eux, c' est un mal pour nous, et que leur ingratitude nous est infiniment plus avantageuse. Leur gratitude n' est capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, et d' augmenter le châtiment des mauvaises. Leur ingratitude nous conserve le fruit des bonnes, et nous peut servir à payer ce que nous devons à la justice de Dieu pour les mauvaises.
On ne feroit jamais cette injure à un prince qui auroit promis de grandes

p334

récompenses à ceux qui le serviroient, et qui s' offenseroit qu' on en attendît d' ailleurs que de lui, de préférer les caresses de quelques-uns de ses sujets aux biens solides qu' on auroit sujet d' esperer de lui. C' est néanmoins la maniere dont nous agissons tous les jours envers Dieu. Il promet un royaume éternel aux services charitables qu' on rend au prochain ; mais il veut que l' on se contente de cette récompense, et que l' on n' en attende point d' autre. Cependant l' esprit de la

plûpart des hommes est continuellement occupé à examiner si l' on leur rend ce qu' on leur doit. Si ceux qu' ils ont servi sentent les obligations qu' ils leur ont, et s' ils s' acquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont établi pour marquer la reconnaissance.

Si l' on avoit donc les vrais sentimens que la foi doit inspirer, on seroit persuadé que comme Dieu nous fait une grande grace, lorsqu' il nous donne moyen de servir les autres ; il nous en fait une autre qui n' est pas moindre, lorsqu' il permet que les hommes ne nous en témoignent pas la

p335

reconnaissance qu' ils devroient. Car c' est mettre ordre en nous donnant un tresor inestimable, que ce tresor nous demeure, et qu' on ne nous le ravisse pas.

Mais notre joie doit être pleine et accomplie, lorsque nous avons eu de croire que les personnes qui semblent manquer de reconnaissance envers nous, sont d' elles-mêmes très-reconnoissantes, et que cela ne vient que de l' ignorance de l' obligation qu' elles nous ont. Car quoiqu' il nous soit toujours réellement avantageux que les autres manquent de gratitude pour nous, néanmoins nous ne le devons pas souhaiter, parceque c' est ordinairement un mal pour eux. Mais il n' y a rien que de souhaitable, lorsque ce n' est un mal ni pour eux ni pour nous, et que sans qu' ils soient coupables d' ingratitude, ils ne nous mettent point en danger par une reconnaissance humaine, de perdre la récompense que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non seulement beaucoup d' injustice dans cette attente de la reconnaissance des autres, mais aussi

p336

beaucoup de bassesse ; et ce nous devroit être un grand sujet de confusion, quand nous considerons pour quelles choses nous nous privons d' une récompense éternelle. Ces devoirs de reconnaissance que nous exigeons, se reduisent le plus souvent à un simple compliment, ou à quelques civilités inutiles : et ce sont-là les choses que nous préferons à Dieu et aux biens qu' il nous promet. Souvent même nous sommes cause du defaut que nous

imputons aux autres. Nous éteignons la gratitude dans leur coeur par la maniere dont nous les servons. Et nous avons presque toûjours lieu de croire, quand nous voyons que l' on est moins reconnoissant pour nous que pour d' autres, qu' il y a quelque chose en nous qui n' attire pas la reconnoissance. Mais soit que cela arrive par notre faute, ou par celle des autres, c' est toûjours une foiblesse que de se piquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir être que dangereux.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.8

p337

qu' il est injuste d' exiger la confiance des autres, et que c' est un grand bien que l' on n' en ait pas pour nous.

la confiance qu' on a pour nous étant une marque d' amitié et d' estime, ce n' est pas merveille si elle flatte notre amour-propre, et si la reserve de ceux que nous croyons devoir avoir ces sentimens pour nous, le blesse et l' incommode. Mais la raison et la foi doivent nous donner des sentimens tout contraires, et nous persuader fortement que la reserve que les autres auront pour nous, nous est beaucoup plus avantageuse que leur confiance. Quand il n' y auroit point d' autre raison, sinon qu' il nous est utile d' être privés de ces petites satisfactions qui contentent et nourrissent notre vanité, elle nous devoit suffire pour nous porter à embrasser avec joie ces occasions d' une mortification spirituelle,

p338

qui nous pourroit être d' autant plus avantageuse, qu' elle combat plus directement la principale de nos passions. Mais il y en a encore plusieurs autres aussi solides et aussi importantes que celle-là. Et en voici quelques-unes.

Celui qui s' ouvre à nous, nous consulte en quelque sorte, et nous ne lui sçaurions parler après cela, sans prendre part à sa conduite, puisqu' il est comme impossible d' éviter que ce que nous dirons n' ait quelque rapport à ce qu' il nous aura découvert ; et il ne se peut même que nous ne fassions par là

quelque impression sur son esprit, parcequ' il est disposé par cette ouverture même à nous écouter et à nous croire. Or ce n' est pas un petit danger que d' être obligé de parler dans ces circonstances, parcequ' il faut beaucoup de lumiere pour le pouvoir faire utilement, et pour soi, et pour les autres. Souvent on ne fait qu' autoriser les gens dans leurs passions, parcequ' on est naturellement porté à ne les pas contrister, et l' on seconde ainsi le desir secret qu' ils ont de trouver des approbateurs de leur conduite,

p339

qui est ordinairement ce qui les porte à s' ouvrir. Il y a peu de gens qui puissent recevoir l' effusion du coeur et de l' esprit des autres sans participer à leur corruption. On entre insensiblement dans leurs passions, on se prévient contre ceux contre qui ils sont prévenus : et comme la confiance qu' ils ont pour nous nous porte à croire qu' ils ne voudroient pas nous tromper, nous embrassons leurs opinions et leurs jugemens sans prendre garde qu' ils se trompent souvent les premiers. Et nous nous remplissons ainsi de toutes leurs fausses impressions. On se charge souvent par là de diverses choses qu' il faut tenir secrettes : ce qui n' est pas un fardeau peu considerable, puisqu' il oblige à une application très-incommode pour ne se pas laisser surprendre, et qu' il met souvent au hazard de blesser la verité. Et comme il arrive d' ordinaire que ces choses viennent à être sûes par diverses voies, le soupçon en tombe naturellement sur ceux à qui on en a fait confidence. On contracte même par la confiance

p340

et l' ouverture des autres pour nous quelque sorte d' obligation de s' ouvrir à eux et de s' y confier, parcequ' on les choque si on ne les traite comme on en est traité : au-lieu que ceux qui agissent avec plus de reserve, ne trouvent point mauvais qu' on en use de même à leur égard. Or cette obligation est souvent très-incommode, puisqu' on n' y sçauroit manquer sans fâcher les gens, ni s' en acquitter sans se mettre en danger de leur nuire, ou de se nuire à soi-même, par l' abus qu' ils peuvent faire de ce qu' on leur découvre. Enfin, si nous considerons de plus combien le plaisir

que nous avons quand on se fie en nous, est peu réel et plein de vanité ; combien il est injuste d' exiger des autres une chose qui doit être aussi libre que la découverte de ses secrets, et si nous nous faisons justice à nous-mêmes, en reconnoissant que puisque l' on n' a pas d' ouverture pour nous, il faut qu' il y ait en nous quelque chose qui l' éloigne ; il sera difficile que nous ne condamnions ces dépits intérieurs que la réserve nous cause,

p341

et que nous n' ayons honte de notre foiblesse.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.9

qu' il faut souffrir sans chagrin l' incivilité des autres. Bassesse de ceux qui l' exigent.
la civilité nous gagne. L' incivilité nous choque.
Mais l' une nous gagne, et l' autre nous choque,
parceque nous sommes hommes, c' est-à-dire, tous vains et tous injustes.
Il y a très-peu de civilités qui nous doivent plaire, même selon la raison humaine, parcequ' il y en a très-peu qui soient sinceres et desinteressées. Ce n' est souvent qu' un jeu de paroles, et un exercice de vanité qui n' a rien de veritable et de réel. Se plaire en cela, c' est se plaire à être trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence, sont peut-être les premiers qui se moquent de nous si-tôt qu' ils nous ont quitté.
La plus sincere et la plus veritable nous est toujours inutile ; et même

p342

dangereuse. Ce n' est tout au plus qu' un témoignage qu' on nous aime et qu' on nous estime. Et ainsi elle nous présente deux objets qui flattent notre amour-propre, et qui sont capables de nous corrompre le coeur.
Toutes celles qu' on nous rend nous engagent à des servitudes fâcheuses. Car le monde ne donne rien pour rien. C' est un commerce et une espece de trafic qui a pour juge l' amour-propre ; et ce juge oblige à une égalité reciproque de devoirs, et autorise les plaintes que l' on fait contre ceux qui y manquent.
Les civilités nous corrompent même souvent le

jugement, parcequ' elles nous portent souvent à préférer ceux de qui nous les recevons, à d' autres qui ont les qualités essentielles qui meritent notre estime.

Mais comme les civilités qu' on nous rend nous servent peu, l' incivilité nous fait peu de mal : et ainsi c' est une foiblesse extrême que d' en être choqué. Ce n' est souvent qu' un défaut d' application, qui vient de ce que l' esprit est occupé à d' autres choses plus solides. Et ceux qui sont les moins

p343

exacts en civilités, sont souvent ceux qui ont plus de desirs effectifs de nous rendre des services réels et importants.

Quand même elle viendroit d' indifférence et même de peu d' affection, quel bien nous ôte-t-elle ? Quel mal est-ce qu' elle nous apporte ? Et comment pouvons-nous esperer que Dieu nous remette ces dettes immenses dont nous lui sommes redevables par les loix inviolables de la justice éternelle, si nous ne remettons pas aux hommes de petites déférences qu' ils ne nous doivent que par des établissemens humains ?

Ce n' est pas que Dieu n' autorise ces établissemens, et qu' ainsi on ne se doive de la civilité les uns aux autres, même selon la loi de Dieu, comme nous l' avons montré dans la première partie de ce traité. Mais c' est une sorte de dette qu' il ne nous est jamais permis d' exiger. Car ce n' est pas à notre mérite qu' on la doit, c' est à notre foiblesse. Et comme nous ne devons pas être foibles, et que c' est par notre faute que nous le sommes, notre premier devoir consiste à

p344

nous corriger de cette foiblesse : et nous n' avons jamais droit de nous plaindre de ce qu' on n' y a pas assez d' égard, et moins encore de souhaiter ce qui ne sert qu' à l' entretenir.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.10

qu' il faut souffrir les humeurs incommodes.
ce n' est pas assez pour conserver la paix, et avec soi-même, et avec les autres, de ne choquer

personne, et de n' exiger de personne, ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité ; il faut encore avoir une patience à l' épreuve de toutes sortes d' humeurs et de caprices. Car comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui on vit, justes, modérés et sans défauts, il faudroit desesperer de pouvoir conserver la tranquillité de son ame si on l' attachoit à ce moyen. Il faut donc s' attendre qu' en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se

p345

mettront en colere sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse et desagreceable. Les uns seront trop passionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison, d' autres ne pourront souffrir qu' on les contredise en rien. Les uns seront envieux et malins, d' autres insolens, pleins d' eux-mêmes, et sans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, et qui ne faisant jamais reflexion sur la maniere dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d' en exiger des déferences excessives. Quelle esperance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent, et font sortir notre ame de son assiette ? Il faut donc les souffrir avec patience et sans se troubler, si nous voulons posseder nos ames, comme parle l' ecriture, et empêcher que l' impatience ne nous fasse échapper à tous momens, et ne nous précipite dans tous les inconveniens que nous avons représentés. Mais cette patience n' est

p346

pas une vertu bien commune. De sorte qu' il est bien étrange qu' étant si difficile d' une part, et si utile de l' autre, on ait si peu de soin de s' y exercer, au même-temps que l' on s' étudie à tant d' autres choses inutiles et de peu de fruit. Un des principaux moyens de l' acquerir, est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considerer :

- I. Que les défauts étant aussi communs qu' ils sont, c' est une sottise d' en être surpris, et de ne s' y pas attendre. Les hommes sont mêlés de bonnes et de

mauvaises qualités. Il les faut prendre sur ce pied-là : et quiconque veut profiter des avantages que l' on reçoit de leur société, doit se résoudre à souffrir en patience les incommodités qui y sont jointes.

2. Qu' il n' y a rien de plus ridicule que d' être déraisonnable parcequ' un autre l' est, de se nuire à soi-même parcequ' un autre se nuit, et de se rendre participant de toutes les sottises d' autrui, comme si nous n' avions pas assez de nos propres défauts et

p347

de nos propres miseres, sans nous charger encore des défauts et des miseres de tous les autres. Or c' est ce que l' on fait en s' impatientant des défauts d' autrui.

3. Que quelque grands que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu' à ceux qui les ont, et ne nous font aucun mal, à moins que nous n' en recevions volontairement l' impression. Ce sont des objets de pitié, et non de colere, et nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l' esprit des autres, que contre celles qui n' attaquent que le corps. Il y a même cette difference, que nous pouvons contracter les maladies du corps malgré que nous en ayons, au-lieu qu' il n' y a que notre volonté qui puisse donner entrée dans nos ames aux maladies de l' esprit.

4. Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes. Car nous y sommes sujets comme eux. Il n' y a point de défauts dont nous ne soyons capables ; et s' il y en

p348

a que nous n' ayons pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Ainsi n' ayant aucun sujet de nous préférer à eux, nous trouverons que nous n' en avons point de nous choquer de ce qu' ils font, et que si nous souffrons d' eux, nous les faisons souffrir à notre tour.

5. Les défauts des autres, si nous les pouvions regarder d' une vûe tranquille et charitable, nous seroient des instructions d' autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l' amour-propre nous cache toujours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer que les passions font d' ordinaire un effet tout

contraire à celui que l' on prétend. On se met en colere pour se faire croire, et l' on en est d' autant moins crû qu' on fait paroître plus de colere. On se pique de ce qu' on n' est pas aussi estimé que l' on croit le meriter, et on l' est d' autant moins qu' on cherche plus à l' être. On s' offense de n' être pas aimé, et en le voulant être par force, l' on attire encore plus l' aversion des gens.
Nous y pourrions voir aussi avec

p349

étonnement, à quel point ces mêmes passions aveuglent ceux qui en sont possédés : car ces effets qui sont si sensibles aux autres, leur sont d' ordinaire inconnus. Et il arrive souvent que se rendant odieux, incommodes et ridicules à tout le monde, ils sont les seuls qui ne s' en apperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire ressouvenir ou des fautes où nous sommes autrefois tombés par des passions semblables, ou de celles où nous tombons encore par d' autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses, et dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles : et par là toute notre application se portant à nos propres défauts, nous en deviendrons beaucoup plus disposés à supporter ceux des autres.

Enfin, il faut considerer qu' il est aussi ridicule de se mettre en colere pour les fautes et les bizarreries des autres, que de s' offenser de ce qu' il fait mauvais temps, ou de ce qu' il fait trop froid ou trop chaud ; parceque notre colere est aussi peu capable de corriger les hommes, que de faire changer les saisons. Il y a même cela de

p350

plus déraisonnable en ce point, qu' en se mettant en colere contre les saisons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes ; au-lieu que l' aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, et rend leurs passions plus vives et plus agissantes.

MOYENS CONSERVER PAIX P.2 CH.11

conclusion.

ce que nous avons vû jusqu' ici, suffit pour donner une legere idée des moyens qui peuvent servir à

conserver la paix entre les hommes, et ils sont tous compris dans ce verset du pseume : Pax Multa etc. Car si nous n' aimions que la loi de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos freres ; nous ne les irriterions jamais par des contestations indiscrettes, et jamais leurs fautes ne nous seroient une occasion de colere, d' aigreur, de trouble

p351

et de scandale, puisque ces fautes ne nous empêchent pas de demeurer attachés à cette loi, qu' elle nous oblige de les souffrir avec patience, et que c' est en particulier ce précepte de la tolerance chrétienne que l' apôtre appelle la loi de Jesus-Christ.

portez, dit-il, etc. Nous devons donc reconnoître que toutes nos impatiences, et tous nos troubles viennent de ce que nous n' aimons pas assez cette loi de la charité, que nous avons d' autres inclinations que celle d' obéir à Dieu, et que nous cherchons notre gloire, notre plaisir, notre satisfaction dans les creatures. Ainsi le principal moyen pour établir l' ame dans une paix solide et inébranlable, c' est de l' affermir dans cet unique amour qui ne regarde que Dieu en toutes choses, qui ne desire que de lui plaire, et qui met tout son bonheur à obéir à ses loix.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.1

p352

en quoi consiste l' injustice des jugemens temeraires. Ce qui en augmente ou diminue le peché.

les jugemens temeraires étant toûjours accompagnés d' ignorance, et de defauts de lumiere, enferment une injustice et une usurpation présomptueuse de l' autorité de Dieu. Car il n' appartient qu' à la verité de juger, selon ce que Jesus-Christ dit dans l' evangile : *que le pere a donné*

p353

tout jugement à son fils, parcequ' il est la verité

même . De sorte que les hommes ne peuvent se mêler de juger, qu' autant que ce fils leur en donne le droit en les éclairant par la vérité : et entreprendre de juger sans la connoître, c' est renverser l' ordre de Dieu ; c' est usurper injustement la fonction de Jesus-Christ, et l' exercer d' une maniere essentiellement contraire à la loi éternelle ; puisque Jesus-Christ même n' est le juge des hommes, que parcequ' il est la vérité entant que Dieu, et qu' il a été rempli entant qu' homme, de grace et de vérité.

Ainsi le jugement temeraire est du nombre des actions qui sont essentiellement mauvaises, et qu' aucunes circonstances ne sçauroient rendre excusables, parcequ' il est directement opposé à la justice éternelle. Ce peché peut néanmoins recevoir differens degrés, et être tantôt plus grand et tantôt moindre, selon la qualité de son objet, selon les causes dont il naît, et les effets qu' il produit.

La qualité de l' objet l' augmente ou le diminue, parceque plus les choses

p354

sont importantes, plus on est obligé d' être retenu et réservé dans les jugemens que l' on en fait ; et ainsi on est plus capable d' en juger temerairement. Les causes dont il naît le rendent plus ou moins grand, parceque l' ignorance qui en est inséparable, est plus ou moins mauvaise, selon les causes qui la produisent, qui peuvent être fort differentes.

On y tombe quelquefois par une simple précipitation qui fait prendre pour certain ce qui ne l' est pas.

Quelquefois c' est par une attache présomptueuse à nos sentimens, qui empêche de les examiner avec le soin qui seroit necessaire pour discerner la vérité de l' erreur. Mais la plus ordinaire source de cette ignorance, toûjours jointe aux jugemens temeraires, c' est la malignité et l' aversion particuliere qu' on se trouve avoir pour ceux dont on juge de la sorte. Car c' est cette disposition qui nous fait voir en eux des taches et des defauts, qu' un oeuil simple n' y découvroit jamais.

C' est elle qui applique notre esprit

p355

à toutes les choses qui le peuvent porter à en faire

un jugement desavantageux, et qui le détourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C' est elle qui nous fait sentir vivement les moindres conjectures, et qui grossit à nos yeux les apparences les plus legeres. C' est elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, et penetrer le fond de leurs coeurs. Nous les croyons coupables, parceque nous serions bien-aises qu' ils le fussent, et que tout ce qui tend à nous en persuader, nous plaît et nous entre aisément dans l' esprit. Or qui doute qu' une source si corrompue n' empoisonne tout ce qui en sort, et ne rende et notre ignorance et les jugemens qui en naissent beaucoup plus mauvais et plus desagreables à Dieu, que s' ils avoient un autre principe ?

Mais ce qui met encore une plus grande inégalité entre les jugemens, c' est qu' il y en a dont les suites sont terribles. Car les divisions et les haines qui troublent la societé humaine, et éteignent la charité, ne viennent d' ordinaire que de quelques paroles

p356

indiscrettes qui nous échappent : et ces paroles indiscrettes viennent des jugemens temeraires qu' on a formés interieurement dans son esprit. On commence par juger temerairement du prochain, ce qui est déjà un très-grand mal : ensuite par une effusion naturelle à l' homme, on en parle temerairement, et ces paroles se communiquant des uns aux autres, corrompent souvent par un malheureux progrès une infinité d' esprits. De sorte qu' un seul jugement temeraire sera peut-être la premiere cause de la damnation de plusieurs personnes.

Il faut remarquer de plus, que nous n' en demeurons pas d' ordinaire aux simples jugemens. Nous passons des pensées de l' esprit aux mouvemens du coeur. Nous concevons de l' aversion et du mépris pour ceux que nous avons legerement condamnés, et nous inspirons ces mêmes sentimens aux autres. Ainsi nous éteignons quelquefois en eux et en nous la charité qui est la vie de nos ames.

Ce n' est pas encore tout. Nous ne nuisons pas seulement par là à ceux qui entrent dans nos sentimens, et

p357

qui les approuvent : mais nous faisons souvent encore

plus de mal à ceux qui ne les approuvent pas, quand ils y sont intéressés. Car lorsqu' ils viennent à connoître ces jugemens, notre injustice les irrite et leur donne une aversion violente contre ceux qui les approuvent.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.2

jugemens temeraires, sources des préventions. mauvais effets de ces préventions. Tout le monde s' imagine en être exempt.

les jugemens temeraires sont les sources de ce qu' on appelle préventions ; ou plutôt les préventions ne sont que des jugemens temeraires que l' on fait de l' esprit, de la disposition, ou des intentions des autres, dont on se laisse fortement préoccuper : car au-lieu qu' il n' y a point de peintre qui voulût entreprendre de faire le portrait d' un visage sur la description qu' on lui en feroit en passant, nous nous formons souvent en

p358

nous-mêmes le portrait des gens sur des discours inconsiderés qu' on aura faits devant nous, ou sur quelque action passagere. Et après avoir conçu ces impressions, nous y ajoutons ensuite toutes les autres actions : et cette idée nous sert de clef pour expliquer tout le reste de leur conduite, et de regle pour nous conduire à leur égard. Ainsi comme nous en avons mal jugé, nous nous conduisons aussi mal en leur endroit, et nous les traitons d' une maniere qui leur fait connoître notre prévention, et qui leur donne à leur tour de l' éloignement de nous. Ces préventions causent par-tout de grands desordres : mais il n' y a point de lieux où elles soient si sensibles que dans les monasteres. Car comme les personnes qui s' y sont retirées, sont séparées de la plûpart des objets du monde, elles s' appliquent aussi plus que les autres à ce petit nombre d' objets qui leur sont présens ; et elles sentent d' une maniere bien plus vive les jugemens desavantageux que ceux de leur société font d' elles, parcequ' elles sont moins distraites et moins

p359

partagées, et que ce qu'elles ont d'amour-propre se réunit tout entier contre cet objet qui les choque. C'est ce qui fait souvent que les discours qui occuperoient peu de gens du monde, remplissent entièrement l'esprit des personnes retirées, et les affligent sensiblement. Une religieuse qui croit que sa supérieure est prévenue contre elle, en est quelquefois plus touchée, que les gens de la cour ne le sont lorsqu'ils croient que le roy est prévenu contre eux.

C'est une des plus grandes peines et des plus grandes tentations de toutes les sociétés, et contre laquelle ceux qui s'y engagent, devraient le plus se fortifier par des réflexions et des prières continuelles. Car s'ils sont si sensibles quand ils s'imaginent qu'on est prévenu contre eux, et si cela leur renverse l'esprit et les jette dans l'abattement, il y a souvent beaucoup de peril pour eux dans ces asyles mêmes, et dans ces villes de refuge où ils se retirent pour éviter les perils du monde, parcequ'il est difficile qu'ils évitent ces inconveniens, et qu'il est si ordinaire aux personnes mêmes

p360

vertueuses de se prévenir, que nous ne devons pas nous promettre qu'ils ne le seront jamais contre nous. De sorte qu'il vaut beaucoup mieux faire son compte sur cela, et se préparer à souffrir leurs préventions.

Mais quoiqu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui sont trop ébranlés par l'imagination qu'on est prévenu contre eux, il y en a encore plus dans ceux qui se préviennent effectivement, puisqu'ils sont chargés de leur propre faute, et de celle des autres, et qu'ils donnent par là occasion à de grands desordres, sur-tout dans les maisons religieuses. Car souvent les froideurs y dégènerent en aversions, les aversions en cabales, et les cabales en divisions, qui aboutissent à un renversement entier de toutes choses.

Peut-on assez apprehender un peché qui fait de si étranges ravages ; et y a-t-il personne qui n'ait sujet de craindre qu'à l'heure de la mort Dieu ne lui impute une suite malheureuse de crimes qui ne seront que l'effet des jugemens temeraires qu'il aura faits ? Cependant la verité est qu'il y a peu

p361

de fautes qu' on apprehende moins que celles-là. Chacun agit comme s' il étoit infaillible et incapable de se prévenir et de se tromper. Et au même-temps qu' on reconnoît combien ce défaut est commun, et qu' on en accuse fort souvent les autres, on s' imagine presque toûjours en être exempt. La raison en est, qu' il est presque toûjours aussi caché à ceux qui y tombent à l' égard des autres, comme il leur est visible, quand on y tombe à leur égard ; parceque l' amour-propre produit également ces deux effets, de nous le cacher en nous, et de nous le découvrir dans les autres. Ainsi comme les discours generaux que l' on fait incommodent peu la cupidité, parcequ' elle ne s' y croit pas interessée, ils servent aussi fort peu, parceque nous les appliquons toûjours plutôt aux autres qu' à nous.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.3

p362

comment on se cache à soi-même ses jugemens temeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous est pas necessaire.

la maniere dont on se cache à soi-même la temerité de ses jugemens, est très-fine et très-difficile à éviter. Car c' est par le mauvais usage qu' on fait d' une maxime veritable en soi, quand on la regarde en general, mais dont on abuse en particulier d' une maniere imperceptible. Cette maxime est, qu' il est bien défendu de juger, mais qu' il n' est pas défendu de voir, c' est-à-dire, de se rendre à l' évidence. Ainsi en prenant nos jugemens pour des vûes et des évidences, nous nous croyons à couvert de tout ce que l' on dit contre la temerité des jugemens.

Nous ne jugeons jamais, nous voyons. Toutes nos imaginations sont des verités évidentes ; et par là nous étouffons tous les reproches que notre conscience nous pourroit faire.

p363

Mais si l' amour-propre ne nous rendoit point aveugles, il seroit bien facile de nous faire entrer

dans une juste défiance de cette évidence prétendue : car il ne seroit besoin pour cela que de nous obliger à faire reflexion sur ceux que nous croyons coupables de temerité dans les jugemens qu' ils font de nous, et de nous y faire remarquer toutes les mêmes dispositions sur lesquelles nous prétendons nous justifier. Ils prennent aussi bien que nous leurs jugemens les plus temeraires pour des vûes d' une verité évidente. Qui nous assurera donc que nous n' en fassions pas de même, et que nous soyons les seuls exemts de cette illusion commune ?

La juste crainte que nous devons avoir de nous tromper aussi-bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mêmes les avis que nous donnerions à ceux qui se laissent aller à des jugemens temeraires, sous prétexte qu' il est permis de voir, quoiqu' il ne soit pas permis de juger. Nous leur dirions sans doute que puisqu' il y a une infinité de gens qui se trompent, en s' imaginant qu' ils ne jugent

p364

pas, et qu' ils ne font que voir ce qui est. La prudence chrétienne veut qu' on évite ces mêmes vûes lorsqu' elles ne sont pas nécessaires, parcequ' elle défend de s' exposer temerairement au danger. Celui qui croit voir, peut se tromper, en prenant pour vûe ce qui n' est en effet qu' un jugement temeraire. Mais celui qui ne voit point et qui ne s' applique point à voir, ne se trompe point, parcequ' il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti toutes les fois que nous ne sommes pas obligés de voir. On dira sans doute qu' il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas ; que c' est un effet nécessaire des objets qui frappent notre esprit, et qui y font quelquefois une impression si vive qu' il est impossible qu' il y resiste. Mais cela n' est pas généralement veritable, ou plutôt il est rare qu' il le soit, parcequ' il n' y a que peu d' objets dont l' esprit soit si vivement frappé, qu' il soit forcé de prendre parti et de juger. Il faut au-contre le plus souvent qu' il s' applique à considerer les choses ; et c' est cette application volontaire aux defauts des

p365

autres, que la prudence chrétienne doit retrancher dans les personnes qui ne sont pas obligées par leur charge de veiller à les corriger.

Or quiconque sera fidelle à ne laisser pas aller son esprit à ces reflexions inutiles sur les actions d' autrui, sera rarement en état de ne se pouvoir défendre d' en juger. Car il y a des raisons generales qui nous portent à douter des choses que nous n' avons pas examinées avec soin. Et comme c' est une réponse fort raisonnable que de dire à ceux qui nous en demanderoient notre avis, que nous n' y avons pas assés pensé ; il n' est pas moins raisonnable de nous le dire à nous-mêmes, et de suspendre notre jugement par cette consideration generale, qu' il ne faut juger qu' après avoir pesé toutes choses, et que nous ne l' avons pas fait.

On peut donc déjà convaincre d' un grand defaut, ceux qui se défendent par cette prétendue maxime, qu' il est permis de voir, quoiqu' il ne soit pas permis de juger, en leur montrant qu' ils sont temeraires de s' être appliqués à considerer ce qu' ils prétendent

p366

voir dans les autres, et que la charité qu' ils se devoient à eux-mêmes les obligeoit d' en détourner la vûe, afin de pouvoir suspendre leur jugement. Mais il y a encore un autre devoir plus certain et plus capable, qui retranche une grande partie des maux que causent les jugemens temeraires. C' est que quelque évidence que nous croyions avoir des defauts du prochain, la prudence chrétienne nous défend de le faire connoître aux autres, lorsque nous n' y sommes point engagés par notre charge, qu' il n' y a point d' utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen quand nous en aurions jugé temerairement, nous n' aurions à rendre compte que de notre temerité, sans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu' elle peut produire dans les autres.

Cette pratique ne va pas seulement à regler les paroles et à retrancher les suites des jugemens temeraires ; elle sert encore infiniment à regler l' esprit, et à corriger la temerité de ses jugemens dans la source même. Car on ne permet gueres à son esprit de juger les defauts des autres que

p367

pour en parler ; et si l' on n' en parloit point, on cesseroit insensiblement de s' appliquer à en juger. Outre qu' en en parlant on s' y interesse, on s' engage à soutenir ce qu' on en a dit, et l' on se rend par là moins susceptible de tout ce qui pourroit servir à détromper.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.4

autres remedes contre les jugemens temeraires. corriger sa malignité, sa précipitation et l' attache à nos sens.

mais comme il y a des rencontres où il n' est pas possible de ne se pas appliquer aux defauts qui sont comme exposés aux yeux ; qu' il est difficile en d' autres de s' exemter d' en parler, et qu' il y a même des personnes qui sont obligées à l' un et à l' autre par le devoir de leur charge ; il faut encore trouver d' autres remedes contre le danger des jugemens temeraires.

Les plus utiles sans doute, seroient de remedier aux sources qui les produisent,

p368

dont les principales sont, comme nous avons dit, la malignité, la précipitation, et l' attache à notre sens.

On remedie à la malignité en se remplissant le coeur de charité, et en l' y attirant du ciel par les voies que l' ecriture nous en ouvre. On y remedie en faisant souvent reflexion sur les vertus et les bonnes qualités des autres ; en détournant sa vûe de leurs defauts ; en s' appliquant beaucoup à soi-même et à ses propres miseres.

On remedie à la précipitation, en s' accoûtumant à aller moins vite dans ses jugemens, et à prendre plus de temps pour considerer les choses ; en pensant que ce qui est vrai aujourd' hui le sera tout autant demain, et qu' ainsi il ne nuira de rien de prendre plus de temps pour l' examiner : en moderant et arrêtant l' impetuosité de son esprit et la legereté de sa langue dans les choses mêmes évidentes, pour l' accoûtumer à ne se pas précipiter dans les choses douteuses et obscures. On remedie à l' attache à son sens par les reflexions continuelles qu' on

doit faire sur la foiblesse de son propre esprit, et par l' experience de ses égaremens et de ceux des autres. Et une des choses les plus utiles que l' on pourroit faire pour en profiter, seroit de tenir registre des surprises où l' on se seroit engagé en suivant trop legerement ses impressions. Je dis qu' il en faudroit tenir registre, et le repasser souvent par sa memoire, comme un objet humiliant. Mais notre amour-propre fait tout le contraire. Il efface de notre esprit tous les jugemens temeraires où notre présomption nous engage, et il nous conserve une vive idée de ceux qui, quoique peut être temeraires en eux-mêmes, se sont trouvés veritablement par hazard. Nous sommes ravis de dire : cette personne ne m' a point trompé ; je l' ai toujours connue telle qu' elle étoit ; jamais je n' en ai pu avoir bonne opinion. Et nous ne nous disons jamais à nous-mêmes : je me suis bien trompé en telle et telle occasion. J' ai soupçonné telle et telle personne de certains defauts sur des apparences que j' ai reconnues depuis très fausses.

J' ai suivi legerement en telle et telle occasion l' impression qu' on m' a voulu donner, et j' ai reconnu depuis que j' avois mal fait de la recevoir si facilement sans en rechercher d' autres preuves.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.5

comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.

c' est par ces moyens et par d' autres semblables, que le desir de se corriger fait inventer à ceux en qui il est vif et sincere, que l' on peut remedier aux causes des jugemens temeraires : mais il faut aussi les combattre plus directement, en s' appliquant à les découvrir par la lumiere de la verité.

On trouvera dans cette recherche, qu' il y a d' ordinaire quelque chose de clair dans ce qui nous engage dans l' erreur : mais que notre temerité consiste en ce que notre jugement va plus loin que notre vûe, et que nous ne prenons pas garde que nous y enfermons

p371

des choses que nous ne voyons pas, c' est-à-dire, qui ne sont pas évidentes.

On condamne par exemple, certaines actions, parcequ' il est clair qu' elles sont ordinairement mauvaises, et l' on ne prend pas garde qu' elles peuvent être accompagnées de quelques circonstances extraordinaires qui les justifient.

Or pour juger équitablement, il ne suffit pas de connoître la verité dans de certaines bornes, il la faut connoître dans toute son étendue. Ainsi quand il s' agit de condamner quelque action ou quelque autre chose, il faut se demander à soi-même si cette action ou cette chose ne peut être bonne en aucune rencontre, et examiner ensuite, non pas si les circonstances qui la pourroient rendre bonne s' y trouvent effectivement, mais si l' on est bien assuré qu' elles ne s' y trouvent pas.

Car il faut toujours avoir dans l' esprit qu' il suffit pour ne pas juger, de n' être pas assuré de la faute : mais que pour juger il faut qu' il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

p372

Si l' on avoit soin de se faire souvent ces sortes de questions, on retrancheroit une grande partie des jugemens temeraires, qui ne se cachent à nous, que parceque nous ne voulons pas y faire reflexion.

De plus, comme l' on fonde souvent ses jugemens sur les propositions generales, qui ne sont vraies qu' avec de certaines limitations, souvent aussi on devine temerairement les intentions cachées, en supposant qu' une action exterieure dont on est choqué, a été faite par un certain dessein, et l' on ne prend pas garde qu' une même action exterieure peut naître d' un grand nombre d' intentions différentes, et que nous sommes même incapables de comprendre la diversité infinie des ressorts et des vûes qui l' ont pu produire.

C' estpourquoi il n' y a point de jugemens plus visiblement temeraires, que ceux par lesquels nous prétendons penetrer ainsi les motifs et les intentions des autres, principalement lorsque nous leur en attribuons qu' ils desavouent : et l' on peut dire même qu' il y a quelque chose de plus injurieux à Dieu dans ces sortes

de jugemens que dans les autres, parcequ' il s' est particulierement reservé la connoissance du secret des coeurs, et qu' il ne l' a donnée ni aux démons ni aux anges mêmes, selon les peres.

Il arrive encore souvent que ne se trompant pas absolument en condamnant certaines choses, parcequ' elles sont en effet mauvaises, on porte néanmoins son jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le sont, et c' est une temerité visible. Car il n' y a que Dieu qui sache la mesure de nos fautes, y ayant mille choses inconnues aux hommes qui les diminuent ou les augmentent. Souvent ce que nous prenons pour un grand peché, n' en est pas un si grand qu' on le croit, parceque le defaut de lumiere, l' inapplication, la bonne intention, les tenebres d' une tentation violente, le rendront beaucoup moindre devant Dieu ; et souvent au-contraire des fautes que l' on regarde comme très-legeres sont très-considerables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naissent. C' est encore une espece de jugement

temeraire, lorsque l' on regarde certaines fautes dans le prochain comme fixes et subsistantes, quoique l' on ne soit pas assuré si elles subsistent à l' égard de Dieu, et si elles ne sont point ou détruites par la penitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c' est encore passer les bornes de la lumiere humaine, et juger de ce que l' on ne voit pas. Tout ce que l' on peut dire de ces personnes, en cas que l' on soit obligé d' en parler, c' est qu' elles ont commis telle ou telle faute : mais qu' on ne voit pas si elles ne la reparent point par la penitence, par la charité, et par les autres voies que Dieu nous a données pour les effacer. Ainsi les jugemens que nous faisons, ou que cette personne est très-coupable, ou qu' elle est moins agreable à Dieu qu' une autre, sont temeraires et injustes.

Car il faut remarquer qu' ordinairement on ne se contente pas de juger des actions particulieres, mais que l' on forme un jugement absolu des personnes mêmes. On regarde les unes comme imparfaites et méprisables, et les autres comme dignes d' estime.

On dit des unes qu' elles ne sont bonnes à rien, et l' on releve les autres comme de fort grands sujets. Or souvent il n' y a rien de plus temeraire que ces sortes de jugemens. Car il y a des personnes qui font peu paroître ce qu' elles ont de bon, et d' autres où il paroît plus de bien qu' elles n' en ont. Il y en a qui ont des defauts plus visibles et plus importuns aux autres, qui ne laissent pas d' avoir un fond de lumiere et d' équité, et une attache à leurs devoirs essentiels qui les soûtient dans les occasions importantes : et d' autres au-contraire qui faisant peu de fautes exterieures, ont un certain defaut de raison et de lumiere, ou certains interêts secrets qu' elles ne connoissent pas elles-mêmes, qui produisent de grands renversemens dans les grandes occasions. Il n' y a que Dieu qui puisse discerner ces differentes dispositions : mais plus les hommes sont obligés de reconnoître leur ignorance et leurs tenebres en ce point, plus ils devroient être retenus dans la comparaison qu' ils font des personnes, et dans les jugemens qu' ils

en portent sur leurs actions particulieres.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.6

combien il est difficile d' éviter les jugemens temeraires quand on les fonde sur des rapports.

s' il est difficile d' éviter la temerité des jugemens, lorsqu' on est soi-même témoin des choses dont on juge, et que l' on se fonde sur sa propre lumiere ; il l' est encore beaucoup plus quand on se fonde sur le rapport et sur la lumiere des autres. Car outre qu' on en a bien moins d' évidence, on se laisse encore aller avec plus de liberté à juger, comme si le peché ne regardoit que celui qui forme le premier jugement, et qui le communique aux autres. Cependant il n' en est pas ainsi. Les rapports qu' on nous fait du prochain ne tiennent lieu que de signes sur lesquels nous devons juger. Il y en a de certains et d' incertains. Et comme l' on pour s' arrêter à ceux que l' on a droit de juger certains, c' est aussi juger

p377

temerairement que de juger sur ceux qui ne le sont pas.

Or non seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous. Et dès qu' on approfondit les choses on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La passion et le peu de justesse d' esprit altere presque toûjours la verité dans les discours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroissent les plus sinceres, et que l' on ne sçauroit soupçonner de mensonge et d' imposture ne laissent pas de nous tromper, parcequ' ils se trompent souvent les premiers. Il y en a qui mêlent par-tout leurs reflexions et leurs jugemens, comme des faits ; et qui ne distinguant point entre ce qu' il y a d' effectif dans les choses qu' ils rapportent, et les raisonnemens qu' ils font sur ces mêmes choses, ne font de tout cela qu' un même corps d' histoire. Ainsi on ne peut presque faire aucun fondement certain sur ce que les hommes rapportent : et comme on est temeraire quand on juge sur des signes incertains, et que la plûpart des rapports sont de ce genre, il s' ensuit

p378

que la plûpart des jugemens fondés sur ces rapports sont temeraires.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.7

resolution d' une difficulté qui semble obliger les hommes à ne juger jamais sur des rapports.
il semble qu' on doive conclure de là qu' il ne faut donc croire les hommes en rien, et qu' il faut tout examiner par soi-même quand on ne peut pas s' abstenir de juger. Cependant il est clair que le commerce de la vie et la societé établie entre tous les hommes ne le permettent pas. Il faut necessairement fonder une infinité de choses sur le rapport des hommes, et même les plus importantes, jusqu' à décider souvent par là de leur vie et de leur mort. On condamne un homme à la mort sur la déposition de deux témoins. On reçoit les uns aux charges de l' eglise et de l' etat, et l' on exclut les autres sur les témoignages qu' on en rend. Et ces témoignages ne sont que des

p379

rappports, entre lesquels on ne peut nier qu' il n' y en ait de fort incertains. Comment donc accorder l' obligation indispensable de ne juger que sur des signes certains, avec la necessité où l' on est de s' arrêter souvent aux rappports que les hommes font les uns des autres ?

Cette difficulté se resout en distinguant la lumiere suffisante pour agir, de celle qui est necessaire pour porter un jugement absolu de la verité des choses. Il suffit pour fonder sa conduite sur un rapport, de n' avoir pas de moyen pour s' éclaircir davantage de la verité, et d' être obligé neanmoins d' agir. Je suis obligé de pourvoir à une charge. On me présente un homme dont des gens-de-bien me rendent de bons témoignages. Je sai que ces témoignages sont incertains, et je les prends même pour tels : mais parceque je n' ai point de voie pour avoir une plus grande certitude, celle-là doit suffire pour me déterminer à agir, supposé qu' il soit necessaire que je le fasse. Et ce jugement sur lequel ces sortes d' actions sont fondées n' est point incertain, parcequ' il

p380

n' enferme autre chose sinon que l' on a pris les plus grandes assurances qu' on a pu du merite de ceux qu' on choisit.

Ainsi un juge qui condamne un accusé, ne fait point de jugement temeraire, quand même il condamneroit un innocent, parcequ' il ne juge pas absolument qu' il soit coupable, mais seulement qu' il est convaincu de l' être selon les formes de la justice.

Ainsi une abbesse qui exclut une fille d' un monastere sur le témoignage de celle à qui la conduite de cette fille a été commise, ne fait point de jugement temeraire, parcequ' elle ne juge pas absolument que cette fille merite l' exclusion, mais seulement que celle à qui elle s' en doit rapporter en ayant ainsi jugé, la volonté de Dieu n' est pas qu' elle demeure dans ce monastere.

On peut juger de même, qu' il n' est pas de la prudence de se servir de telles et telles personnes dont on aura entendu faire quelque rapport desavantageux, sans juger pour cela que le

rapport soit véritable. Il suffit que nous ne sachions pas qu'il soit faux,

p381

pour nous donner droit d' user de cette précaution. Car il faut mettre une très-grande différence entre les jugemens absolus, par lesquels on condamne une personne, et les précautions raisonnables dont on peut user à son égard sans en juger. Il faut une certitude entière pour la condamnation absolue ; mais les signes et les preuves apparentes sont des motifs suffisans pour prendre de justes précautions.

On m' a dit, par exemple, qu' un homme est un fourbe, et ceux qui me l' ont dit, sont des gens croyables.

Je n' ai pas droit pour cela de le condamner, ni de le traiter de fourbe et d' infidelle. Mais il ne m' est pas défendu de craindre de m' engager avec lui, et d' y regarder de plus près que je ne ferois en traitant avec un autre.

à la vérité il est injuste de former un jugement absolu qu' un homme est coupable, sur un signe qui n' est pas certain ; mais il est impossible aussi de le juger certainement innocent, lorsqu' il y a contre lui des conjectures assez fortes et que rien ne détruit.

p382

Or les rapports des personnes que l' on croit sincères, tiennent lieu de conjectures. Ils mettent donc nécessairement l' esprit dans le doute : et quand on y est, il n' est pas défendu d' agir conformément à cet état, quoiqu' il ne soit pas permis de juger absolument en cet état. Voilà le parti qu' il y a à prendre dans ces rencontres où l' on est forcé d' agir, quoiqu' on n' ait point de lumière certaine dans l' esprit ; mais hors de cette nécessité, il faut ordinairement peu déferer aux rapports qu' on nous fait, parcequ' il y en a peu d' exactement véritables, comme l' expérience nous le confirmeroit incessamment, si nous avons soin de le remarquer. On doit même souhaiter de ne se trouver jamais obligé d' agir sur ces sortes de fondemens. On doit ajouter le moins de croyance que l' on peut à ces rapports, et tenir toujours son esprit dans la disposition de recevoir avec joie une impression contraire, au cas

qu' il arrive par quelque rencontre que l' on apprenne quelque chose qui les détruisse.

p383

Mais quoique la défiance qu' on peut concevoir sur les rapports qu' on nous fait des actions du prochain, ne soit pas absolument défendue, comme je l' ai déjà dit, et qu' elle soit inévitable et involontaire, il n' est pas toujours permis de la communiquer aux autres, parcequ' il y a peu de gens qui en demeurent là, et qui ne portent la défiance jusqu' à la condamnation, et qu' il y en a encore moins qui se puissent empêcher d' en faire part à d' autres à leur tour. Outre qu' on ne repare pas aisément ces impressions desavantageuses, comme on y est obligé, quand on vient à être éclairci de l' innocence de ceux qu' on a ainsi décriés ; et que l' esprit de ceux qui ont été frappés de ces soupçons, y conserve toujours de la pente, et est porté à prendre en mauvaise part des actions indifferentes d' elles-mêmes, et à les rapporter à la prévention qu' on lui a donnée. Ainsi il faut de grandes raisons pour être en droit de communiquer à d' autres ces bruits et ces rapports qui ne sont pas tout-à-fait certains, et qui donnent lieu de concevoir des soupçons.

p384

Il faut que celui à qui on les découvre, ait un intérêt notable d' en être averti. Il faut que l' on soit assuré de sa discretion, et que de plus on ait soin de parler de telle maniere et avec tant de moderation, qu' on ne le porte pas à former un jugement fixe et arrêté.

Voilà une partie de ce qu' on peut dire sur ces sortes de jugemens temeraires, dont les personnes de pieté font scrupule quand ils s' apperçoivent qu' ils y sont tombés. Mais il y en a d' autres auxquels on ne fait presque point de reflexion, qui ne laissent pas d' être aussi dangereux, et qui ne corrompent gueres moins l' esprit de ceux à qui on les communique.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.8

qu' il n' est pas permis de juger temerairement des morts, ni de nous-mêmes. Qu' il n' est pas permis non plus de juger temerairement en bien. mauvaises suites de ces jugemens temeraires en bien.

premierement on s' imagine que les jugemens temeraires ne se doivent éviter qu' à l' égard des vivans, et qu' après que les gens sont morts, ils sont comme en proie aux jugemens des hommes, parceque ces jugemens ne sont plus capables de leur nuire. Mais cette pensée est très fausse, aussi-bien que les raisons dont on se sert pour la colorer. Le jugement temeraire est mauvais essentiellement, parcequ' il est contraire à la verité de Dieu : et cette raison a lieu aussi-bien à l' égard des morts que des vivans. Il n' est pas vrai de plus que nous soyons entierement séparés d' eux. Si le commerce que nous avons ici entre nous est cessé à leur égard, la liaison

que nous avons avec eux ne laisse pas de subsister. Ils sont toujours nos freres et membres du même corps quand ils sont à Dieu, comme nous le devons présumer : et tant-s' en-faut que nous ayons plus de droit de les condanner, parcequ' ils sont morts, que nous en avons au-contraire beaucoup moins, puisque le temps de l' autre vie est proprement celui où Dieu exerce son jugement, et où celui des hommes n' a point de lieu.

2. Non seulement il nous est défendu de juger des autres, soit qu' ils soient morts ou vivans, parcequ' ils ont leur juge, qui est Dieu : mais il nous est même défendu de juger de nous-mêmes dans les choses où nous ne nous connoissons pas. Il s' en passe une infinité de cette sorte dans notre coeur qu' il faut abandonner au jugement de Dieu, parceque nous ne ferions que nous embarasser inutilement si nous les voulions discerner, et qu' il ne nous est jamais permis de passer dans nos jugemens les bornes de notre lumiere. Il y a seulement cette difference entre la disposition où nous devons être à notre égard sur ce

point, et celle où nous devons être pour les autres, que nous devons desirer de nous connoître dans tous nos défauts ; et que nous devons au contraire être bien-aises de n' avoir point à juger des autres, et d' ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condamner. Il faut que ce soit les tenebres involontaires où nous sommes plongés, qui nous empêchent de nous juger nous-mêmes ; et il faut au-contraire que ce soit l' évidence qui nous force de juger des autres. Mais soit à l' égard des autres, ou de nous-mêmes, nous sommes obligés par une même loi, de ne point juger de ce que nous ne connoissons pas avec assurance, et de rendre ce respect à la verité de Dieu, de lui reserver le jugement des choses obscures.

3. On croit ordinairement que les jugemens temeraires ne sont blâmables que lorsque l' on juge en mal, et que l' on condamne le prochain : et on ne fait aucun scrupule de juger temerairement en bien, parcequ' il n' y a point en cela de malignité. Mais si c' est une moindre faute, c' en est une neanmoins, parceque c' est toujours

p388

une action contraire à la verité et à la raison. Il y a un milieu entre juger en mal et juger en bien, qui est de ne juger point : entre blâmer et louer, qui est de ne faire ni l' un ni l' autre. Il faut de la connoissance pour juger en mal, il en faut aussi pour juger en bien et pour louer ; et ainsi ce qui convient à ceux qui n' en ont point, c' est de suspendre son jugement. Car outre le respect que nous devons à la loi éternelle, qui nous oblige de regler nos paroles selon notre lumiere, et de n' aller jamais au-delà, nous sommes encore obligés à cette reserve par l' interêt du prochain. Puisque souvent on ne lui nuit pas moins par les louanges temeraires, que par des condamnations mal fondées. Parceque ces louanges inconsiderées portent à imiter ceux dont on fait tant d' état ; et qu' on croit ne pouvoir manquer en suivant leur exemple ou leurs maximes : et c' est proprement autoriser leurs défauts, et les rendre contagieux. Il ne faut donc pas croire que ce soit une petite faute que de louer un ecclesiastique qui ne reside pas, qui amasse

du bien, ou qui vit dans les divertissemens du monde, principalement si on le loue en general, et que ces louanges ne soient pas bornées à quelques actions, ou à quelques qualités particulieres qui les meritent.

C' en est aussi une fort grande que de louer la pieté d' une femme qui ne garde pas dans ses habits les regles d' une exacte modestie, qui passe son temps au jeu et dans les autres divertissemens, et qui veille peu sur sa famille. Car c' est tromper tout à la fois et celles qu' on loue de la sorte, parcequ' on leur fait croire par là qu' il n' y a rien à redire à leur conduite, et que ces louanges contribuent à leur acquerir une vaine reputation dont elles se repaissent ; et celles devant qui on les loue, parcequ' on les porte à croire que l' état de ces femmes est bon, et qu' elles ne sont pas obligées de se corriger des defauts qui leur sont communs avec elles, puisqu' ils n' empêchent pas qu' elles n' ayent l' estime et l' approbation publique. Il faut faire état que l' on croit difficilement que Dieu blâme ce que les hommes louent, ou que si on le croit,

on en est peu touché. Ainsi pour éviter le dommage que l' on peut causer aux autres en louant ce que Dieu blâme, il faut tâcher à se rendre exact à ne louer que ce qu' il approuve.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.9

jugemens temeraires en matiere de maximes et de regles de conduite, plus inconnus et plus dangereux que les autres.

mais les jugemens temeraires les plus inconnus de tous au commun du monde, sont ceux qui ont pour objet les regles de la conduite et de la morale. Car il n' y a presque personne qui fasse scrupule d' avancer dans l' entretien quantité de jugemens de cette sorte ; c' est-à-dire, des maximes sur les actions des hommes, et sur les choses bonnes et mauvaises dont ils ne sont pas assurés, qu' ils n' ont jamais examinées, et qui sont souvent très-dangereuses et très-fausses. Pour bien comprendre combien cette faute est grande, et quelles en sont les suites, il faut savoir que la

p391

loi de Dieu selon laquelle nous devons regler nos actions, n' est autre chose que la justice, et la verité éternelle qui prescrit tous les devoirs des hommes, et qui fait que les choses sont bonnes ou mauvaises, selon qu' elle les approuve, ou qu' elle les condamne, et que cette justice et cette verité ne sont autre chose que Dieu même : ensorte que de combattre la verité et la justice, c' est combattre Dieu même, et s' opposer à sa volonté. Or cette loi et cette justice éternelle à laquelle nous nous devons conformer, ne consiste pas seulement dans les préceptes generaux du decalogue, et ne condamne pas seulement certains pechés grossiers qui sont connus de tous les chrétiens, comme de voler, de tuer, de rendre faux-témoignage : mais elle comprend encore toutes les consequences qui se tirent de ces préceptes generaux, et particulierement du commandement de l' amour de Dieu et du prochain : et ainsi elle défend generalement toutes sortes de pechés, quels qu' ils soient ; n' y en ayant point qui n' y soient contraires, et tous n' étant même pechés que

p392

parcequ' ils y sont contraires.
Il y a peu de chrétiens qui ne connoissent, comme j' ai dit, les préceptes du decalogue à l' égard de certains devoirs grossiers : mais il n' y en a aucun qui les connoisse parfaitement à l' égard de toutes les consequences prochaines ou éloignées qui s' en tirent. Et c' est dans la penetration plus ou moins profonde de ces consequences que consiste principalement cette diversité de degrés de lumiere qui se rencontre dans les chrétiens.
Or il faut savoir que lorsqu' ils ignorent quelques-unes de ces consequences, et que cette ignorance les y fait manquer, ils ne sont pas pour cela excusables, ni exemts de faute, parceque cette ignorance ne vient que de leur cupidité qui les leur cache, et du peu de soin qu' ils ont eu de demander à Dieu la lumiere qui leur étoit necessaire pour reconnoître leur devoir ; et enfin de ce qu' ils ne desirent pas assez de sortir de cette ignorance, qu' ils aiment leurs tenebres, et que souvent ils sont bien-aises de ne pas savoir les loix qu' ils n' ont pas envie d' observer.

Si nous avons le coeur pur, la loi de

p393

Dieu seroit pour nous toute lumineuse, cette pureté porteroit le jour partout, et nous verrions en toutes choses ce que Dieu desire de nous. Si nous ne la voyons donc pas, c' est l' impureté de notre coeur qui l' empêche, et qui nous cause ces tenebres. Il est donc certain que cette ignorance n' excuse point les pechés que l' on commet contre la loi de Dieu, même dans ces consequences les plus cachées, quoiqu' ils soient plus ou moins grands, selon que ces consequences sont plus proches ou plus éloignées ; plus claires ou plus obscures ; qu' il est plus aisé ou plus difficile de nous en instruire, et enfin selon que cette ignorance est plus ou moins volontaire.

Mais si l' on est coupable pour les moindres actions opposées à la loi de Dieu, on l' est encore plus quand on l' attaque et qu' on la combat directement en soutenant des maximes qui y sont contraires. Car cette loi étant Dieu même, et la verité même, c' est combattre Dieu et la verité que de la combattre. Et tant-s' en-faut que cela puisse être quelquefois innocent, qu' il est impossible que Dieu l' approuve, parceque

p394

ce seroit se desavouer soi-même.

Cependant si l' on examine les discours des hommes, on les trouvera tout pleins de maximes contraires à la loi de Dieu. Les chrétiens charnels la combattent dans ses consequences claires et prochaines. Quelques-uns de ceux-mêmes qui veulent passer pour spirituels, la combattent souvent dans les consequences éloignées et obscures. Enfin, il n' y a presque personne qui ne mesure cette loi divine à sa propre intelligence, et qui ne condamne tout ce qui lui en déplaît ou qu' il n' entend pas. Combien trouve-t-on, par exemple, de gens qui font profession de la religion catholique, qui ne se contentent pas de blâmer les vices des religieux, mais qui condamnent absolument la vie religieuse, comme une vie de gens oisifs et inutiles ? à quoi bon, disent-ils, des gens qui s' amusent à chanter sans rien faire pour les autres ? Et par là ils condamnent un genre de vie que l' esprit de Dieu

a inspiré, que l'eglise approuve, et qui est très-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contredisent donc directement la verité de Dieu, et tombent

p395

par consequent dans un jugement très-faux et très-temeraire.

D'autres condamnent en general les grandes austerités, et traitent ceux qui les pratiquent, de gens insensés ; et ils condamnent par là les principes de la religion qui obligent l'homme à une penitence continuelle, et qui le portent à réparer ses fautes en les punissant severement en ce monde.

Combien se mêle-t-il de même dans les discours, de maximes d'interêts contraires aux regles que la loi de Dieu préscrit pour entrer dans toutes les charges, et principalement dans les charges ecclesiastiques ?

Il est vrai que ceux qui font profession de pieté, ne tombent pas dans des defauts si grossiers, mais ils ne prennent pas garde souvent qu'ils tombent en d'autres qui ne laissent pas d'être très-importans.

Ils font agir Dieu à leur fantaisie, comme s'ils dispoient de sa misericorde et de sa justice. Dieu pardonnera ces sortes de pechés, disent-ils : Dieu n'imputera pas ces sortes de fautes : il suffit pour reparer tels ou tels pechés de pratiquer telle et telle chose. Ils

p396

bornent la vertu à ce qu'ils en connoissent, comme si la loi de Dieu ne pouvoit aller plus loin que leur petite lumiere. Ils parlent de la maniere de conduire les ames, comme s'ils en savoient toutes les regles. Ils approuvent les uns : ils condamnent les autres. Ils disent que la conduite de certains directeurs est trop severe : ils louent la douceur et l'indulgence des autres. Ils mettent les gens en paix, sans savoir s'ils ont sujet d'être en paix. Ils donnent des assurances que Dieu ne donne point. Ils décident une infinité de cas de la conduite ordinaire, sans consulter personne, et sans les examiner, en s'arrêtant aux premieres lueurs dont leur esprit est frappé. Qui ne voit que tout

cela est temeraire, et par consequent mauvais ?
L' excuse ordinaire de ceux qui en usent ainsi, est
qu' ils ne sont pas établis pour enseigner les autres ;
qu' ils disent ce qu' ils pensent, et que si on
vouloit parler si exactement, on ne parleroit
point-du-tout ; qu' au reste personne ne déferé à leurs
sentimens, et qu' ainsi ils n' ont point à en
répondre.
Mais ces excuses sont vaines et frivoles.

p397

Car tant-s' en-faut qu' il soit plus permis
d' avancer des maximes fausses, parcequ' on n' est
pas établi pour enseigner les autres ; qu' au-contre, comme ceux qui sont en cet état ont moins
d' obligation de parler, ils ont moins d' excuse
lorsqu' ils parlent temerairement. Ceux qui sont dans
un emploi qui les oblige de juger de plusieurs
choses, peuvent s' excuser sur la nécessité de leur
engagement, s' il leur échappe quelquefois des
décisions temeraires. Mais ceux qui n' y sont pas,
doivent être d' autant plus exacts à parler des
choses dans la verité, que leur propre emploi est
de veiller sur eux-mêmes, et d' avoir une attention
continuelle à leurs pensées et à leurs paroles.
Il n' est pas veritable non plus que cette exactitude
aille si loin, qu' en l' observant on ne puisse plus
parler. Elle ne consiste qu' à ne rien avancer comme
vrai dont on ne soit assuré, et à garder le silence
sur ce que l' on ne sait pas, et que l' on n' a pas
examiné, ou à ne proposer au-moins ses sentimens que
par forme de doute, et plutôt pour s' en éclaircir
que pour en instruire les autres. Or il n' y a rien de

p398

fort gênant dans cette pratique, et elle devient
même plus facile à mesure qu' on y est fidelle. Car
en examinant souvent les maximes que l' on avance,
on devient plus ferme dans celles qui sont
certaines, on se défait de celles qui ne le sont
pas, et l' on apprend à proposer les unes et les
autres selon le degré de certitude qu' elles ont et
que l' on en doit avoir.
Enfin, il est très-faux que ces maximes contraires
à la verité avancées par des personnes qui n' ont
point d' autorité, ne nuisent point aux autres, et que
ceux qui les avancent, n' en répondent pas.

Car toute fausseté est toujours capable de nuire, et principalement celles qui regardent les moeurs, et qui sont des principes et des regles d' action. Toute fausseté proposée fait son impression dans l' esprit lorsqu' elle n' est pas reconnue. Elle y est reçue avec approbation : et ceux qui l' ont ainsi reçue, en sont plus disposés à la suivre dans leurs actions. Et comme les actions sont liées entr' elles, et que les tenebres attirent les tenebres ; quelque leger que soit un peché, il

p399

peut devenir le principe et la source de plusieurs autres.

DES JUGEMENS TEMERAIRES CH.10

retenue qu' on doit garder dans les jugemens qu' on porte à l' égard des choses indifferentes ou humaines. Utilité du silence. Que la connoissance de Dieu et de Jesus Christ nous y porte.

un homme de Dieu aussi penetré qu' il le doit être de l' amour de la verité, et de la crainte de la blesser, doit encore porter sa retenue plus avant dans ses jugemens. Car il ne doit pas seulement s' abstenir d' avancer des propositions temeraires en ce qui regarde les moeurs ; mais dans les matieres mêmes les plus indifferentes, dans les questions purement philosophiques, dans les histoires, dans les jugemens qu' il fait de l' éloquence ou de l' esprit des auteurs : et enfin generalement dans toutes les choses où la verité et la fausseté peuvent avoir lieu, il doit éviter d' en porter des jugemens temeraires et précipités, parceque

p400

la temerité est toujours contraire à la raison, et qu' en s' accoutumant à ces sortes de décisions temeraires dans les matieres moins importantes, on contracte une mauvaise habitude qui se répand ensuite dans les choses mêmes où la temerité est plus dangereuse ; au-lieu qu' en honorant la verité jusques dans les plus petites choses, on se dispose à l' honorer dans les plus grandes, et l' on engage Dieu à nous en faire la grace.

Il est vrai que l' état de l' homme dans cette vie ne permet pas que l' on évite entièrement toutes sortes de temerités ; mais il oblige néanmoins à desirer de les éviter ; à y travailler ; à demander sincèrement à Dieu la force et la lumière nécessaire pour cela ; à lui demander pardon des fautes que l' on y fait, quand on les connoît, et à gémir de celles que l' on ne connoît pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance font éviter un grand nombre de ces fautes, et obtiennent le pardon de celles qu' on n' évite pas. Mais ceux qui ne travaillent point, qui ne veillent point, qui ne prient point pour cela, n' ont pas droit d' esperer la même

p401

indulgence de la miséricorde de Dieu. Il ne faut donc pas que les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de ces verités, nous donnent sujet de les desavouer et de les combattre. Mais il en faut conclure que puisqu' il est si difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l' on peut, et veiller avec grand soin sur ce qu' on dit, quand on est obligé de le faire. Aussi est-ce pour cela que l' ecriture recommande tant le silence aux chrétiens, et que Saint Jacque dit en termes exprès, qu' il faut être prompt à entendre, et lent à parler. Sit Autem etc. ; parcequ' en écoutant on témoigne, et que l' on ignore la verité, et que l' on desire de l' apprendre, ce qui est très-conforme à l' état de l' homme dans cette vie ; au-lieu qu' en parlant on fait profession de la savoir, ce que peu de personnes peuvent prétendre sans présomption, et ce qui n' est jamais sans danger. Ainsi la pente et l' instinct d' un homme-de-bien est de tendre au silence autant

p402

qu' il lui est possible, parceque la lumière de cette vie consiste principalement à bien connoître la profondeur de son ignorance. De sorte qu' au-lieu que ceux qui avancent dans les sciences humaines en deviennent ordinairement plus décisifs, ceux qui avancent dans la science de Dieu deviennent au-contre plus retenus, plus réservés, plus portés à se taire, moins attachés à leur sens, et

moins hardis à juger des autres ; parcequ' ils découvrent de plus en plus combien nos connoissances sont obscures et incertaines ; combien on se trompe souvent dans les choses que l' on croit le mieux savoir, combien la précipitation à juger fait commettre de fautes ; combien on cause souvent de desordres par des avis et des jugemens temeraires.

La devise d' un payen étoit, qu' à mesure qu' il vieillissoit il apprenoit toûjours plusieurs choses, (...) ; mais un chrétien pourroit en quelque sorte en prendre une toute contraire, et dire, qu' à mesure qu' il vieillit dans l' exercice de la vertu, il desapprend toûjours

p403

plusieurs choses ; c' est-à-dire, qu' il reconnoît toûjours de plus en plus qu' il y a une infinité de choses que le monde avance hardiment, et qu' il souûtenoit autrefois avec les autres, comme des verités certaines, qui non seulement ne le sont pas, mais qui sont au-contretrair très-fausses ; ce qui lui donne une aversion extrême de cet air présomptueux et décisif, et de cette multitude de maximes temeraires que les personnes peu éclairées proposent d' ordinaire sans défiance et sans scrupule.

C' est peut-être la raison pour laquelle l' ecriture représentant l' état d' un homme qui a commencé à porter le joug du seigneur dès sa jeunesse, et qui a ainsi augmenté la grace de l' innocence par une pratique continuelle des vertus, ne lui donne point d' autre exercice que de se tenir en repos et de se taire. (...). La solitude et le silence sont le terme et la récompense où l' accroissement de la pieté nous conduit, et où l' on arrive par l' innocence de toute la vie, parcequ' il n' y a que cet état qui soit conforme

p404

aux sentimens que la grace nous inspire, et aux lumieres qu' elle nous donne.

Plus on connoît Dieu, plus sa loi paroît profonde, admirable, infinie ; plus on la respecte, plus on craint de la blesser ; plus on regarde avec étonnement l' infinité des voies de Dieu, et l' impuissance où l' homme est de les comprendre,

plus on est persuadé des tenebres et de la foiblesse de l' esprit humain, plus on hait sa présomption et sa hardiesse. Et toutes ces dispositions portent à parler le moins que l' on peut. C' est ce qui est admirablement exprimé par ces paroles d' un prophete : (...) : c' est-à-dire, que Dieu est dans le ciel où habite une lumiere inaccessible aux hommes, et que nous sommes sur l' ignorance : et que cette double connoissance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu : Idcirco Sint... etc.

Plus aussi on aime Jesus-Christ, plus on le regarde dans ses freres ; et ainsi on craint plus de les blesser, de

p405

les condamner, et de les scandaliser par des jugemens temeraires, ou par de fausses maximes. Ce sont les mouvemens naturels de la grace chrétienne. Ceux qui ne les sentent pas doivent les exciter en eux en considerant les verités qui les produisent, et tâcher d' éteindre ou d' amortir de plus en plus chaque jour cette présomption inconsiderée, qui porte à condamner temerairement les autres, ou à avancer des maximes au hazard sur la morale chrétienne que l' on n' a jamais examinées, et que le plus souvent même on se doit croire incapable d' examiner, parceque l' on n' a pas assez de connoissance des principes dont elle dépend. Qu' ils se défassent aujourd' hui d' un de leurs jugemens temeraires, et demain d' un autre : et par ce progrès continuel ils arriveront enfin à une disposition de retenue et d' humilité, qui leur fera regarder avec étonnement cet état dans lequel ils parloient de toutes choses au hazard, qui leur étoit insensible lorsqu' ils y étoient.

p43

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)